L'Avant-Scène

femina-théâtre

201



LE TIR CLARA

de Jean-Louis Roncoroni
Mise en scène de Jean-Louis Barrault

UN AMI DE JEUNESSE

de Edmond Sée

LA COLLECTION DRESSEN

de Marc-Gilbert Sauvajon
raconté par Pierre Laforêt

BI-MENSUEL ● 15 JUILLET 1959



Thérèse
le Prat

QUELQUES SCÈNES DE "LE TIR CLARA"

Ci-contre : *Rosy Varte,* dans le rôle de CLARA : « Les hommes, ils partent, mais ils ne savent pas pourquoi. »
(Portrait de Thérèse Le Prat)



CLARA (*Rosy Varte*) : « C'est seulement la fatigue. Nous nous sommes levées tôt. Et la baraque si lourde à monter... » (Acte I).



CLARA (*Rosy Varte*) : « Et nous, nous ne le sommes pas heureuses ! Vous ne l'êtes pas heureuses ! Dites-le encore, pour voir ! » (Acte I).

LE JEUNE FORAIN (*Pierre Pernet*) : « C'est pas prudent de discuter avec vous. » (Acte I).

Photos BERNAND.

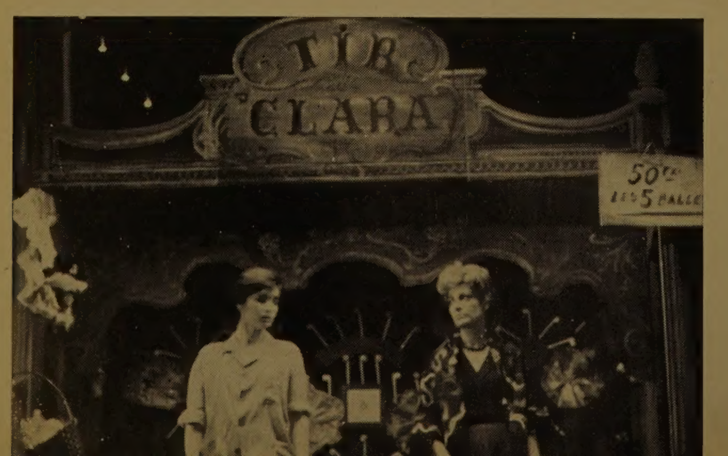




VICTOR (*Roland Rodier*) : « Quand elle se moque de moi, je suis comme un mouton et si elle a l'air de dire oui, je me conduis comme une brute. Je n'y comprends rien. (Acte II.)



ROSY (*Marie Versini*) : « Eh bien, Pa, occupe-toi du Monsieur ! » (Acte II).



MINOUCHE (*Sylvie Favre*) : « Eh bien tu l'es timide ! Ça aussi c'est nouveau. » (Acte III)

Photos BERNAND.

LE TIR CLARA

Théâtre du Palais Royal
(Direction Mme Simone de Létraz
Compagnie Renaud-Barrault)

Pièce de Jean-Louis Roncoroni

Mise en scène de Jean-Louis Barrault

Décor et costume de Jacques Noël

Musique de Kosma

Distribution

Clara	**Rosy Varte**
Rosy	**Marie Versini**
Minouche	**Sylvie Favre**
Stéfane	**William Sabatier**
Antonin	**Maurice Sarfati**
Victor	**Roland Rodier**
Le jeune forain	**Pierre Pernet**
L'appariteur	**Michel Bertay**
Le client	**Henry Gaultier**
Le jeune homme	**Claude Juliani**

« Le Tir Clara » a été créé le 2 avril 1959 au Théâtre du Palais-Royal

BARRAULT JEAN-LOUIS

né au Vésinet, le 8 septembre 1910. Son père, pharmacien, avait rompu avec une vieille tradition familiale. Si, en 1698, Tournus, en Bourgogne, compte un Barrault « maître chamoiseur », les ancêtres paternels ont été généralement des vignerons.

— *J'ai songé*, dit J.-L. Barrault, *à faire l'Institut Agronomique. Mais, dès l'âge de 6 ou 8 ans, j'ai eu l'idée aussi de faire du théâtre. Du théâtre ?... ou de la peinture ? Longtemps, je n'ai pas su ce que je choisirais. Mes papiers militaires portaient : artiste peintre !*

Il avait deux ans quand il est arrivé à Paris. Ses premiers souvenirs de théâtre ? « *Les Exploits d'une petite Française* » au Châtelet — il avait peut-être cinq ans ! — et la découverte de la Comédie-Française avec *Hernani*, Albert Lambert et Madeleine Roch, en récompense d'une bonne place à l'école. Un souvenir de franche hilarité. A la suite de quoi sa grande distraction est d'imiter Madeleine Roch.

Après avoir obtenu un bachot «Sciences », J.-L. Barrault, fort en maths, fait une année de Mathématiques Spéciales, mais bientôt il est obligé d'y renoncer pour gagner sa vie. Comptable, vendeur de fleurs aux Halles, pion à Chaptal... C'est alors qu'il va voir *Volpone* à l'Atelier, et se décide d'écrire à Charles Dullin : La réponse ne tarde pas; dans le bureau de Charles Dullin, J.-L. Barrault passe une audition mémorable. Il a préparé deux scènes, l'une de *Britannicus*, la seconde des *Femmes Savantes* ; faute de répliques, il se met à tenir tous les rôles, Narcisse et Néron, Chrysale et toutes les femmes savantes. Dullin touché, le reçoit à son école... gratuitement, car J.-L. Barrault, surveillant au pair, n'a pas un sou vaillant.

Entré à l'école en février 1931, il débute à l'Atelier, le 8 septembre, dans un domestique de *Volpone* : une totale majorité !

Il y restera jusqu'en 1935, et son existence y sera d'autant plus liée que, par nécessité économique, il couche au théâtre. Au cours d'une de ces nuits, à la lueur d'une bougie, après avoir ouvert le rideau de scène, il éprouve si fort le silence et, dans ce silence, la présence du théâtre qu'il écrira : « Cette nuit-là, fut ma première communion d'artiste ! »

A l'Atelier encore, la rencontre d'Etienne Decroux le conduit à l'étude du mime, et le mime a son premier spectacle : *Autour d'une mère*, d'après le roman de Faulkner *Tandis que j'agonise*, présenté en fin de saison à l'Atelier, et où J.-L. Barrault exécute la célèbre pantomime du dressage du cheval.

La nouveauté de la réalisation suscite l'admiration passionnée d'Antonin Artaud dont les conceptions théâtrales vont influencer profondément le jeune metteur en scène. Celui-ci, avec — semble-t-il — l'accord tacite de Dullin se décide à quitter l'Atelier pour courir sa chance d'animateur.

— *Je descendis de Montmartre*, confiera-t-il, *le cœur triste, l'âme désemparée, angoissé, perdu, et je louai un grenier rue des Grands-Augustins.*

Il y fonde la compagnie du « Grenier des Augustins » qui se produira dans des lectures de pièces, séances littéraires ou autres, organisées à domicile, et qui rassemblent les poètes du Groupe « Octobre » (Prévert, Desnos) et des artistes tels que Margaritis.

Cependant J.-L. Barrault crée à l'Œuvre *Un homme comme les autres*, d'A. Salacrou (1936), puis en 1938, d'A. Salacrou également, *La Terre est ronde*, qui le ramène un temps à son cher Atelier.

Les événements ont leur logique.

— *Le théâtre*, dit J.-L. Barrault, *m'a fait faire du cinéma, et l'argent gagné au cinéma m'a permis de monter des spectacles de théâtre.*

Marc Allégret, venu voir *Autour d'une mère*, l'engage en effet pour son premier film, *Les Beaux Jours*, puis J.-L. Barrault tourne en 1936, *Hélène* avec Jean Benoît-Lévy, qui lui donne l'occasion de faire connaissance d'une de ses partenaires, Madeleine Renaud.

Le voici en mesure de tenter, une deuxième fois, sa chance d'animateur théâtral, et c'est *Numance* (Antoine, 1937). Et *Numance* a un spectateur particulièrement attentif qui revient plusieurs soirs : Paul Claudel. Pour le poète comme pour le metteur en scène, la rencontre est essentielle ; ils trouvent l'un dans l'autre, la personnalité capable de réaliser leur rêve d'un théâtre total.

A ce moment, un autre maître va aider J.-L. Barrault à affirmer et à préciser son talent : Charles Granval. Non seulement le sociétaire de la Comédie-Française le mettra en scène dans l'*Hamlet* de J. Lafforgue qui fait spectacle avec l'adaptation scénique de *La Faim* de Knut Hamsun réalisée par J.-L. Barrault (Atelier, 1939), mais il lui permet de résoudre certains problèmes de technique.

— *Ma voix*, raconte J.-L. Barrault, *n'était pas encore placée. Le jeu était nerveux, crispé, coincé... Un élève de deuxième année de Conservatoire était dix fois plus habile que moi.*

Le classicisme français sera la bonne école. D'abord, l'interprétation du *Misanthrope* auprès d'Alice Cocéa (Ambassadeurs, 1938), puis l'exemple de Madeleine Renaud, enfin l'engagement à la Comédie-Française (16 août 1940).

Traînant dans Toulouse après l'exode de 1940, J.-L. Barrault, s'y trouve nez à nez avec le caissier de la Comédie-Française.

— *J'ai reçu un message de l'administrateur* (Jacques Copeau) *qui vous cherche*, lui apprend-il. *Il veut vous engager pour jouer* Le Cid.

J.-L. Barrault paraît, pour la première fois, rue de Richelieu, dans *Le Misanthrope...* rôle du garde ! Ses débuts officiels dans Rodrigue ont lieu le 11 novembre 1940.

L'été 1941, J.-L. Barrault monte *Les Suppliantes* d'Eschyle et *800 m.* d'André Obey au stade Roland-Garros, en plein jour. A la Comédie, il met en scène *Phèdre*, dont il fait une étonnante symphonie dramatique (1942). Et c'est le sociétariat, qu'il commence par refuser, mais sociétaire, il aura l'autorité indispensable pour entraîner ses associés dans la belle aventure de la création du *Soulier de satin* de Claudel (1943).

A la Libération, il assume quelque temps la direction de l'Odéon, avec Armand Salacrou.

Après *Les Mal Aimés* de F. Mauriac (1945), il met encore en scène à la Comédie, *Antoine et Cléopâtre* de Shakespeare et fait appel à Etienne Decroux pour mimer un combat (1945).

C'est alors que son interprétation de Deburau dans *Les Enfants du Paradis*, le film de J. Prévert et M. Carné, popularise son génie du mime.

La réforme de la Comédie-Française décide J.-L. Barrault et M. Renaud à reprendre leur liberté et à fonder leur compagnie (octobre 1946). A Marigny, à Sarah-Bernhardt, au Palais-Royal, et dans ses grandes tournées internationales, faisant des créations et poursuivant des recherches à la découverte d'œuvres et d'auteurs nouveaux, elle a servi un répertoire classique et moderne, éclectique, représentatif de la diversité de la littérature dramatique. Le 1er septembre 1959, J.-L. Barrault prend la direction de l'ancien Odéon séparé de la Comédie-Française.

acte 1

Un après-midi sur une place de village. Le soleil est accablant. En fait, c'est plus un carrefour qu'une place, un carrefour dont on doit deviner qu'il serait triste par temps gris. Au fond quelques maisons, blanchies par le soleil, mais que leurs lourdes portes et leurs fenêtres aux contrevents fermés rendent lointaines. Un arbre maigre. Une sorte de borne de grès, basse et large, formant banc, dans un coin.

On doit voir, entre les maisons, deux routes (ou plus si c'est possible), formant ouvertures dans le décor.

Sur cette sorte de place un tir forain est installé. Une baraque de toile et de planches ; les couleurs sont délavées, mais il reste quelques traces d'une ancienne splendeur. Au fronton une inscription maladroite : « Tir Clara ». *Sur la banquette d'appui, qui n'est qu'une planche, quelques carabines. Au fond sont accrochés les cartons classiques rouges et blancs, des pipes de terre blanche et des fleurs multicolores.*

A droite, on voit encore l'amorce d'une roulotte aussi minable, avec sa double porte et l'escalier, fait de deux ou trois marches de planches.

Une guirlande électrique, garnie de lampes multicolores traverse la place. Peut-être aussi une autre guirlande faite de petits chiffons de couleurs taillés en pointe, comme on en accroche à l'occasion de la fête foraine dans les villages.

Minouche est assise, jambes pendantes, sur la planche d'appui du tir. Elle fabrique des fleurs en frisant, au couteau, des papiers multicolores. Mais pour l'instant elle rit en regardant Clara.

Clara, debout, cambrée dans une attitude véhémente, la prunelle agressive, affronte un jeune homme endimanché qui, sans se sauver tout à fait, s'écarte, effrayé.

CLARA, *se tournant vers Minouche.* Hé ! Minouche, nous lui faisons peur à ce tendron ! Regarde-le ! Fesses serrées et genoux qui tremblent !

MINOUCHE. Tu vois ses fesses, toi, il nous les cache !

CLARA. Je sais comment ça se tient des fesses qui ont peur ! Dans un instant il appelle sa mère.

MINOUCHE. Vous sauvez pas, M'sieur ! (*A Clara.*) Plus il est effrayé, plus tu cries. Force encore un peu et tu le rates ! Laisse-moi faire, je lui dis deux mots et je l'apprivoise. (*Elle saute à terre et s'avance vers le jeune homme, très chatte.*) Approchez, M'sieur !

(*Le jeune homme s'écarte un peu plus.*)

Bon, n'approchez pas, mais ne vous sauvez pas non plus. A quoi ça ressemblerait, vous pouvez me le dire ? Comme si c'était un monde de tirer à la carabine !

(*Le jeune homme ne bouge plus. Minouche fait encore quelques pas vers lui, mais avec précaution, comme pour ne pas rater son coup.*)

Là ! Le voilà sage ! Un bon petit client qui n'a plus du tout peur ! (*Elle rit.*) Ce n'est tout de même pas ordinaire de croire qu'on allait vous croquer !...

CLARA. ... Ou te voler, mon mignon ! Cinquante francs la partie. Regarde, c'est affiché. (*Elle montre une pancarte, en effet.*) Cinquante francs le plaisir du fusil, c'est pour rien ! Cinq cartouches, bien sèches et de première qualité, et tu casses autant de pipes que tu veux. Et les carabines...

MINOUCHE, *définitive.* Des bijoux.

CLARA. Manufacture de Saint-Etienne ! Elle me fournit en même temps que l'armée. Si tu connais mieux, donne-moi l'adresse, je commande tout de suite. Tu penses, c'est de la mécanique qui a fait ses preuves. Du léger, du joli, du précis ! Tiens, tu me plais et je te favorise, elles sont toutes bonnes mais je t'indique la meilleure.

MINOUCHE, *chargeant une carabine et la tendant.* Et une belle fille...

CLARA, *rapide.* Belle, mais sérieuse !

MINOUCHE, *condescendante.* Bien sûr, sérieuse !... Et une belle fille pour vous la passer. C'est quelque chose ça ! C'est vrai, vous avez des tirs, c'est des fois des vieilles sans dents et le cheveu sale pour vous charger le fusil. Ici, c'est moi. Et pour pas plus cher.

CLARA. Qu'est-ce que tu veux de plus ? (*Comme le jeune homme n'a pas fait un pas elle tente un nouvel effort.*) Et si tu fais mouche, tout le monde pour t'admirer.

MINOUCHE, *après un regard circulaire.* Là, tu exagères ! Le monde, il est plutôt rare.

CLARA, *superbe.* Et nous ! Justement des connaisseurs ! (*Cette fois, elle se fâche.*) Alors tu te décides, Buffalo-Bill !

(*Le jeune se sauve et disparaît.*)

Penses-tu, il se sauve. Les frais qu'on s'est obligés, rien du tout, c'est pour zéro. (*Furieuse.*) Paysan ! Notaire ! Goitreux ! Marchand de betteraves ! Une carabine, Minouche, et il court deux fois plus vite.

(*Minouche lui tend la carabine qu'elle tient.*)

MINOUCHE. Méfie-toi tout de même, je l'ai chargée.

(*Clara lui arrache la carabine des mains et tire dans la direction du fuyard, mais en l'air.*)

CLARA, *elle crie.* Plus vite, lapin ! Plus vite, laboureur ! Et que je ne te revoie pas, ou je vise le derrière, sans seulement avertir. (*Elle éclate de rire.*) Et il court ! Et il court ! A en crever, avec la chaleur qu'il fait.

(*Minouche rit avec elle.*)

MINOUCHE. Un imbécile ! N'a seulement pas trouvé le moyen d'être beau garçon !

CLARA, *riant toujours.* Je m'en moque bien que le client ait la sale tête.

MINOUCHE. Pas moi.

(*Un temps. Clara cesse de rire.*)

CLARA, *soudain dure.* Si. Toi aussi. Toi aussi Minouche.

MINOUCHE, *haussant les épaules.* Bon, moi aussi.

CLARA. Oui, toi aussi. Et, même, plus le client est laid, bancal et mal réussi, mieux ça vaut.

MINOUCHE, *râleuse.* Oui.

CLARA. Il vient pour tirer le client. Pas pour la photo ou se faire apprécier la belle mine. C'est compris ?

MINOUCHE. Je t'ai dit oui. Le client vient pour tirer, quand il vient ! Pour l'instant il oublie de venir. (*Elle va se rasseoir avec ses fleurs.*)

CLARA, *soucieuse.* Personne depuis midi.

MINOUCHE, *caressant une carabine.* A toucher les canons, on ne le croirait pas. Ils sont brûlants (*Elle regarde le ciel.*) Il vous ferait croire que les affaires vont bien, le soleil ! En plus qu'il vous tape dur sur la tête ! (*Elle s'éponge le front.*)

CLARA. Et l'endroit, aussi ! (*Elle s'emporte.*) Regarde ! Non mais, regarde-moi ça Minouche ! Des masures, des fenêtres noires, un arbre bien décidé à crever et seulement pas un malheureux bistrot pour faire venir le monde. Le cul du pays ! Nous ramasserons des crottes.

MINOUCHE. C'est trop tôt. La fête ne commence que ce soir.

CLARA. Ce soir, tout pareil, des crottes.

MINOUCHE. Si tu te décourages !

CLARA. Je ne me décourage pas, je râle ! A cinq minutes de la place, on est trop loin.

MINOUCHE. C'est surtout trop tôt.

CLARA, *sans l'écouter, toujours râleuse.* Il leur faudrait de l'imagination pour venir tirer ici.

MINOUCHE. Ecoute ce que je te dis au moins ! (*Elle martèle.*) C'est trop tôt. Le client et nous, on ne travaille pas aux mêmes heures. C'est pourtant connu.

CLARA, *méprisante.* C'est moi qui te l'ai appris.

MINOUCHE. Ça ne se dirait pas ! Eh bien, pour le moment, il gagne sa vie le client. Il gagne sa vie ou il dort. (*Elle s'étire et cherche un coin d'ombre en se penchant sous la baraque.*) Pour bouger, c'est tout un courage, le soleil vous fond. Mais ce soir le pays va sortir. Et ils feront des pieds et des mains pour les gaspiller, leurs forces et leurs sous.

CLARA. Des pouilleux égarés, c'est tout ce que nous verrons ! Tout juste une partie chacun, chicaneurs sur le prix et pressés de retrouver la vraie fête. (*Angoissée.*) Et nous n'aurons pas ramassé beaucoup d'argent, Minouche !

MINOUCHE. Pas sûr !

CLARA. Comment pas sûr ! Tu peux me croire, j'ai bien vu l'affaire, elle est mauvaise.

MINOUCHE. Et mes fleurs que tu oublies.

CLARA. Oh ! tes fleurs ! Une belle idée !

MINOUCHE. Oui, une belle idée. Je n'arrête pas de tortiller du papier depuis ce matin. J'en ai les mains toutes rouges ! Tout de même pas pour rien ! Dès ce soir je me mets à les vendre.

CLARA. A qui ?

MINOUCHE. Le client ne vient pas jusqu'ici ! Bon, pas de tracas, une corbeille sous le bras et je lui cours après. J'ai la manière tout de suite, et ils se battent pour être plus vite servis.

CLARA. Tu crois !

MINOUCHE. Je suis tranquille. Je le rumine depuis longtemps, le coup des fleurs. (*Elle descend et marche, quelques fleurs à la main.*) Hep Monsieur, une petite fleur ! Pour la boutonnière, comme à Paris !

CLARA, *moqueuse.* Comme à Paris !

MINOUCHE. On ne le croirait pas, mais c'est un truc qui marche encore ! Oui Madame ! (*Elle reprend.*) Une rouge ! Je vous l'accroche moi-même. Et vous, Mademoiselle, dans vos cheveux, juste derrière l'oreille gauche. Bleu sur blond, on n'a jamais trouvé mieux. (*Elle revient s'asseoir.*) Je fleuris des familles entières, grand-père et nouveau-né compris. Résultat, je gagne beaucoup d'argent. (*Elle fignole une fleur avec une application hypocrite.*) Et je m'achète des chaussures à talon, avec une barrette.

CLARA. Comme à Paris !

MINOUCHE, *elle rit.* Tiens, oui, comme à Paris. Et peut-être même une combinaison en soie. (*Avec évidence.*) En soie naturelle !

CLARA, *de plus en plus brève.* En soie naturelle, évidemment.

MINOUCHE, *sans la regarder.* Evidemment.

(*Clara s'approche de Minouche avec quelque chose de menaçant dans le visage. Minouche descend de sa planche et se prépare à l'affronter, mais un homme apparaît, elle bondit et lui tend une carabine.*)

MINOUCHE. Un carton, M'sieur !

L'HOMME. Je veux bien. Si c'est un petit cadeau qu'on me fait.

CLARA, *avec un mauvais rire.* Un cadeau ! Comique, va ! On n'a pas vu ça depuis longtemps, que Clara fasse un cadeau à un homme. Cinquante francs comptant ou rien. Et si c'est pour rien, vous aussi, autant filer sans tarder.

MINOUCHE. Ne te fâche pas. Le monsieur a dit ça pour rire. Et il va nous faire deux ou trois séries de suite. Justement que ce n'est pas la presse, il a tout son temps et la place pour tirer tranquille. L'amateur aime ça. Et nous, M'sieur, de si bien connaître la vraie clientèle on se place toujours dans les endroits calmes. Profitez-en !

(*Elle lui met la carabine dans les mains, en écartant Clara à petits coups d'épaules. L'homme repousse la carabine.*)

L'HOMME, *riant.* Avec ça que vous l'avez choisi l'endroit ! A la mairie on parle encore du bruit que « Madame » a fait. J'en suis de la mairie. Responsable des taxes sur les forains. (*Sur ces derniers mots, il a pris une attitude administrative.*)

MINOUCHE, *vexée, va se rasseoir avec ses fleurs.* Responsable des taxes ! Et ça prend la tête d'un homme ordinaire !

L'APPARITEUR MUNICIPAL, *fouillant dans sa musette.* Le Tir Clara, c'est bien vous ?

CLARA, *montrant le fronton.* C'est marqué, vous avez le droit de regarder.

L'APPARITEUR MUNICIPAL, *lisant un feuillet.* Tir Clara... Tir Clara... Vous devez, pour les deux jours de stationnement...

CLARA. Rien du tout.

L'APPARITEUR MUNICIPAL. Rien du tout ?

CLARA, *de plus en plus affirmative.* Rien du tout.

L'APPARITEUR MUNICIPAL. Permettez, permettez ! Vous avez signé un engagement.

CLARA. C'est vrai.

L'APPARITEUR MUNICIPAL, *tranquille.* Alors il faut payer ! Un engagement, ça se respecte. Sans ça... (*Il lève les bras au ciel.*)

CLARA. Je ne le respecte pas.

L'APPARITEUR MUNICIPAL, *semblant entrer dans le jeu.* Vous, vous voulez rire ! (*Il rit.*) Et me faire marcher.

CLARA, *les yeux dans les yeux.* J'ai l'air de rire ?

L'APPARITEUR MUNICIPAL, *recule, effrayé.* Doucement s'il vous plaît. Je suis un fonctionnaire, un officiel dans l'exercice de sa...

CLARA. Je me moque du fonctionnaire...

MINOUCHE. Et de l'officiel !

CLARA, *de plus en plus agressive.* Et je ne payerai pas les taxes pour une place qui n'est pas une place !

MINOUCHE, *idem.* Où le client est encore plus rare que l'ombre !

CLARA. Où c'est sûr que nous ne gagnerons rien !

(*Clara lui jette chaque phrase à la figure, il recule un peu à chacune.*)

MINOUCHE. Où c'est nous qui devrions être payées, de mettre un peu de mouvement sous vos illuminations féeriques. (*Elle montre, méprisante, les maigres guirlandes.*)

L'APPARITEUR MUNICIPAL, *débordé.* A la mairie, ces messieurs ne vont pas être contents.

CLARA, *cocasse.* Minouche, ces messieurs ne vont pas être contents !

MINOUCHE. J'ai de la peine qu'on ne peut pas imaginer combien ! (*Elle saute de la planche et poursuit l'appariteur, une fleur à la main.*) Vous m'achetez une petite fleur, M'sieur l'officiel, pour me consoler ? Bon, vous refusez ! Vous voyez bien que le commerce marche mal.

L'APPARITEUR MUNICIPAL, *s'écartant.* On n'a jamais vu cela. Il faudra tout de même payer, mes petites dames.

MINOUCHE. Jamais. Si quelqu'un paye ici, je fais un malheur. Vous voulez me voir faire un malheur ! Si vous restez là un instant de plus, c'est tout vu que vous allez voir. Attention, je compte jusqu'à trois. Un... deux...

L'APPARITEUR MUNICIPAL, *il part.* Vous aurez de mes nouvelles.

MINOUCHE, *lui crie.* Tachez qu'elles soient mauvaises ! Taxeur ! (*Elle revient vers Clara.*) Quand je pense qu'il faudra finir par payer ! Je suis écœurée.

CLARA. Qu'est-ce que tu disais, Minouche, quand il est arrivé ?

MINOUCHE, *lointaine.* Me souviens plus. Il m'a bouleversée, celui-là, avec ses taxes. (*Elle crie encore.*) Affameur !

CLARA. Je me souviens, moi ! Tu disais les chaussures à talon.

MINOUCHE, *hypocrite.* C'est juste. Les chaussures à talon et la combinaison de soie. Ça m'était sorti de la tête.

CLARA, *violente.* Tu n'achètes pas les chaussures à talon. Ni la combinaison de soie.

MINOUCHE. Et qu'est-ce que je fais de l'argent des fleurs ?

CLARA. Tu me le donnes et tu n'en as plus le souci.

MINOUCHE. Pardon, je te donne la moitié. Et je paye le papier sur ma part. C'était d'accord.

CLARA. Tu me donnes tout. Je voudrais bien te voir à quinze ans, dans une combinaison de soie.

MINOUCHE, *rejetant ses fleurs.* Si c'est ça, je ne travaille plus. J'y mettais tout mon cœur pourtant !

CLARA, *menaçante.* Minouche, tu reprends tes papiers ou bien... !

MINOUCHE. Non.

CLARA. Ou bien je te fesse, ma belle !

(*Minouche vient vers elle et lui tend comiquement les fesses.*)

MINOUCHE. A même la peau, si tu veux. N'hésite pas. Tu pourras voir que je n'ai pas de combinaison du tout. Ni en soie ni en rien.

CLARA. C'est parce qu'il fait chaud !

MINOUCHE. Non ! C'est que je n'en ai pas une seule. Une vraie honte ! Quand le vent me retrousse, les garçons n'ont seulement rien à regarder.

CLARA. Les garçons ! Les garçons ! Ils n'ont qu'à détourner les yeux, les garçons. Et d'abord qu'est-ce qu'il faut savoir sur les garçons, Minouche ?

MINOUCHE, *comme si elle récitait une leçon.* Qu'ils sont des propres à rien, des canailles, des énergumènes ! Tous des brutes, des trois fois zéro et des vicieux... (*Elle se détourne dans la direction qu'a prise l'appariteur.*) Et souvent de la graine de fonctionnaire ! Mais leur pire, c'est qu'ils ne tardent jamais à devenir des hommes, toujours prêts à entraîner les femmes dans des aventures où elles perdent des plumes à tous les coups.

CLARA, *avec évidence.* Je te l'ai toujours dit.

MINOUCHE. En plus je m'en suis bien rendu compte !

CLARA, *avec une inquiétude brutale.* Tu t'en es rendu compte ! Et comment tu t'en es rendu compte ?

MINOUCHE. Leur figure, tiens !

CLARA, *soulagée.* J'aime autant comme ça.

MINOUCHE. Quand leurs yeux se collent sur vous. A deux doigts qu'ils sont de tirer la langue et baver ! Et leurs façons ! Gueulards, ventards, toujours à essayer d'attirer les attentions sur eux ! Et toutes les histoires qu'on se raconte entre filles ! J'en connais un grand bout sur les garçons. Je peux même dire que j'ai de l'expérience. Aussi les garçons, c'est du pipi de chat ou pas grand-chose de mieux. Seulement...

CLARA. Seulement ?

MINOUCHE. Seulement la combinaison de soie et les chaussures à talon, j'y tiens tout de même. (*Sincère.*) Pour mon plaisir ! (*Elle se redresse.*) Je me vois. J'ai été dans les boutiques ce matin. J'ai beaucoup hésité, les couleurs, les formes, c'est important, il ne faut pas se tromper et se donner du regret. J'ai fini par choisir. Je reviens à la roulotte...

CLARA, *stupéfaite.* Qu'est-ce qui te prend ?

MINOUCHE, *sans l'écouter.* Je ne perds pas un instant pour les mettre. Et tout de suite, la jambe tendue au bout de mes talons neufs, le mollet gonflé à craquer... (*Elle fait quelques pas, sur la pointe des pieds. Avec des frissons sur tout le corps. La tête perdue dans une extase.*) ... La soie qui me glisse sur la peau et me la caresse...

CLARA, *affolée.* Minouche !

MINOUCHE, *marchant toujours.* Je suis heureuse.

CLARA, *elle tonne.* Minouche, écoute-moi.

MINOUCHE, *elle retombe de son rêve.* Toi, si tu prends cette voix, tu vas chercher à m'attendrir. (*Soupirant.*) Enfin, dis toujours.

CLARA. Ta peau chatouillée et tes mollets qui éclatent, on verra plus tard. Et ton plaisir, tout pareil ! J'ai besoin de l'argent des fleurs. De tout l'argent des fleurs. C'est déjà si peu sûr que tu en gagnes !

MINOUCHE. Je t'ai dit que si.

CLARA. Il faut toujours de l'argent, Minouche, il en faut pour toút. La bouteille de gaz, pour la cuisine, qui est vide depuis ce matin.

MINOUCHE. — Déjà !

CLARA. Déjà. La taxe à payer à la commune, même si on ne gagne rien. Nous avons eu beau dire, nous ne l'éviterons pas.

MINOUCHE. Je m'en doutais qu'on payerait. C'est trop bête.

CLARA. C'est presque toujours bête quand il faut payer. L'hiver qui va venir et qui nous surprendra les mains vides.

MINOUCHE, *effrayée*. Tu crois que ce sera aussi dur que l'hiver dernier ?

CLARA. Peut-être plus encore ! Moi non plus, Minouche, je n'ai pas de combinaison du tout.

MINOUCHE. Dans mes achats j'avais vu pour deux, une pour toi, une pour moi.

CLARA, *lui caressant la tête*. Et la vie de tous les jours. Le boucher, chaque fois plus exigeant. Et Rosy et toi...

MINOUCHE. Zut, j'avais oublié Rosy pour les combinaisons. Trois, ça demande beaucoup d'argent. (*Elle réfléchit.*)

CLARA. Ecoute-moi !... Et Rosy et toi, c'est réclamer à manger du matin au soir...

MINOUCHE. Je me raisonne pourtant, mais ça n'y fait rien. Le saucisson en tranches, pour te donner une idée, ça me déprime, il me faut un morceau pour y mordre franchement. C'est comme les mandarines ! Une mandarine toute seule, c'est autant dire rien. Au bout de la livre seulement on se rend compte que ça existe. C'est pas de ma faute.

CLARA, *haussant les épaules*. Et les cartouches à payer. Les factures arrivent plus vite que le client.

MINOUCHE. Là je t'arrête ! Si on achète des cartouches, c'est qu'il y a des tireurs. Ça me paraît obligé ! On ne les mange pas les cartouches, malgré l'appétit.

CLARA. Et pourtant !

MINOUCHE. On ne les revend pas non plus ! Sinon tu penses bien, la combinaison, je n'en serais plus à l'attendre. Tu me soupçonnes ? (*Ecœurée.*) Tu me soupçonnes !

CLARA. Tu inventes et tu m'embrouilles. Je n'ai jamais dit ça.

MINOUCHE. J'aime mieux. Le coup des cartouches, c'est important. Il faut faire un effort pour comprendre. (*Très appliquée.*) Le commerce, c'est liquider le stock avec du bénéfice et le renouveler. Tu es d'accord ?

CLARA. Oui.

MINOUCHE. *toujours dans l'effort*. Si tu rachètes des cartouches, c'est que tu as fait filer les autres. Dis-moi encore oui, ça m'aide.

CLARA. Oui, bien sûr !

MINOUCHE. Bon. Tu rachètes des cartouches ?

CLARA. Rosy est partie à la gare les chercher. Tu le sais bien.

MINOUCHE, *triomphante*. Alors l'ancien stock est liquidé. Donc on a gagné de l'argent. C'est juste, oui ou non ?

CLARA. Ça a l'air juste. Mais ça doit être faux. La preuve, Rosy, je suis presque sûre de ne pas lui avoir donné assez pour le remboursement. Et je n'ai plus rien.

MINOUCHE. C'est vrai que tout cela ne veut pas dire grand-chose.

CLARA, *définitive*. Si. Cela veut dire pas de chaussures à talon, pas de combinaison de soie.

MINOUCHE. C'est toi qui as essayé de m'embrouiller. Je te vois venir. (*Décidée.*) Je recommence mon raisonnement. On finit un stock de...

CLARA. Pas la peine. C'est pour le même résultat.

MINOUCHE. Alors c'est que le métier n'est pas bon.

CLARA, *violente*. Pas bon ! Tu n'as pas honte ! Un métier que j'ai fait toute ma vie. Un métier...

MINOUCHE, *la coupe vivement*. Attends ! (*Elle avance dans le carrefour.*) Deux hommes là-bas... Ils viennent par ici. Des fois ! (*Un temps.*) Penses-tu ! (*Elle hausse les épaules.*) Ils ont tourné.

CLARA. Nous ne verrons personne.

MINOUCHE. Ne dis pas toujours la même chose, tu nous portes la guigne !

CLARA. Nous traversons une mauvaise période, c'est tout.

MINOUCHE. Et les bonnes périodes, nous les avons eues quand ? J'ai beau chercher, je ne vois pas bien.

CLARA. Ne cherche pas. Contente-toi du moment.

MINOUCHE. Il est joli le moment.

CLARA. Pas besoin de réfléchir, en effet, pour voir que c'est un mauvais jour. D'ici on n'entendra même pas la musique de la fête ! (*Elle monte.*) Et tous les autres tirs à garder la clientèle sur la place. Tiens, Margot...

MINOUCHE, *insidieuse*. Notre bonne amie Margot !

CLARA. Nous n'avons pas d'amies. Elle est près de la gare, elle ! Elle aura tous les trains. A côté de la gare, c'est toujours le meilleur. Une fouineuse, elle s'est bien débrouillée.

MINOUCHE. Facile, elle est arrivée avant nous, Margot !

CLARA. De presque rien, ça ne compte pas. Mais elle aura montré ses cuisses au maire. Je les connais, des petites cuisses de rien du tout, maigres et une tache de vin sur la gauche, grande comme la main ! Elle les laisse traîner partout. Lui, le maire, tout de suite profiteur, vicieux comme pas un...

MINOUCHE. Tu ne l'as seulement jamais vu. C'est l'adjoint qui nous a placées. Et tu parles, tu parles, tu parles...

CLARA, *dans un désordre hargneux*. Tous les mêmes, quand ils ont les pouvoirs ! Et tout pareil quand ils ne les ont pas. Toujours à se croire dans leur droit. Tiens, le petit maigre qui est venu pour les taxes...

MINOUCHE. Eh bien ?

CLARA. Tout de suite égrillard !

MINOUCHE. Mais non, il voulait de l'argent. C'est tout.

CLARA. Je sais ce que je dis.

(*Minouche ne comprend vraiment pas.*)

Et l'adjoint ! J'ai encore pu me rendre compte avec l'adjoint. Un chétif, sûrement mal élu, la moustache grise, des yeux de chat ! Et la main tout de suite à vous chercher le gras de la hanche. Sans avoir l'air, en vous montrant le chemin. Un homme quoi ! Mais Margot et moi, c'est différent. Mes cuisses, je ne fais pas le commerce avec, et la municipalité n'a pas à se monter les idées. Il a tout de suite compris l'adjoint.

MINOUCHE. Ça a dû l'énerver, cet homme. Il s'efforce d'être gentil et...

CLARA, *furieuse*. Gentil ! Ce rat d'égout ! Ce frôleur !

MINOUCHE. En tout cas tu l'as rudement aidé à nous perdre dans les coins déserts.

CLARA. A t'entendre, j'aurais dû le traîner sur mon lit.

MINOUCHE, *excédée*. Tu dis tout de suite les choses sé-

rieuses ! C'est assommant à la fin. J'étais là, je n'ai rien vu. Il a dû tirailler ta robe, sans le faire exprès, en passant.

CLARA, *hautaine*. Même cela je ne leur tolère pas.

MINOUCHE. Une Sainte Vierge je vous dis ! Moi, dès que j'aurai l'âge... (*Elle soulève sa robe, regarde avec complaisance ses genoux, puis ses cuisses.*)

CLARA, *dure*. Lâche ta robe, Minouche !

MINOUCHE, *rêveuse*. Il fait chaud. Je prends l'air.

CLARA, *levant la main, menaçante*. Tu peux prendre l'air comme tout le monde. En respirant. (*Elle s'approche.*) Baisse ta robe !

MINOUCHE, *laissant couler sa robe, lentement*. Si seulement j'avais l'âge de Rosy ! Je ne moisirais pas sur les foires à charger des carabines et fabriquer des fleurs.

CLARA. Et qu'est-ce que tu ferais ?

MINOUCHE, *avec une tranquille assurance*. Je me servirais de mes petits atouts.

CLARA, *prenant le parti de rire*. Des genoux pointus ! Des cuisses maigres ! Comme Margot !

MINOUCHE. Pour l'instant ! (*Elle regarde encore.*) Et pas si maigres et pointus que tu dis. En plus je sens que ça change. Et plutôt vite !

(*Clara rabat elle-même la robe d'un coup sec.*)

CLARA, *méprisante*. Une corsage qui ne risque pas d'éclater.

MINOUCHE. Tu te trompes ! J'ai deux petites boules bien chaudes. Qui me tirent la peau.

CLARA, *affolée*. Déjà !

MINOUCHE. Oui. Tiens ! (*Elle tend sa robe.*)

CLARA, *riant aux éclats*. Petite idiote ! Ce n'est pas du tout cela une vraie poitrine ! Tu es loin du compte avec tes petites boules.

MINOUCHE, *hargneuse*. Rosy me retaille un corsage. En pointe, et le plus bas possible. Elle me l'a juré. Dès qu'il est prêt, je le mets. Peut-être aujourd'hui. Il est presque fini. (*Avec provocation.*) En me penchant un peu je ferai dire oui aux hommes. Je connais le truc.

CLARA. Et tu leur feras dire oui à quoi ?

MINOUCHE, *un peu démontée*. Je ne sais pas, moi ! A tout ce que je voudrai, je vais y penser.

CLARA. Et je te laisserais avoir des idées sur les hommes, tu crois ! (*Elle la gifle à plusieurs reprises.*) Et voilà pour les petits atouts ! Et voilà pour le corsage en pointe ! Et voilà pour ma peur ! Et voilà pour rien, en plus !

MINOUCHE, *gentiment*. Tu ne m'as pas fait mal !

CLARA, *avec une tendresse bourrue*. Je ne voulais pas te faire mal.

(*Minouche vient l'embrasser. Entre Rosy, essoufflée.*)

Et toi, d'où viens-tu, que tu traînes depuis une heure ?

ROSY. Je cours pour faire plus vite, je perds le souffle et c'est quand même les reproches !

MINOUCHE. A ton tour, Rosy !

CLARA. Comment à son tour ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

MINOUCHE. Ça veut dire que tu t'énerves pour rien.

CLARA. Pour rien ! Pour rien ! Avec des filles qui me poussent dans les soucis du matin au soir ! Les cartouches, Rosy ?

ROSY, *riant en montrant ses mains*. Rien dans les mains ! Mais elles arrivent.

CLARA. Toutes seules !

ROSY. Non, justement ! Cachez-vous vite toutes les deux. Nous allons rire, je vous le promets. Vite ! Derrière la baraque !

(*Clara et Minouche se regardent, hésitantes.*)

Vite ! (*Elle leur montre.*) Par ici !

(*Elle pousse Clara et Minouche qui se cachent derrière la baraque du tir. Rosy, se recoiffant, s'installe comme si elle gardait le tir et siffle alors, comme pour un signal. Un temps. Un jeune homme apparaît.*)

ROSY. Tu peux approcher, Victor, je suis toute seule.

(*Le jeune homme avance, en hésitant. Il a un paquet dans chaque main.*)

VICTOR. A qui tu parlais ?

ROSY. J'ai parlé, moi !

VICTOR. J'ai cru entendre.

ROSY. Tu as rêvé. Il n'y a personne ici. Tu penses bien que je n'aurais pas fait le signal ! Eh bien ! pose les paquets. Et parle-moi, puisque tu as à me parler.

VICTOR, *regard circulaire*. Je me méfie. Et si ta mère nous surprend ?

ROSY. Elle te chasse à coups de carabine. Tu as peur ?

VICTOR, *posant les paquets*. Je voulais te parler en marchant. C'était aussi bien.

ROSY, *coquette*. Tu voulais, oui. Mais moi, je t'ai dit, je n'écoute pas un mot tant que je ne suis pas au tir. C'était à prendre ou à laisser. (*Elle se met une fleur dans les cheveux.*)

VICTOR, *ton rogue*. Pourquoi ?

ROSY. Un caprice ! (*Sur un mouvement de Victor.*) J'ai bien le droit, non ! Oh ! si tu me refuses ce droit-là, tu peux filer retrouver la grosse Judith !

VICTOR. Judith ?

ROSY. Oui, Judith, qui a des moustaches, la jambe cagneuse, mais n'a jamais de caprices ! Elle t'a regardé tout à l'heure, d'une façon qui voulait rudement dire. J'en avais honte pour elle.

VICTOR. Je ne l'ai seulement pas vue.

ROSY. Le menteur ! Tu mens gros comme une montagne et tu me chicanerais pour un malheureux petit caprice. Je n'ai plus envie de t'écouter. Tiens je souhaite presque que ma mère arrive !

VICTOR, *dépassé*. Je te jure, Rosy, que je n'ai pas vu Judith.

ROSY. Ça te dérangerait de dire la grosse Judith, comme tout le monde. Au lieu, pour me faire bisquer, d'insinuer qu'elle n'est pas trois fois lourde comme moi ! La vérité, elle est grosse ou elle n'est pas grosse ?

VICTOR. Elle est grosse. Qui te dit non !

ROSY. Et la moustache ! Allez, dis-la, sa moustache.

VICTOR, *commençant à s'énerver*. Bon, elle est moustachue.

ROSY. Et mon caprice, tu l'admets, ou tu ne l'admets pas ? (*Sans lui laisser le temps.*) Mieux vaut que tu l'admettes sans râler, sinon je pourrais vite en avoir un deuxième, justement de renvoyer M. Victor à sa ménagerie. C'est oui, ou c'est non ?

VICTOR. Tu ne me laisses pas parler ! C'est oui, seulement...

ROSY. Pas de seulement, s'il te plaît ! Je n'ai pas de moustaches, moi ! Regarde ! (*Elle s'expose, outrageusement coquette.*)

VICTOR, *de plus en plus énervé*. Tout de même, en marchant on risquait moins ta mère. Et ses carabines.

ROSY, *elle crie à la cantonade, autant pour Victor que pour Clara et Minouche, toujours cachées*. Alors, en

route, où je prends tout le risque d'avoir toléré Victor dans mes environs, ça te convient ! Et ici, où tu as l'air du brutal qui ennuie une honnête fille au travail, ça t'enlève les courages ! Il est joli, Victor, le grand dompteur de la Ménagerie Asiatique ! Je me demande comment je me trouve la faiblesse de te pardonner. (*Elle charge une carabine et la lui tend.*) Tiens, je te sauve des fureurs de ma mère. Mais je suis bien trop bonne. (*Il ne comprend pas.*) Avec ça dans les mains, tu n'es plus Victor le dangereux séducteur, tu es un client. Rien à reprocher, ni à toi, ni à moi.

(*Victor prend la carabine.*)

ROSY, *la retenant.* Pas si vite. (*Elle tend la main.*) La partie, c'est cinquante francs. Tu connais tout de même les tarifs !

VICTOR. Tu te moques de moi.

ROSY. En plus, il faut lui expliquer ! Tu es venu faire un tir. Pour te distraire ! Le temps de viser et tirer, tu as tout le droit de me parler. Le métier est comme ça. Si tu as vraiment à me parler !... (*Elle retend la main.*) ... Cinquante francs, ou passez votre chemin, Monsieur !

(*Victor la regarde. Elle reste impassible, la main tendue. Rageur, il lui jette une pièce qu'elle attrape au vol. Elle la met en évidence sur la planche de tir.*)

Je la laisse là. Une preuve, si ma mère arrive. Mais j'ai honte !

VICTOR, *prenant la carabine.* Rosy...

ROSY. Tire une fois avant de parler.

(*Victor tire. Rosy vérifie le carton.*)

ROSY. Du tir de petit amateur ! Tu trembles, mon garçon, tu n'as pas la main sûre. (*Avec un soupir.*) Enfin, te voilà un vrai client.

VICTOR. Je ne suis pas un client. Je veux t'épouser.

ROSY, *véhémente, rechargeant la carabine.* Tu n'as pas honte !

VICTOR. Et pourquoi j'aurais honte de vouloir t'épouser ? Quant à ta mère...

ROSY, *lui tendant la carabine.* Laisse ma mère tranquille. Tire !

(*Victor tire sans même viser.*)

ROSY, *regardant le carton et faisant une moue.* Un vrai gâchis ! Tu n'as pas honte de vouloir m'épouser sans seulement m'avoir parlé d'amour.

VICTOR. Je t'aime, Rosy.

ROSY. Et tu crois qu'il suffit de le dire en deux mots ! Donne des détails.

VICTOR. Tu es belle, Rosy.

ROSY, *le regardant avec soin.* Ça ne te rend pas beau de me dire cela. La bouche tordue, le nez plissé et des rides pleines de sueur. Essuie-toi au moins ! Continue !

VICTOR, *méchamment.* Je crève un peu tous les jours de ne pas t'avoir.

ROSY, *lui tendant la carabine rechargée.* Tire !

VICTOR, *tirant d'abord.* Mon père est d'accord. Il dit que tu pourras tenir la caisse de la Ménagerie. Depuis que ma sœur est mariée, ma mère n'y suffit plus.

ROSY. Alors, ton père et toi, l'amour c'est tout de suite me voir caissière. Du propre !

VICTOR. Tu parles à côté.

ROSY. Sans doute que je parle à côté ! Quand une fille se marie chez toi, on la remplace vite en mariant un garçon. Tire. Et tâche de viser cette fois ! (*Elle lui tend la carabine.*) Eh bien ! Tu te décides !

VICTOR. Je te prouve justement...

ROSY. Tire !

VICTOR, *tirant.* Je te prouve justement que je t'ai bien vue en place dans ma vie. Et comment je pourrais mieux te dire ? Je n'ai pas une minute pensé à une autre. C'est quelque chose, ça !

ROSY. Bien sûr, ton père et toi vous avez réfléchi. On ne perd pas la tête dans ta famille. On s'est dit, Rosy, c'est la bonne idée ; le tir de Clara, on n'a jamais vu plus beau.

VICTOR, *prenant un peu de recul, et avec une moue.* Oh!

ROSY, *définitive.* On n'a jamais vu plus beau. La grande affaire qui ramasse des fortunes. Des livraisons de cartouches tous les jours. La preuve ! (*Elle montre les paquets.*) Rosy ne manquera pas d'arriver les poches pleines. De quoi acheter une demi-douzaine de lions et éclairer la ménagerie au néon. Erreur, Monsieur le Dompteur ! Si je quitte le tir, c'est les mains vides et même toute nue.

VICTOR. Je te prends toute nue.

ROSY, *bondissant.* Cochon ! Vicieux ! Tu es pire que tes singes. Il me prend toute nue. (*Elle crie de plus en plus.*) Il me déshabille ! Il me regarde toute la peau sans se gêner. Et tu oses dire que tu m'aimes ! Sale homme que tu es à imaginer tout de suite le lit et moi dedans.

VICTOR, *affolé, qui essaye depuis un instant de la faire taire.* Pas si fort, Rosy ! Pas si fort !

ROSY, *plus fort.* Les clairs de lune et la romance, je peux toujours attendre. Paillard ! Violeur ! (*Elle le menace de la carabine.*) Recule ou je tire ! (*Il recule.*) Man, Minouche, au secours !

(*Clara et Minouche sortent de leur cachette. Victor blêmit.*)

ROSY, *glapissant et riant tout à la fois.* Le pire cochon de la foire ! Ça paye cinquante francs et ça croit avoir le droit de tout.

VICTOR, *les dents serrées.* Garce !

CLARA. Je le dirai à ton père, voyou ! Et puis non, je ne lui dirai rien, il est pire que toi.

MINOUCHE. Dire des choses pareilles à ma petite sœur !

(*Elles s'esclaffent toujours. Victor les regarde à tour de rôle, les poings crispés.*)

MINOUCHE, *voix de fausset.* Il me regarde aussi. Rendez-vous compte ! Une fillette de à peine quinze ans, qui n'est seulement au courant de rien. (*Elle fait mine de se cacher derrière Clara.*)

ROSY. Sans la carabine il me violait peut-être. J'en tremble.

VICTOR. Garce ! Sale garce !

ROSY. Pire que cela, en récompense il m'engageait comme caissière.

CLARA, *outrée.* Caissière, ma perle !

MINOUCHE, *qui surenchérit.* Caissière, mon oiseau !

ROSY, *dont le rire s'énerve.* Sous prétexte qu'il m'aime !

MINOUCHE. Joli prétexte ! Comme s'il excusait tout.

CLARA, *regardant Rosy avec inquiétude.* Il t'aime !

ROSY. Comme je vous le dis. Il m'aime. (*Son rire est de plus en plus nerveux. Presque un gémissement.*) Il m'aime ! Il m'aime ! (*Rosy s'effondre sur les marches de la roulotte.*)

CLARA, *à Victor.* Va-t'en.

ROSY, *les yeux pleins de larmes.* Il me prenait toute nue. Il me serrait contre sa poitrine.

CLARA, *s'approche d'elle, angoissée.* Rosy !

ROSY, *comme une somnambule.* Il me griffe la peau. Et moi, moi, Rosy... Sans défense...

(*Rosy est tout à fait perdue. Victor la regarde comme un vainqueur. Minouche, horrifiée, n'ose ou ne sait pas comprendre.*)

Perdue... Les yeux pleins de larmes... (*Elle crie.*) Oui, les yeux pleins de larmes...

CLARA, *affolée, hurle.* Rosy! (*Puis se tournant vers Victor.*) Va-t'en, Victor! Va-t'en!

VICTOR, *il rit, et sèchement.* Non. J'ai payé pour cinq cartouches. J'ai encore droit à une. (*Il saisit calmement la carabine et, prenant tout son temps, il vise et tire. Dans un grand éclat de rire.*) Mouche! Mouche! Je recommence!

CLARA, *essayant de s'opposer.* Tu as eu ton compte!

VICTOR, *lance une pièce de monnaie.* Je recommence! (*Il prend une autre carabine. La charge lui-même.*) Mouche! Mouche! Encore! (*Il charge et tire plusieurs fois en ponctuant chaque fois plus victorieux.*) Mouche! Encore Rosy! Mouche!

(*Rosy se lève et bondit vers lui.*)

ROSY, *violente.* Non!

(*Victor, toujours riant, jette la carabine sur la planche et, se retournant sèchement, il affronte les trois femmes, clouées au sol. Puis il s'approche de Rosy. Rosy, raide, le regarde. Clara, sans quitter sa place, fait cependant une sorte de geste, comme si elle voulait aider Rosy.*)

ROSY, *quand Victor enfin près d'elle tend les bras pour l'attirer à lui.* Non! Je ne t'aime pas, Victor!

(*Alors Victor rit bruyamment et sort. Déjà sorti, on l'entendra encore rire. Les trois femmes n'ont pas bougé et n'osent pas se regarder.*)

CLARA, *avec violence.* A tes fleurs, Minouche!

(*Minouche se précipite vers sa corbeille de fleurs, comme vers un soulagement, mais Rosy, qui, le visage défait, marche dans la direction de la sortie de Victor, retient de nouveau son attention crispée.*)

CLARA, *maîtrisant son angoisse.* Rosy! (*Rosy s'arrête de marcher, mais ne se retourne pas.*) Tu avais assez d'argent pour la gare ?

ROSY, *neutre, sans se retourner.* Il me manquait quatre mille francs.

CLARA. Pour deux malheureux colis de cartouches! Je t'avais pourtant donné...

ROSY, *se retournant d'une pièce. Et dans une explosion de nervosité d'abord contenue.* Il me manquait tout de même quatre mille francs! (*Dans un cri.*) Je n'aime pas Victor! Je te le jure, je n'aime pas Victor! Je n'aime pas Victor! (*Elle se jette dans les bras de Clara.*)

CLARA, *la caressant.* Oui, ma chérie.

ROSY, *sanglotant.* Je n'aime pas Victor.

CLARA. Calme-toi.

ROSY. J'ai mal.

CLARA, *la berçant.* Ce n'est rien.

ROSY, *se dégage et s'écarte un peu.* Qu'est-ce qu'il m'est arrivé ?

CLARA, *ardente.* Rien! C'est seulement la fatigue. Nous nous sommes levées tôt. Et la baraque si lourde à monter...

ROSY. Oui.

CLARA. Et cette chaleur qui nous étouffe! L'orage qui menace! Tu vois, Rosy, il ne t'est rien arrivé.

(*Minouche prend sa corbeille de fleurs et va s'asseoir sur le banc de pierre. Rosy, encore haletante, va s'adosser au tir.*)

CLARA, *dans un désir d'être quotidienne.* Et pour payer, à la gare ,comment tu as fait ?

ROSY, *absente.* J'ai dû emprunter.

CLARA. A qui ?

ROSY, *idem.* A Margot.

CLARA. A Margot! Justement la dernière à qui j'aurais demandé.

ROSY. La seule qui a bien voulu.

CLARA. La seule ?

ROSY. Les autres ont dit non.

CLARA, *inventant l'excuse.* Elles n'avaient pas d'argent!

ROSY. Ce n'est pas pour cela. Elles ont dit non pour dire non. On ne nous aime pas. Toutes elles ont dit : « Rien pour Clara, rien pour Clara l'orgueilleuse! »

CLARA, *avec une sorte de joie.* Elles ont dit, Clara l'orgueilleuse!

ROSY. Margot, j'ai dû la supplier. Mais il faut lui rendre avant ce soir. Elle n'a prêté que pour nous ennuyer un peu plus.

CLARA. Je lui rendrai. Avant ce soir. Je trouverai le moyen. Nous n'emprunterons plus jamais d'argent. Nous ne demanderons plus jamais rien. Plus jamais. A personne. Je vous interdis, mes filles, d'avoir besoin des autres. Clara, Clara et ses filles, seules. Ce sera notre force, notre joie, d'être à l'écart. (*Brûlante.*) Clara et ses filles, toujours seules! Le monde s'arrête autour de nous. Vous verrez, mes filles, comme ce sera bon.

MINOUCHE. Ce sera bon à crever, oui!

CLARA. Clara l'orgueilleuse! Nous ne crèverons pas d'orgueil, nous en vivrons!

MINOUCHE. Alors, c'est d'ennui que nous crèverons.

CLARA. Pas nous, Minouche.

MINOUCHE. C'est vite dit, pas nous! Pas toi peut-être, mais moi, si!

CLARA. Et la fatigue, Minouche, que tu oublies! La fatigue, les journées dures que tu oublies!

MINOUCHE, *butée.* Crever d'orgueil ou crever de fatigue!

CLARA, *elle tonne.* Nous crèverons de ce que je voudrai. Et tes fleurs, Minouche!

MINOUCHE. Pas envie.

CLARA. Je vais te la faire venir l'envie. Aux carabines, Rosy!

ROSY, *lointaine.* Qu'est-ce que je leur fais aux carabines ?

CLARA. Nettoie-les.

ROSY. Je les ai astiquées ce matin. Elles n'ont pour ainsi dire pas servi depuis.

CLARA, *s'affairant elle-même dans une activité factice.* Recommence! Une par une. Et quand tu finis la dernière, reviens à la première. Et demain nous démonterons la baraque.

MINOUCHE, *penaude.* Pour la remonter ailleurs. C'est gai!

ROSY, *prenant une carabine.* Sur la place, j'ai vu Olga.

MINOUCHE, *bondissant, curieuse.* La grande sœur Olga!

CLARA, *brève.* Olga n'est pas ta sœur.

MINOUCHE, *révoltée.* On ne la connaît plus. On ne lui parle plus. C'est la dernière des dernières, charogne, traître et tout, mais dire que ce n'est plus notre sœur, pas moyen. Je ne vois pas comment.

CLARA. Ce n'est plus ma fille.

MINOUCHE, *gentiment.* Plus ta fille, c'est autre chose.

ROSY. Elle est venue me parler.

MINOUCHE. Comment elle est, Olga ? Je me rappelle mal, depuis quatre ans que...

CLARA, *la coupant.* Il était avec elle ?

ROSY. Pas quand je l'ai vue.

CLARA. Mais il est là, sur la fête ?

ROSY. Oui.

CLARA. Nous ne les aurons donc pas évités cette fois ! Elle tient toujours le tir avec lui.

ROSY. Oui, mais ce n'est plus un tir. C'est tout un parc d'attractions. Des grandes baraques avec des jeux automatiques. Ça marche à l'électricité. J'ai vu de loin. Ça s'appelle « Electronic Mondial ».

MINOUCHE, *avec un petit sifflement.* « Electronic Mondial ! » C'est riche !

ROSY. C'est tout neuf. Et illuminé dans tous les coins.

CLARA. Qu'est-ce que ça peut bien nous faire ?

MINOUCHE. J'ai jamais dit que ça me faisait. (*Rêveuse.*) Mais tout de même, tout neuf et des lampes partout !

ROSY. Du néon.

MINOUCHE. Du néon ! Elle ne se prive de rien, Olga.

ROSY. Elle est mariée.

MINOUCHE. Elle est mariée, en plus.

CLARA. Pourquoi, en plus ? Qu'est-ce que ça veut dire, en plus ?

MINOUCHE. Rien. J'ai dit ça comme ça.

ROSY. Un grand brun qui travaille à l'« Electronic ». Je l'ai aperçu.

CLARA. Qu'est-ce qu'elle t'a dit encore ?

ROSY, *s'écartant comme si elle refusait la discussion.* Oh ! Rien ! Elle avait une robe neuve.

MINOUCHE. Une vraie neuve ?

CLARA, *rapide, avec provocation.* Oui, sûrement une vraie neuve. N'est-ce pas, Rosy ?
(*Rosy hoche la tête, affirmative.*)

MINOUCHE. Faut se rendre compte ! Une vraie robe neuve ! Peut-être même rouge ?

CLARA, *qui monte.* Rouge, justement.

MINOUCHE. Olga préférait le rouge à tout.

CLARA. Tu t'en souviens !

MINOUCHE. Quand elle est partie, elle pleurait depuis des mois après une robe rouge. Une robe rouge toute neuve ! Eh ben, la grande Olga !

CLARA. Et les chaussures à talon, que tu oublies, Rosy !

ROSY. Oui.

CLARA. Et les ongles bien taillés. Et même vernis. En rouge aussi.

ROSY. Oui.

CLARA, *avec une provocation de plus en plus manifeste.* Minouche, qui a monté la baraque avec moi ce matin ? Qui a porté les planches, enfoncé les boulons, posé la tôle du fond qui est si lourde ?

MINOUCHE. Rosy. Rosy et moi. (*Elle regarde ses mains.*) C'est Rosy et moi, oui.

CLARA. Qui nettoie les fusils et les charge ?

MINOUCHE. C'est Rosy. Et des fois moi. Ou toi.

CLARA. Qui va à la gare chercher les colis ?

MINOUCHE, *qui commence à avoir de l'humeur.* Eh bien quoi ! C'est encore Rosy ou moi. (*Avec un rire franc.*) Ou Victor.

ROSY, *amère.* Ou Victor.

MINOUCHE, *consternée.* Oh ! Pardon !

CLARA. Olga ne monte pas les baraques, ne charge pas les carabines, ne coltine pas les colis trop lourds. (*Avec fureur.*) Et après ! Et après !

MINOUCHE. Remarque, on peut se demander ce qu'elle fait alors !

ROSY. Elle se promenait avec un petit chien.

MINOUCHE, *dédaigneuse.* Les chiens, ça ne manque pas. Suffit de tendre un os.

CLARA. Le chien, ce n'est rien. Mais les combinaisons de soie, elle en a autant qu'elle veut.

MINOUCHE, *dubitative.* Oh !

CLARA. Demande à Rosy.

MINOUCHE. Tu crois, Rosy ?

ROSY, *qui s'énerve à son tour.* Je ne sais pas.

CLARA. La vérité, Rosy ?

ROSY, *avec humeur.* Tu l'as dit toi-même, qu'est-ce que cela peut faire ? (*Elle va s'asseoir sur les marches de la roulotte, absente.*)

MINOUCHE. Qu'est-ce que ça peut faire ? Qu'est-ce que ça peut faire ? Vous êtes drôles toutes les deux. Ça peut donner envie.

CLARA. Va-t'en, Minouche ! Va rejoindre Olga. Olga et lui ! (*Avec fureur.*) Va aussi, Rosy ! Je resterai seule. Fichez le camp, toutes les deux ! Vous en crevez d'envie. Fichez le camp ! Je disais Clara et ses filles... (*Elle rit, tragique.*) ... Pas vrai, c'est Clara seule. Clara toute seule !

MINOUCHE, *râleuse.* Ah ! Te fâche pas. Je peux avoir envie et être jalouse d'Olga que ça ne change rien. Si tu crois que, pour ça, je vais tomber dans les bras de papa !

CLARA. Pas comme ça, Minouche, ne l'appelle pas comme ça.

MINOUCHE, *excédée, s'écarte avec sa corbeille et vient s'asseoir près de Rosy.* Tiens, tu causes tellement pour rien que je préfère me remettre aux fleurs.

CLARA, *timide.* Tu ne pars pas, Minouche ?

MINOUCHE, *avec tendresse.* Ça ne se voit pas, des fois, que je reste !

CLARA. C'est sûr ?

MINOUCHE, *à Rosy.* Tu te rends compte, Rosy, il lui faut des preuves maintenant !

CLARA. Sans regrets ?

MINOUCHE. Ne mélange pas tout, sinon tu m'embrouilles, et je rate mes fleurs.

CLARA, *avec précaution.* Tu ne pars pas non plus, Rosy ?

MINOUCHE, *comme pour se convaincre.* Bien sûr qu'elle ne part pas non plus. Et pourquoi elle partirait ?

ROSY, *rêveuse.* Elle est heureuse, Olga !

CLARA, *exigeante.* Et nous, nous ne le sommes pas, heureuses ! Vous ne l'êtes pas, heureuses ! Dites-le encore, pour voir !

MINOUCHE, *surveillant Rosy.* On n'a seulement rien dit.

CLARA. Justement ! Je veux t'entendre dire que tu es heureuse. Allez, dis-le !

MINOUCHE. Bon, je suis heureuse. Mais je te jure, ça ne vaut pas un tel bruit.

CLARA, *anxieuse, la regardant.* Et toi, Rosy ?

ROSY. Moi !
(*Un temps. Et soudain :*)

CLARA, *attaquant de front.* Nous repartons.

MINOUCHE. Nous repartons ?

CLARA. Oui. Tout de suite. Juste le temps de démonter la baraque, d'emballer les carabines et de tout ranger. Nous repartons.

MINOUCHE. Dis plutôt qu'on se sauve. Comme des voleurs.

CLARA. Oui, nous nous sauvons. Je vous laisserais dans ses parages, sûrement ! Je vous laisserais prendre comme Olga, sans doute ! Quinze ans après qu'il m'a laissée, Minouche, pleine de toi, et il le savait que tu devais venir. Quinze ans après qu'il m'a obligée à le haïr, à les haïr tous !

MINOUCHE. Ne dis pas toujours ça.
(*Clara commence à démolir le tir. Avec fougue. Elle arrache des éléments de la baraque, s'acharne quand ils résistent. Elle crie ses répliques en les hachant, en les rythmant par rapport à son activité désordonnée.*)

CLARA. Si ! Je le dirai... Autant qu'il faudra ! Les marteaux, Rosy ! Le cric, Minouche ! Quinze ans après... (*Elle se tourne vers le village, comme si elle affrontait quelqu'un.*) Et maintenant il suffirait qu'il soit là... (*Dans un grand mouvement.*) Oui, nous nous sauvons... Olga déjà que je n'ai pas pu retenir... Et ce serait Rosy aujourd'hui... Minouche demain... Mais qu'est-ce qu'il ferait de vous seulement !... (*Les deux filles sont figées sous cet orage. Clara trépigne d'impatience.*) Jamais, vous m'entendez, jamais... Qu'on m'aide à arracher la tôle du fond ! Qu'on m'apporte la caisse pour les carabines ! (*Dévorante.*) La caisse pour les carabines !

ROSY, *s'approchant.* Et l'argent que nous devons à Margot. Si nous n'essayons même pas de le gagner. Quatre mille francs, à rendre avant ce soir.

CLARA. Je les ai, les quatre mille francs. Tout juste. Une petite réserve secrète pour les mauvais jours. Je les lui donne .

MINOUCHE. Et les mauvais jours ?

CLARA. Nous y sommes ! Ils sont là, les mauvais jours. Aujourd'hui et demain. Plus de surprise à craindre, nous les avons bien en face les mauvais jours.

MINOUCHE. Tout de même, ne rien gagner un samedi et un dimanche, c'est précis comme catastrophe. J'en ai peur, moi, des mauvais jours. Quand on sait comment les bons sont faits, ça s'explique, non !

ROSY, *avec effort.* Si nous promettons, Minouche et moi, de ne pas quitter le tir, même pour une seconde !

CLARA. Non. Nous ne resterons pas vivre une heure de plus au même endroit que lui. (*Elle s'affaire toujours sur la baraque.*)

ROSY. Tu as tellement peur ?

CLARA, *avec passion.* Oui, j'ai tellement peur. De ne pas être la plus forte ! Et c'est trop injuste. Oui, j'ai peur ! Tu n'as pas eu peur, toi, peut-être, de Victor ! Tu n'as pas vu, peut-être, comme ils sont trop beaux et trop forts dès qu'ils nous approchent ! Oui, il faut avoir peur ! Et lutter sans répit contre eux, et contre nous.

ROSY. Contre nous aussi.

CLARA. Oui. Les nuits sont si longues et il est si facile de dire oui. C'est non qu'il faut leur dire. Toujours non !

ROSY. Mais toutes les autres qui disent oui.

CLARA, *définitive.* A leur gré ! Mais pas nous.
(*Clara se remet à la démolition du tir. Les deux filles après s'être regardées attaquent à leur tour, mais mollement, la démolition du tir. Les trois femmes se croisent et se recroisent dans un climat tendu. Clara va porter quelque chose derrière la roulotte. Entre l'Appariteur municipal.*)

MINOUCHE. Encore vous. Auriez pas pu attendre une heure, non !

L'APPARITEUR MUNICIPAL. A la mairie ils m'ont dit d'insister. Je tiens à ma place. J'ai une femme et...

MINOUCHE. La pauvrette !

L'APPARITEUR MUNICIPAL. Dis donc, la môme, si tu te moques de moi ça pourrait chauffer !

MINOUCHE. Bon, je ne me moque pas. Mais je vous dis au revoir. On s'en va.

L'APPARITEUR MUNICIPAL. Vous partez ! C'est idiot, la fête n'est pas seulement commencée !

MINOUCHE. Pas moyen de rien vous cacher.

L'APPARITEUR MUNICIPAL. J'arrive à temps. Les taxes, vous les devez tout de même.

MINOUCHE, *indignée.* Tu te rends compte, Rosy, Monsieur voudrait des sous parce qu'on s'est reposées un peu, là, sur le bord de la route, avant de repartir.

L'APPARITEUR MUNICIPAL, *menaçant.* Tu vas te taire, moustique.

MINOUCHE. Le brutal, il lèverait la main sur moi. Une gosse sans défense !

L'APPARITEUR MUNICIPAL. Avec ca qu'on tire sur les passants déjà ! Ça se sait !

MINOUCHE, *aiguë.* Tirer sur la clientèle ! Le Tir Clara ! Trois femmes tranquilles !

L'APPARITEUR MUNICIPAL. Il y a une plainte.

MINOUCHE, *avec mépris.* Aaahh ! Le petit trouillard de tout à l'heure. Pas vrai, on lui montrait la qualité du matériel.
(*Clara vient d'entrer.*)

CLARA. Non. J'ai tiré. Sur lui !

L'APPARITEUR MUNICIPAL, *à Minouche.* Ah !

CLARA. Oui, j'ai tiré. Il me déplaisait. Et vous, qu'est-ce que vous attendez ? Que je vous tire dessus ! Une carabine, Minouche !

MINOUCHE, *lui tendant une carabine.* Vous en faites pas, elle n'est pas chargée. C'est seulement pour calmer maman, M'sieur, vous l'avez énervée. Elle n'aime pas qu'on embête ses filles.
(*L'appariteur municipal a tout de même reculé.*)

CLARA, *comme si la carabine était chargée.* Fichez-moi le camp !

L'APPARITEUR MUNICIPAL, *reculant toujours, comme si la carabine était chargée.* Remarquez que pour les taxes, vous devez payer quand même ! C'est pas des attitudes à prendre avec les gens qui travaillent.

CLARA. Fichez le camp .
(*Entre un jeune forain.*)

LE JEUNE FORAIN. Eh ! Clara !

CLARA. Un instant, tu vois bien que je discute !

LE JEUNE FORAIN, *rit en voyant la carabine.* C'est pas prudent de parler avec vous !

CLARA. Attends ton tour, gamin !

L'APPARITEUR MUNICIPAL. En effet, je suis avant toi, mon garçon.

LE JEUNE FORAIN. Oui, mais moi je suis pressé. (*Entendu.*) Et si je dis pourquoi, on va être forcé de reconnaître.

MINOUCHE. Qu'est-ce que tu veux, bébé ?

LE JEUNE FORAIN. L'argent de Margot.

ROSY. Elle avait dit ce soir.

LE JEUNE FORAIN, *tranquille.* C'est pas Margot qui m'envoie.

CLARA. Qui, alors ?

LE JEUNE FORAIN. M. Stéphane.
(*Rosy et Minouche s'écartent. Leur visage se ferme. Clara abandonne l'appariteur municipal.*)

CLARA, *blessée à mort.* Stéphane !
(*Le jeune forain hoche la tête pour dire oui.*)

L'APPARITEUR MUNICIPAL, *ahuri.* Alors, on m'oublie !

CLARA. Pourquoi Stéfane ! De quoi il se mêle, celui-là ! Je ne le connais pas. C'est à Margot que je dois.

LE JEUNE FORAIN. Justement.

L'APPARITEUR MUNICIPAL. Et les taxes ! Faudrait y revenir !

MINOUCHE. Du calme, vous ! On cause !

LE JEUNE FORAIN. Dans cette affaire Margot et Monsieur Stéfane, c'est pareil.

CLARA. Qu'est-ce que ça veut dire ?

LE JEUNE FORAIN. La baraque de Margot, maintenant, c'est Monsieur Stéfane le propriétaire.

CLARA. Depuis quand ?

LE JEUNE FORAIN. Ça, je ne sais pas. Seulement, Monsieur Stéfane, il a demandé des comptes à Margot.

Elle a été obligée de dire les quatre mille francs. A rentrer avant ce soir, elle a assuré. Alors, lui, plutôt sec, comme tout le monde sait... Vous aussi sûrement...

CLARA. Ce que je sais, ça ne te regarde pas.

LE JEUNE FORAIN. Alors lui, pas ce soir, mais tout de suite ! Il m'a fait signe et me voilà. (*Il tend la main.*) Quatre mille !

CLARA, *allant s'asseoir sur le banc de pierre.* Margot avait dit ce soir. Je ne connais que Margot.

LE JEUNE FORAIN. Vous avez tort de faire la dure. Monsieur Stéfane...

MINOUCHE. Il nous énerve celui-là avec son Monsieur Stéfane.

LE JEUNE FORAIN. Monsieur Stéfane, c'est un énergique. Pour résister il faut être solide. Je ne connais personne qui a pu. Tout ce qu'il veut il l'a. Tiens, pour les tirs, un beau jour il a dit je les rachète tous. C'est fait. C'est Margot qui a résisté le plus longtemps. Pour rien, elle a dû céder. Sûrement bientôt votre tour. On ne va pas tarder à s'en occuper.

MINOUCHE. Dis donc, tu as fini de te prendre pour ton Monsieur Stéfane. (*L'imitant.*) « On ne va pas tarder à s'en occuper ! » Esclave ! Puceau ! Il n'est pas prêt de l'avoir notre tir, ton terrible ! (*Se retournant vers Clara et Rosy.*) Non mais, vous entendez ça !

ROSY, *brève, à Clara.* Donne-lui l'argent, Man, tu as raison ! Partons vite !

L'APPARITEUR MUNICIPAL. J'en ai assez. Si ça continue je vous embarque à la mairie. Et on s'explique.

MINOUCHE. Ce que vous pouvez être embêtant, vous. Vous ne voyez donc pas qu'on a des soucis plus importants.

ROSY. Donne-lui l'argent, Man, vite !

CLARA, *fouille dans sa jupe et tend de l'argent au jeune forain.* Tu les remettras à Margot. Tu entends, à Margot ! Pas à lui.

LE JEUNE FORAIN. C'est lui qui m'envoie.

CLARA, *dure.* Tu les remettras à Margot. Tu as peut-être peur de lui, mais tu apprendras vite à avoir aussi peur de moi, si tu ne fais pas comme je te dis. (*Elle se tourne vers l'appariteur, et avec hauteur :*) Je n'ai plus d'argent.

L'APPARITEUR MUNICIPAL, *de plus en plus furieux.* Faire perdre le temps et se moquer en plus. A la mairie ! On s'expliquera là-bas ! (*Il prend Clara par le bras.*)

CLARA, *se dégageant.* Lâchez-moi. J'y vais à la mairie. (*Elle passe devant lui, et avant de sortir, à Rosy et Minouche.*) Ce ne sera pas long. Finissez de ranger. Nous partons dès que je reviens. (*Elle sort, majestueuse, suivie de l'appariteur.*)

LE JEUNE FORAIN. Vous partez ! Vous ne restez pas pour la fête !

MINOUCHE, *continuant de démolir.* Non. On n'aime pas le pays.

LE JEUNE FORAIN. Tu me laisses faire un carton ?

MINOUCHE. Avec tous les tirs de ton ami Monsieur Stéfane, tu voudrais faire une partie à l'œil dans le nôtre.

LE JEUNE FORAIN. Là-bas, j'ai pas le droit. Il aime pas qu'on se mélange à la clientèle.

MINOUCHE. On a pitié, Rosy, on le laisse tirer, le coursier de Monsieur Stéfane ?

ROSY, *venant vers le jeune forain, sans répondre à Minouche.* Alors il a racheté tous les tirs ?

LE JEUNE FORAIN. Oui. Il va les faire démolir. Ça faisait du tort à l'Electronic Mondial. Le vôtre va y passer.

MINOUCHE. On se fait des idées à l'Electronic Mondial !

ROSY. Il est tellement riche ?

LE JEUNE FORAIN, *s'emballant.* Faut voir sa roulotte ! Un vrai paquebot. Avec un salon et des fauteuils. Oui, M'sieu-dames, un salon !

ROSY. Tu travailles avec lui ?

LE JEUNE FORAIN. Je suis son homme de confiance. Pour les petites affaires !

MINOUCHE. Son homme de confiance ! Va donc, eh ! facteur !

ROSY, *avec difficulté.* Il est gentil ?

LE JEUNE FORAIN. Le travail, c'est le travail. Pas forcément grande gueule, mais exigeant quand il a commandé. S'agit pas de dire oui et de laisser traîner. Mais de temps en temps, et plutôt assez souvent, le caprice de faire une gentillesse. Des fois un pourboire, ou un cadeau, sans l'avoir seulement mérité.

(*Rosy s'écarte un peu, rêveuse.*)

MINOUCHE, *brutale.* Rosy ! Eh ! Rosy !

LE JEUNE FORAIN. Je le fais ou je le fais pas ce tir !

MINOUCHE. Quelle importance ça peut bien avoir qu'il soit riche et gentil, notre père ?

LE JEUNE FORAIN. C'est ton père Monsieur Stéfane ?

MINOUCHE, *nerveuse.* C'est même notre père à toutes les deux. Eh ! Rosy, réveille-toi ! Dis, qu'est-ce que ça peut bien nous faire... ?

ROSY. Laisse-moi. Je me moque bien qu'il soit riche.

MINOUCHE, *anxieuse.* Aide-moi, Rosy ! Le cric, les cales, je ne peux pas toute seule.

(*Le jeune forain a pris une carabine et l'a chargée. Minouche la lui arrache des mains.*)

Je t'ai assez vu, toi ! Va-t'en !

(*Entre Monsieur Stéfane. Minouche le prend pour un éventuel client et lui crie dans le même mouvement.*)

MINOUCHE. Allez-vous-en aussi, vous ! On ferme la baraque.

STÉFANE, *au jeune forain.* Eh bien ! voyou, tu traînes autour de mes filles !

(*Minouche et Rosy, stupéfaites, regardent leur père. Rosy se sauve et entre dans la roulotte.*)

LE JEUNE FORAIN, *embarrassé.* Je viens de toucher l'argent, patron.

STÉFANE, *indifférent.* Donne-le.

LE JEUNE FORAIN, *avec hésitation.* Elle veut que je le remette à Margot.

STÉFANE, *sec.* Donne.

MINOUCHE. Attention, toi ! Tu aurais tort d'avoir plus peur de lui que de maman.

(*Stéfane s'approche du jeune forain, tend la main. Le jeune homme donne l'argent.*)

Le lâche ! Sauve-toi maintenant. Lâche !

STÉFANE. Tu as entendu. On te dit de filer.

(*Le jeune forain se sauve.*)

Tu es déjà rudement grande, Myriam !

MINOUCHE, *hargneuse.* Personne ne m'appelle Myriam. Ça prouve qu'on se connaît mal tous les deux.

STÉFANE. Et on t'appelle comment ?

MINOUCHE, *elle tient toujours sa carabine.* Vous n'avez pas à m'appeler.

STÉFANE. Baisse ta carabine.

(*Il s'approche. Elle recule.*)

MINOUCHE. Partez.

STÉFANE, *il lui arrache la carabine des mains.* Tu es forte.

(*Il la regarde. Elle a un petit visage haineux. Il sourit, lui tend la carabine, puis regarde le tir, se faisant de l'air avec son chapeau.*)

Ça ne vaut pas cher !

MINOUCHE. Ce n'est pas à vendre.

STÉFANE. Où est ta mère ?

(*Mais Rosy apparaît, une valise à la main.*)

MINOUCHE, *elle crie.* Non, Rosy, non !

STÉFANE. Que tu es belle, Rosy !

ROSY. Emmène-moi.

(*Un long silence. Les trois personnages ne bougent pas, puis Stéfane s'approche lentement de Rosy.*)

Tu ne me demandes pas pourquoi je veux venir avec toi !

STÉFANE. Je n'ai rien demandé à Olga.

MINOUCHE. C'est parce que tu es riche. Parce qu'elle crève d'être sale et déchirée. Qu'elle en a assez de dormir sur une vieille paillasse. C'est parce qu'elle est fatiguée. (*Avec une émotion croissante.*) Rosy, je ne veux pas de chaussures à talon. Je veux encore me casser les ongles à démonter et remonter la baraque. (*Rosy garde un visage fermé.*) Ne l'écoute pas, toi ! Elle ne vient que pour ta belle roulotte et ne plus se fatiguer.

STÉFANE. Tu peux venir même pour cela, Rosy.

MINOUCHE. Si tu pars, Rosy, je marcherai toujours pieds nus, je déchirerai exprès mes robes ! Je te remplacerai, Rosy, je prendrai de la fatigue pour deux, je te ferai oublier !

ROSY. Ma petite Minouche, tu es encore trop maigre, tu ne peux pas comprendre pourquoi je pars.

MINOUCHE, *désespérée.* Pourquoi ?

ROSY, *dans un cri.* Je ne veux plus détester les hommes. Je ne veux plus essayer d'être plus forte qu'eux. Je ne veux plus ne savoir que me moquer quand l'un me parle ! (*Elle vient se serrer maladroitement contre Stéfane.*) Essaye de comprendre, Minouche.

MINOUCHE, *dure.* Je ne veux pas comprendre. (*A Stéfane.*) Allez-vous-en !

STÉFANE, *entraînant Rosy.* Viens, Rosy. Elle finira par nous rejoindre.

MINOUCHE. Jamais. Je vous déteste, les hommes ! Je vous déteste !

STÉFANE, *serre le bras de Rosy qui résiste un peu.* Viens. (*Sa voix se fait dure.*) Viens, je te dis !

(*Rosy le regarde et s'écarte, effrayée.*)

ROSY, *dans un cri.* Oui, Minouche, tire ! Tire !

(*Minouche, blême, tire. Stéfane chancelle.*)

MINOUCHE, *monocorde.* Oh ! Pa... Oh ! Pa... Oh ! Pa...

RIDEAU

ABONNEMENTS

	AVANT-SCÈNE (28 n°s)	THÉATRE AUJOURD'HUI (6 n°s)	RELIURES AV.-SC. (23 n°s)
France et U. F. F. F.	3.600	950	1.700
Etranger F. F. (1)	4.100	1.100	1.900
Allemagne (Rép. Féd.) D. M.	35	12	17
Autriche Sch.	240	70	110
Belgique (2) F. B.	390	125	150
Brésil (3) Cr.	1.930	500	1.000
Canada (4) Doll. C.	8,5	3	4
Danemark (5) Cr.	55	15	26
Espagne Pes.	500	140	240
Etats-Unis Doll.	8,5	3	4
Grande-Bretagne L. St.	3	1	1 1/2
Italie (6) L.	5.700	1.700	3.000
Liban (7) Liv. St.	27	8	14
Norvège (5) Cr.	60	18	30
Portugal (8) Esc.	220	80	135
Suède (5) Cr.	45	15	22
Suisse (9) F. S.	35	12	17
Venezuela (10) Bol.	35	12	17
Yougoslavie (11) Din.	2.500	600	1.200

Pour la France et U. F. : 27, rue Saint-André, PARIS (6e). C. C. P. Paris 7353.00 ou chèque bancaire ou mandat-poste.

REGLEMENTS POUR L'ETRANGER :

(1) Pour les pays étrangers, autres que ceux indiqués ci-dessous, règlement à Paris par chèque bancaire libellé en monnaie nationale de l'abonné.
(2) M. H. Van Schendel, 5, rue Brialmont - Bruxelles.
(3) M. R.-F. Besnard, 91, av. Almirante Barroso - Rio-de-Janeiro et 131, rua Marconi, Sao-Paulo.
(4) M. Durand, 1481 rue Mansfield - Montréal.
(5) Librairie Française, Box 5046 - Stockholm 5.
(6) Dr Carlo di Pralormo, 12, via Lambruschini - Turin.
(7) Nadal, Immeuble Dandan, rue de Lyon - Beyrouth.
(8) Lib. Bertrand, 73, rua Garrett - Lisbonne.
(9) M. R. Haefeli, 11, av. Jolimont - Genève.
(10) Max-Blot Apartado 3450 - Caracas.
(11) Centre culturel français, 11, Zmaj Jovina - Belgrade.

TRÈS IMPORTANT

Chaque abonné reçoit une carte verte de fin d'abonnement six semaines avant l'expiration de son abonnement. Nous insistons beaucoup auprès de nos abonnés pour que le règlement soit effectué dès réception de cette carte sans attendre une nouvelle relance. Seul ce règlement permet d'éviter les erreurs, les frais et les interruptions dans le service de « L'Avant-Scène ». (Nous signalons à nos abonnés que le mois d'échéance de leur abonnement est indiqué sur l'étiquette-adresse de chaque numéro. Qu'ils ne l'oublient pas. Merci.)

Nous rappelons à tous nos abonnés qu'il ne pourra être tenu compte que des demandes de changement d'adresse accompagnées de 75 fr. en timbres poste

acte 2

Même décor.

Avant le lever du rideau on entend quelques coups de carabine, assez rapprochés.

Le rideau se lève. Le tireur, un client qui peut avoir un certain âge, assez débonnaire d'aspect, peut-être un peu ridicule, attend, une carabine dans les mains. Après quelques mimiques d'indécision et d'embarras :

LE CLIENT, *vers la roulotte.* Mademoiselle ! (*Un temps, et plus fort.*) Mademoiselle !

MINOUCHE, *apparaît. Avec impatience.* J'ai entendu. Pas la peine de crier ! (*Se retournant sur le seuil de la roulotte.*) Oui, Rosy ! Tout de suite ! Je l'expédie et je suis là. Ce qu'il faut, c'est bien maintenir la serviette. (*Entre ses dents, en rejoignant le client.*) Trois heures sans voir personne, et au moment où ça va plutôt mal... (*Au client, rageuse :*) Eh bien, vous avez fini !

LE CLIENT, *devant l'évidence.* Cinq coups l'un derrière l'autre, c'est vite fait.

MINOUCHE. Pas la peine de stationner, alors ! Pour me dire au revoir, des fois ? Vous en avez un toupet ! Me déranger pour dire au revoir, avec les tracas que j'ai !

LE CLIENT, *timide.* C'est-à-dire...

MINOUCHE, *allant décrocher le carton.* C'est le carton que vous voulez ? Le voilà.

LE CLIENT. Je me suis senti la main venir, pour les derniers coups.

MINOUCHE, *tendant le carton.* Ça ne se dirait pas. Il peut encore servir, vous ne l'avez pas abîmé !

LE CLIENT, *avec une petite moue de désappointement.* Oh ! J'aurais cru, pourtant ! Une petite partie, je la risquerais bien encore.

MINOUCHE. Comptez pas faire mieux. Vous êtes mal lancé.

LE CLIENT, *triturant son carton.* Le bras nerveux, j'ai tiré un peu vite. Se précipiter, c'est toujours mauvais. En plus j'était gêné.

MINOUCHE, *trépignant d'impatience.* Par qui, j'aimerais bien le savoir !

LE CLIENT. Justement, d'être tout seul ! Dans un sens, je comptais que vous alliez rester.

MINOUCHE. Je vous dis que j'avais à faire. J'ai même encore à faire. Des histoires de famille pour ne rien vous cacher !

LE CLIENT. Oh là là !

MINOUCHE, *convaincue.* Vous l'avez dit, oh là là !

LE CLIENT. Mais tirer devant personne, on n'a pas le vrai plaisir. D'un autre côté, s'il y a trop de monde et du bruit partout, ce n'est pas meilleur. (*S'épongeant.*) Cette chaleur, hein ! ça n'arrange rien ! Tenez, c'est comme à la chasse, à deux, c'est tout de même mieux que tout seul à gueuler contre son chien. Mais à dix, c'est comme à la guerre, on ne vise même plus.

MINOUCHE. Je n'ai jamais été à la guerre.

LE CLIENT. Moi non plus ! Chaque fois ou trop jeune ou trop vieux, je les ai ratées toutes. Seulement à force d'en entendre parler on s'en fait une idée. Je vois ça comme ça, l'ennemi est en face de vous, des fois pas bien loin, et nous — Quand je dis nous ! — on lève le fusil et...

MINOUCHE. J'aime autant qu'on ne parle pas de ça. Et même qu'on ne parle pas du tout.

LE CLIENT. C'est bien dommage. Vous auriez promis de rester et causer un peu, un mot par-ci par-là et j'essayais de casser des pipes !

VOIX DE ROSY. Minouche !

MINOUCHE. Vous voyez, on m'appelle !

LE CLIENT. Pe regrette bien. Mais tout seul, ce n'est pas ça ! (*Il s'éloigne.*) Si je vous disais que le mieux, pour tirer...

MINOUCHE. Figurez-vous que je suis au courant ! Des tireurs, j'en ai vu que je ne peux pas seulement dire combien.

LE CLIENT, *s'arrêtant, et avec un bon rire.* C'est vrai ça ! Allons, j'en refais une. Même tout seul ! Ça me démange trop.

VOIX DE ROSY. Vite, Minouche !

MINOUCHE. Rien à faire ! D'abord je n'ai plus de cartouches.

LE CLIENT, *s'éloignant.* C'est bien ma chance. Je me la sentais pourtant venir, la main.

MINOUCHE, *regagnant la roulotte.* Retenez-la jusqu'à la place. Vous y aurez des occasions.

LE CLIENT, *presque sorti.* Avec le monde qui y traîne ! Et trop de monde pour tirer, c'est connu que...

MINOUCHE. Oui, c'est connu. (*Un temps.*) Pour une fois que j'ai un client à répétition !

(*Le client a disparu. Rosy apparaît sur le seuil de la roulotte.*)

ROSY. J'ai peur, Minouche.

MINOUCHE, *excédée.* Mais puisque je ne l'ai pas tué !

ROSY. Son épaule n'arrête pas de saigner.

MINOUCHE. Et Man qui risque d'arriver ! Je suis sûre qu'il fait exprès.

ROSY. Il a mal, Minouche. Il a mal. C'est ma faute.

MINOUCHE. Ne te crois pas obligée ! C'est moi qui tenais la carabine, non !

(*Elle entre. Rosy la suit, tremblante.*)

ROSY. C'est ma faute ! C'est ma faute !

(*La scène reste vide un instant. On entend quelques accords de guitare. Apparaissent Victor et un autre jeune homme, Antonin, qui tient une guitare.*)

VICTOR, *déçu.* Elle n'est pas là !

ANTONIN. Je la fais venir, je connais le moyen. (*Il gratte deux notes sur sa guitare, d'un air entendu.*) La romance, ça les fait toujours sortir ! Mais tu me jures que Clara n'est pas dans les environs. Sinon je pars en courant.

VICTOR. Je l'ai vue entrer à la mairie.

ANTONIN. Elle risque tout de même de nous tomber sur le dos.

VICTOR. Il lui faut le temps de revenir. Le samedi, on n'en sort jamais des mairies.

ANTONIN, *visant la route.* Je me méfie. Elle est rapide, Clara ! Tiens, je préfère biaiser. (*Il choisit une place qui lui permet de surveiller la route.*) Comme ça, la position elle est meilleure. C'est en surveillant ses arrières qu'on garde ses esprits pour l'avant. (*Il rit, content de lui.*) Je vais te dire un secret, Victor, Clara, elle ne peut pas me voir.

VICTOR, *qui regarde vers la roulotte.* Elle ne peut voir personne.

ANTONIN. Moi, c'est trois fois qu'elle ne peut pas me voir. Une fois comme tout le monde. Une deuxième fois parce que je suis beau garçon...

VICTOR. Oh !

ANTONIN. Tu dirais le contraire ! Dis donc, tu en connais beaucoup des beaux comme moi. Brun. Le cheveu frisé. L'œil noir... (*Un temps.*) La troisième fois, c'est que je travaille pour Monsieur Stéfane. Remarque, ça elle ne le sait pas, Monsieur Stéfane, il m'a embauché hier et avant-hier je ne le connaissais seulement pas. Mais si elle se met à l'apprendre devant moi, en un rien de temps je suis à trois cents mètres. Oui, mon garçon, en train de me sauver ! Antonin n'a peur de presque rien, de rien même, sauf de Madame Clara, cette sauvage ! C'est ma faiblesse.

VICTOR, *haussant les épaules.* On peut partir. Rosy n'est pas là.

ANTONIN. On n'a même pas vérifié. Dis Victor, Rosy, tu te la veux.

VICTOR. Je la veux.

ANTONIN. Eh bien, je tâche de te l'avoir. Pas besoin de traîner ! Il faut l'énerver cette petite, c'est la manière que je connais la meilleure. Les rétives, moi... Elle te résiste, tu m'as dit !

VICTOR. Oui. Oui et non. Un moment j'ai cru, et puis non...

ANTONIN. Oui et non, c'est non. Il faut l'énerver, je te dis ! Les filles énervées, c'est tout de suite à côté de dire oui. Je commence par lui chatouiller les idées avec ma guitare. Elle sort sans tarder de sa cachette et... (*Il se met en position de joueur de guitare.*)

VICTOR, *l'entraînant.* Non. C'est pas ma manière. Je reviendrai tout seul.

ANTONIN. Et tu m'aurais dérangé pourquoi ! Que j'en ai même quitté mon travail !

VICTOR. Je ne t'ai pas demandé de venir.

ANTONIN. Pardon, tu arrives, tu me dis Rosy ton amour et qu'elle est la plus belle. Je le sais bien, je la connais ! Le cheveu long, la jambe nerveuse et le sourire qui donne le frisson. Moi je suis tranquille en train de sucer un vin blanc — en travaillant, remarque ! — je t'offre un verre, tu le refuses. Je te dis, Victor, c'est grave, tu es perdu. Je suis contre le mariage.

VICTOR. Quand elle se moque de moi, je suis comme un mouton, et si elle a l'air de dire oui je me conduis comme une brute. Je n'y comprends rien.

ANTONIN. Ça me surprendrait, tu crois, malheureux ! Et tu voudrais t'occuper tout seul de cette importante affaire !

VICTOR. Oui !

ANTONIN. L'ingrat ! J'abandonne mon travail... On se met à marcher un peu sur la route de par ici. On se retrouve là sans que tu dises non, et maintenant Antonin, c'est inutile, on ne lui a pas demandé de venir.

VICTOR, *appelle, brutal.* Rosy ! Rosy !

ANTONIN. Ecoutez-moi ça ! Il est encore avec ses bêtes féroces, ce brutal ! Laisse plutôt travailler l'artiste. (*Il joue quelques notes et crie d'une voix suave :*) De la part de Victor, de la Ménagerie Asiatique ! (*Et s'accompagnant de la guitare.*)

Rosita, ô ma mignonne,
Je te garde, c'est promis
Sur la têt' de la Madone,
Une place dans mon lit...

(*A Victor.*) C'est trouvé, ça, non ! (*Plus fort.*)

Je te garde, c'est promis
Sur la têt' de la Madone,
Une place dans mon lit...

VICTOR. Tu es fou, Antonin, tu vas la fâcher !

ANTONIN, *méprisant.* La fâcher ! Tu es un ignorant, Victor !

Et quand ta chemise elle coule
Autour de tes petits pieds,
J'ai mon grand cœur qui roucoule
Et je jure de bien t'aimer...

VICTOR, *essayant de l'entraîner.* Tu vas te taire, imbécile. Si elle est là elle se cache encore plus.

ANTONIN, *se dégageant.* Si elle est là, elle vient en courant. (*Il reprend à tue-tête :*)

Rosita, ô ma mignonne,
Je te garde, c'est promis
Sur le cœur de la Madone,
Une place dans mon lit...

(*Il crie.*) Tu es belle, Rosita. La plus belle des plus belles et tu as pris mon cœur pour toujours

VICTOR. Tu es fou, Antonin !

ANTONIN. Je ne suis pas fou, je suis amoureux.

VICTOR, *menaçant.* Tu vas te taire, dis !

ANTONIN. Jamais ! Rosita est trop belle ! Une gentille comme elle, ce serait une honte qu'elle t'aime, toi, un blond qui a le sang froid et ne sait pas dire deux mots tendres ! (*Il crie.*) Tiens, Rosita, je change tout. Maintenant c'est de la part d'Antonin...

Rosita, ô ma mignonne,
Je te garde c'est...

VICTOR, *l'empoigne et le secoue.* Crapule ! Salopart !

ANTONIN, *essayant d'échapper aux coups.*

Rosita, ô ma tendresse,
Repousse ce triste blond.
Je me fais botter les fesses,
Mais je suis ton vrai champion...

VICTOR, *le secouant toujours.* Et tu te disais un ami ! Ordure !

ANTONIN. Tu me fais mal, Victor !

VICTOR, *tapant de plus belle.* Je vais m'arrêter sans doute ! Canaille ! Tricheur ! Ah ! je suis un triste blond ! Ah ! j'ai le sang froid ! (*Il lui arrache la guitare des mains.*)

ANTONIN. Pas ma musique, Victor Ne te venge pas sur ma musique !

VICTOR, *il l'enfonce d'un coup de poing.* Tiens, voilà ce que j'en fais.

ANTONIN. Tu me l'as cassée ! Tu me l'as cassée, sauvage ! Ça ne valait pas ça, Victor !

(*Minouche apparaît sur le seuil de la roulotte.*)

MINOUCHE. Vous n'avez pas bientôt fini tous les deux ! (*Victor et Antonin se séparent.*)

ANTONIN, *reprenant sa guitare.* Tu me l'as cassée pour rien ! Ce n'est même pas Rosy, c'est seulement la môme Minouche.

MINOUCHE. La môme Minouche, elle te dit que tu es un singe et que tu chantes faux comme on n'a jamais entendu.

ANTONIN. Ecoute-moi cette furie de douze ans, Victor !

MINOUCHE. Quinze ans, voyou ! Et si tu restes une seconde de plus devant moi, je te perce la peau, je te fais couler la graisse ! Ventru !

ANTONIN. Me dire à moi que je suis gros ! Tout juste la peau sur un peu de muscle. Un homme qui mange à sa faim seulement trois fois par jour !

MINOUCHE. Traîne encore un peu et je fais porter le deuil à ton père.

ANTONIN, *s'approchant, goguenard.* Tu aurais ce courage-là, Minouche. Un pauvre vieux que j'ai déjà désespéré par mon inconduite notoire. Tiens, j'en ai envie de te donner la fessée !

MINOUCHE. Emmène-le, Victor ! On a la carabine rapide dans la famille. Je pourrais donner des preuves.

ANTONIN, *se tournant vers Victor.* Elle me ferait peur, cette petite ! Pire que Clara qu'elle est ! Dis, Victor, tu t'imagines...

VICTOR. Tu oses me parler dans l'amitié !

ANTONIN, *sincère.* Et pourquoi non ? (*Comme s'il le découvrait.*) Ah ! tu es encore fâché !

VICTOR. La main tendue, la voix facile et copain comme si rien ! (*Indigné :*) Après ce que tu m'as fait ! Tu as entendu, Minouche !

MINOUCHE. Je te vois venir ! Je dis comme toi, Antonin un pas grand-chose...

ANTONIN. Tu me fatigues les oreilles, Minouche !

MINOUCHE. C'est pourtant la vérité ! (*A Victor.*)... Et tu me mets dans ton sac ! Minouche se retrouve d'accord et prête à aider pour avancer tes affaires du côté de Rosy. Pas du tout mon garçon !

ANTONIN. Tu l'as cherché, ça, Victor, avec tes manigances.

MINOUCHE. Tous les deux, c'est pareil et rien de bon. Et vous me fichez le camp tout de suite ou j'appelle...

ANTONIN. Pas ta mère... Surtout pas ta mère ! Mon petit tendron, ma douce, ma colombe, tu n'appelles pas ta mère. D'abord, je suis tranquille, elle est à la mairie. Tu fais plutôt signe à ta sœur, ou tu nous dis où elle est. Victor et moi, on a à lui parler.

> Rosita ton cœur chavire
> Et...

VICTOR. Ne recommence pas, Antonin !

ANTONIN, *se protégeant autant qu'il peut de Victor.* Je ne peux pas me retenir.

> Rosita ton cœur chavire
> Et fait trembler tes bijoux.
> C'est pour moi que tu soupires
> Et pas pour ce grand jaloux.

VICTOR, *il crie.* Ne l'écoute pas, Rosy, je t'aime moi, pas lui.

MINOUCHE. Répète, Victor !

VICTOR. Je t'aime, Rosy. Je t'aime !

MINOUCHE. Pouah, que tu es laid.

ANTONIN. C'est envoyé, ça !

MINOUCHE. Tu t'imagines attirant, toi, sans doute. Regardez tous les deux par ici, que je vous voie bien. (*Elle grimace et rit.*) Ils sont dégoûtants, je vous le jure. (*Elle crie vers la roulotte :*) Si tu savais comme ils sont laids, Rosy, quand ils parlent d'amour ! Pire que laids, effrayants !

ANTONIN, *entame une mouvement tournant.* Une fessée, Victor. Faisons la paix et une fessée. Une forte fessée sur ces fesses-là ! Ce n'est pas possible qu'on soit si laids qu'elle dit. Une fessée chacun et demander pardon aux deux beaux garçons qui réclament honnêtement la main de la grande sœur. Victor, la paix est faite ?

VICTOR, *sans humour.* Pour le temps de la fessée, oui. Après...

ANTONIN, *léger.* Après on verra.

VICTOR. Après, ennemis. Ennemis à mort...

ANTONIN, *inquiet.* Pas tant que ça, tout de même, Victor !

VICTOR, *s'approchant de Minouche.* Si.

MINOUCHE, *riant aux éclats.* Des guignols, je vous dis.

ANTONIN. Elle me pousse à bout cette morveuse, cette miteuse, cette râleuse ! Je me sens la main agile, le biceps vigoureux. Tends-moi ton derrière, moustique, et je me laisse aller à la violence. (*Il fait des gestes à Victor, pour organiser la prise de Minouche.*)

MINOUCHE, *sans bouger.* Ne me touchez pas.

ANTONIN. A toi le bras gauche, Victor. A moi le droit. (*Ils attrapent chacun un bras. Minouche se débat, d'abord en silence.*) Ouille, elle mord, la sauvage ! (*Il lève le bras pour commencer à fesser.*)

MINOUCHE, *gesticulant.* Non. Pas ça !

ANTONIN. Si, ça ! Si, ça !

MINOUCHE. Brutes ! Sales hommes !

(*Ils n'ont pas vu Rosy et Stéfane depuis un instant sur le seuil de la roulotte. Stéfane, un peu pâle, a sa veste jetée sur les épaules. Sous la chemise on voit, à l'épaule, un bandage grossièrement fait d'une serviette.*)

STÉFANE, *amusé.* Qu'est-ce que vous voulez, les garçons ?

(*Victor et Antonin, stupéfaits, lâchent Minouche, qui, les dents serrées, rajuste sa robe.*)

ANTONIN. Vous étiez là patron !

(*Stéfane descend les quelques marches et s'approche. Rosy reste sur le seuil.*)

MINOUCHE, *dure.* Il fallait me laisser seule. Je n'avais pas besoin de toi pour me défendre.

STÉFANE. Bien sûr, Minouche ! Bien sûr ! (*Il arrive sur Antonin.*) Tu en fais du bruit, Antonin. Je ne te savais pas si courageux.

ANTONIN, *pas fier.* Oh !

STÉFANE. Mais si, mais si ! T'attaquer à cette petite, c'est rudement dangereux. Même avec le dompteur ! (*Victor se détourne brutalement et s'en va.*) Eh bien, dompteur !

VICTOR. Je m'en vais.

ANTONIN. Il est toujours en train de partir, celui-là !

STÉFANE, *sec.* Reste là. J'ai à te parler. Après la fessée, vous ne savez pas ce qui pouvait vous arriver ! (*Il fait glisser sa veste et montre son épaule.*) Le travail de Minouche.

ANTONIN. C'est elle qui a fait ça ?

STÉFANE. Hé oui ! Une carabine et pan !

ANTONIN. Tirer sur ton père ! Tu n'as pas honte ! (*A Victor.*) Tu te rends compte, elle se laissait donner la fessée pour avoir le droit de nous fusiller.

MINOUCHE. Je t'avais averti.

STÉFANE. C'est vrai ça. Elle avertit avant.

ANTONIN. Tigresse. Elle vous tuerait son père et les gens

de passage comme rien ! Rosy n'aurait pas ces idées-là !

STÉFANE, *riant*. C'est Rosy qui l'a poussée à tirer.

ANTONIN. Là, je vous crois pas, patron. Rosy, c'est la douceur, moqueuse peut-être mais pas les brutalités, non.

ROSY. Si, c'est vrai.

STÉFANE. Tu vois !

ANTONIN. Quelle famille ! Et moi qui voulais épouser Rosy !

VICTOR. Ne l'écoute pas, Rosy, il vient de l'inventer. C'est un bavard. J'ai eu honte, je venais te demander pardon pour tout à l'heure. Il m'a suivi, presque de force.

ANTONIN. De force, le menteur ! Je t'aime, Rosy, je t'épouse quand même. On ne tiendra pas un tir, c'est tout.

(*Stéfane pousse Antonin d'une bourrade vers Rosy.*)

STÉFANE. Qu'est-ce que tu en dis, Rosy ? Tu le veux, ce garçon ?

VICTOR. Non, Rosy, non !

ANTONIN. Dis donc, on ne te la pose pas à toi la question.

(*Minouche rit aux éclats.*)

Ça te fait rire, gamine ! Ne réponds pas trop vite, Rosy. Rappelle-toi bien d'abord comment je suis. Doux, plutôt tendre, toujours prêt à la caresse. Et le mot gentil sans arrêt ! La chansonnette aussi, pour faire plaisir ! Tiens ! (*Machinalement il prend sa guitare et se souvient...*) Il me l'a cassée, cette brute. Je m'en passe.

Rosita... (*Il cherche.*)
Rosita dans ton œil tendre

(*Minouche rit de plus en plus.*)
Tu vas te taire, toi !

Rosita dans ton œil tendre
J'ai lu que tu disais oui...

ROSY. Non.

ANTONIN, *gentiment, un peu amer*. Tu crois que je plaisante ?

ROSY. Non.

ANTONIN, *après un petit temps*. Bon, c'est compris, je m'en vais. (*Il s'en va. Il n'est pas encore sorti quand :*)

MINOUCHE. Antonin.

ANTONIN, *se retournant*. Oui.

MINOUCHE. Ça t'évitera d'être cocu ! Tu penses bien qu'on a prévu l'avenir avec Rosy !

(*Antonin a une petite moue triste et comique en même temps et s'en va pour de bon. Sèchement Victor marche sur Minouche et la gifle.*)

VICTOR. Sale môme !

MINOUCHE. Tu peux crâner sauvage, ça compte aussi pour toi.

VICTOR. Petite saleté !

(*Minouche regarde Stéfane qui n'a pas fait un geste contre Victor.*)

MINOUCHE. C'est tout ce que tu dis, toi ! Ça sert à quoi alors d'avoir un père ?

(*Stéfane, de son bras valide, l'entraîne.*)

MINOUCHE, *se débattant*. Lache-moi ! (*Il la pousse sur le banc de pierre.*) Lache-moi !

STÉFANE, *sec*. Tiens-toi tranquille, ou je tape à mon tour. (*A Rosy, lui montrant Victor.*) Et celui-ci, il te plaît ? Je suis sûr qu'il t'aime pour de bon.

ROSY. Non.

VICTOR. Tu n'as même pas réfléchi, Rosy.

ROSY. Non.

MINOUCHE. On t'a dit non, c'est clair. Fiche le camp, comme l'autre.

STÉFANE. Tu es bien sûre, Rosy ?

(*Rosy hoche la tête pour dire oui.*)

Va-t'en mon garçon, on ne veut pas de toi.

VICTOR. Je vais en crever, Rosy.

MINOUCHE. Il pleurerait pour un peu ! L'imbécile... Regarde-moi... (*Elle se lève et se cambre.*) Si je veux, je te fais crever aussi. Et là, il n'y a plus d'ami pour te soutenir, tu te retrouves tout seul. Alors, tu crèves ? (*Elle éclate de rire.*) Nous sommes tout de même les plus fortes, Rosy !

STÉFANE, *gentiment*. Va-t'en Victor.

(*Victor, après un dernier regard vers Rosy, s'en va.*)

ROSY, *s'assayant sur les marches*. Non, non et non.

STÉFANE. Tu ne l'aimes pas ?

ROSY. Je ne sais pas ce que cela veut dire.

STÉFANE, *les regarde toutes les deux et, brutal*. Mais, bon Dieu, qu'est-ce que votre mère a fait de vous ?

MINOUCHE. La pauvre, elle se posait la question tous les jours. Qu'est-ce qu'il ferait à ma place, lui ? Seulement elle n'avait jamais de réponse. (*Elle s'approche.*) Dis donc, tu n'as plus l'air d'avoir beaucoup mal ?

STÉFANE, *rêveur*. Presque plus.

MINOUCHE. Si tu n'as plus mal, vas-t'en ! J'ai vu trop d'hommes de près aujourd'hui. Il faut que je m'en repose. Dix ans au moins.

STÉFANE, *après une hésitation*. Vous direz à votre mère que j'étais venu pour acheter le tir. C'est tout. Je ne reviendrai pas.

MINOUCHE. C'est une bonne idée.

STÉFANE. J'enverrai quelqu'un pour en parler.

MINOUCHE. Pas la peine, nous ne le vendrons pas. Jamais.

STÉFANE, *dur*. Moi aussi je t'ai assez entendue, Minouche. Ça suffit. Pour le tir, je vous ferai changer d'avis. On me dit rarement non.

MINOUCHE, *s'approchant des carabines*. Je sais comment te le dire, non, moi !

ROSY, *la rejoignant*. Tu ne vas pas recommencer, idiote ! (*A Stéfane.*) Et toi ! Tu imagines sans doute pouvoir te sauver aussi facilement que la première fois ! Reste là et parle ! Parle-moi !

STÉFANE. Je n'ai rien à te dire, Rosy.

ROSY. C'est vrai, nous n'avons rien à nous dire. Aucun souvenir à rappeler, pas de vieilles conversations que nous pourrions reprendre.

MINOUCHE. Nous n'avons pas vu Monsieur depuis quinze ans !

ROSY. Nous n'avons rien à nous dire, mais tu me parleras quand même.

STÉFANE, *ne comprenant pas*. De quoi ?

ROSY. De n'importe quoi. D'Antonin qui est malheureux. De Victor qui m'aime pour de bon. De l'orage qui menace. De ton envie d'acheter le tir, pourquoi pas ? (*Exigeante.*) De ce que tu veux, mais parle !

MINOUCHE, *lasse*. Tu vas encore faire du gâchis, Rosy.

ROSY, Je veux seulement qu'il parle. C'est simple, non ! (*A Stéphane.*) Et aussi que tu bouges, que tu vives devant moi ! Après quinze ans tu me le dois bien. Marche ! (*Il ne bouge pas. Elle va vers lui et le pousse nerveusement.*) Marche, je te dis !

STÉFANF, *grimaçant.* Mon épaule !

ROSY, *dans un élan de tendresse.* Tu as mal ?

MINOUCHE. Tu penses, une écorchure.

STÉFANE. Je crois que ça saigne encore.

MINOUCHE. Ne t'y laisse pas prendre, Rosy !

ROSY. Je veux m'y laisser prendre.

STÉFANE. Je ne comprends pas, Rosy..

ROSY. Je me moque bien que tu comprennes. Laisse-moi voir ton épaule.

STÉFANE. Mais non.

ROSY. Enfin, je ne te demande pas grand-chose, seulement que tu vives devant moi. Comme tu vis tous les jours. Comme si tu ne nous avais jamais quittées. Ne prends pas cet air stupide, c'est facile. Approche-toi du tir. Pour commencer. (*Il y va en la regardant.*) Pas comme ça, j'ai l'air de te l'avoir demandé.

STÉFANE. Tu me l'as demandé.

ROSY, *nerveuse.* Tu es là, chez toi et naturellement tu vas vers le tir. Naturellement, comme si tu voulais ranger les carabines. Tu es chez toi, je te dis.

MINOUCHE. Ça se reconnaît qu'il n'est pas chez lui.

ROSY. Tais-toi, Minouche. (*A Stéfane.*) Ne me regarde pas.

STÉFANE. C'est aussi bête si toi tu me regardes.

ROSY, *entêtée.* Recommençons. (*Avec reproche.*) Tu peux tout de même faire un effort.

STÉFANE, *irrité.* Je fais comme je peux. Déjà que je n'y comprends rien.

ROSY. Enlève ton chapeau. Il faut tout te dire. Charge une carabine.

STÉFANE, *il jette son chapeau sur la planche du tir et prend une carabine.* Je ne peux pas avec mon épaule.

ROSY, *avec passion.* Justement, appelle-moi. Et demande-moi de te charger une carabine. Tu veux le faire et tu n'y arrives pas avec ton épaule !

STÉFANE, *de plus en plus maladroit.* Aide-moi, Rosy ! Je veux charger une carabine, et je n'y arrive pas à cause de mon épaule.

(*Minouche rit, Stéfane est tellement comique que Rosy ne peut elle aussi s'empêcher de sourire.*)

ROSY. Tu es gentil.

MINOUCHE. Oh ! Rosy !

ROSY. Si, il vient d'être gentil. Tu as ri, Minouche.

MINOUCHE. *de nouveau dure.* Je ne veux plus rire.

ROSY. Tu es gentil, mais ce n'est pas ce que je veux. Recommence !

STÉFANE, *brutal.* Comment je dois dire à la fin ? Je ne peux pas charger la carabine, j'ai mal, quoi !

ROSY. C'est ça. Oui, c'est ça. Comme si c'était vrai.

STÉFANE. Mais c'est vrai, j'ai mal.

ROSY. Il faut que tout soit vrai. Pas seulement ton mal, mais que tu es là, que tu as besoin de charger une carabine, que tu m'appelles pour que je t'aide.

STÉFANE. C'est idiot. J'en ai assez...

ROSY. Déjà ! Tu crois donc que tu ne nous dois rien !

MINOUCHE. Il ne nous doit rien.

ROSY. Si. De nous faire connaître comment ça pense, comment ça fait les petites choses, comment ça a mal, comment c'est heureux ou malheureux un homme :

MINOUCHE. Idiote ! C'est jamais vraiment malheureux un homme.

STÉFANE. Je ne peux pas t'apprendre tout cela, Rosy !

ROSY. Et qui me l'apprendra ? Et comment je comprendrai Victor, ou Antonin, ou d'autres quand ils me parleront, quand je les regarderai vivre. Et comment je pourrais deviner s'ils sont sincères ou non, s'ils trichent ou non. Dis, qui, en vivant devant moi aurait dû m'apprendre ?

MINOUCHE. Ça commence à mal tourner, Rosy.

ROSY. Je n'ai jamais vu un homme se raser, ni mettre sa cravate, ni s'allonger sur un lit. Je ne me souviens pas qu'un homme m'ait embrassée. Toi non plus, Minouche !

MINOUCHE, *affolée.* Et alors ! Et alors ! Tu ne vas pas le laisser t'embrasser, Rosy !

(*Stéfane vient près de Rosy et l'embrasse.*)

Embrasse-moi encore ! Ne l'écoute pas. Embrasse-moi encore.

MINOUCHE, *essayant de les séparer.* Tu vas la lâcher, dis ! Je ne veux pas qu'un homme nous touche. Lâche-la, brute, brute !

(*Stéfane la gifle.*)

STÉFANE. Tu le méritais depuis longtemps.

MINOUCHE, *horrifiée.* Tu m'as battue, toi ! Tu m'as battue ! (*Elle se sauve en criant.*) Oh ! Man ! Oh ! Man !

ROSY, *comme si elle apprenait quelque chose d'étrange.* Tu l'as battue. Tu as su tout de suite ça.

STÉFANE. Oui. (*Un temps. Il ajoute sourdement.*) Je te demande pardon, Rosy.

ROSY. Et après vous savez demander pardon. (*Elle se jette dans ses bras brutalement.*) Oh ! j'apprendrai. J'apprendrai !

STÉFANE, *grimaçant.* Aïe !

ROSY. Tu as encore mal ?

STÉFANE. Mais non.

ROSY. Si. Si, tu as mal.

STÉFANE, *assez sec.* Ce n'est rien, je te dis.

ROSY, *timide.* Il ne faut pas non plus vous dire que vous avez mal.

STÉFANE, *dépassé.* Mais non, Rosy.

ROSY. Je ne sais rien sur vous. (*Dans un cri.*) Pourquoi es-tu parti ?

(*Stéfane va s'appuyer contre le tir. Il prendra, naturellement cette fois l'attitude que Rosy exigeait de lui tout à l'heure. Rosy, crispée, attend. Il ne dit rien. Un temps. Entre le vieux monsieur du début de l'acte.*)

LE CLIENT, *timide et gentil.* Sur la place, on ne peut pas dire que c'est la foule. C'est encore trop tôt. Mais quand même du bruit et des gens qui remuent, et, pas à dire, ça vous fausse la main. (*Il attend un instant, comme on ne lui répond pas il continue, de plus en plus timide.*) Remarquez, sur la place à cette heure-ci, c'est surtout la jeunesse, et la jeunesse. c'est justement le bruit et le va-et-vient qu'elle recherche. Seulement la jeunesse, si elle tire. c'est tirer pour tirer, c'est tout ! Moi aussi, vous me direz, c'est tirer pour tirer, mais je serais plutôt un amateur. et c'est assez différent. (*Il a un bon petit rire.*) Enfin, puisque vous n'avez plus de cartouches !

ROSY. Mais si, nous avons des cartouches.

LE CLIENT. C'est la jeune fille qui m'avait dit...

ROSY. Elle s'est trompée voilà tout.

LE CLIENT. Je pensais bien, aussi. Plus de cartouches en commenant une fête, ce n'était pas ordinaire ! (*Il rit encore.*) J'ai eu une bonne idée de repasser par ici. Je vais viser les pipes, (*Il attend.*)

ROSY. Eh bien ! Pa, occupe-toi du monsieur.

(*Stéfane prend une carabine et :*)

STÉFANE. Viens m'aider, Rosy ! Je ne peux pas la charger. J'ai trop mal.

LE CLIENT. C'est à l'épaule ?

STÉFANE. Oui, à l'épaule.

LE CLIENT. Je connais ça, c'est rare qu'on ait mal à l'épaule, mais quand ça vous arrive, le bras ne veut plus rien savoir.

STÉFANE. En effet ! Tu viens, Rosy !

(*Il se retourne. Rosy, épouvantée, regarde Minouche et Clara qui arrivent.*)

LE CLIENT. On a toujours intérêt à bien la tenir au chaud. (*S'épongeant le front.*) Vous me direz qu'aujourd'hui...

STÉFANE, *le repoussant doucement.* Vous ne pourrez pas tirer. Autant partir sans tarder.

LE CLIENT. Voyons ! Voyons !

STÉFANE. Croyez-moi, ce n'est pas possible.

LE CLIENT, *résistant.* On ne peut donc jamais tirer ici !

STÉFANE. Vous tirerez sur la place.

LE CLIENT. J'en viens de la place !

(*Stéfane hausse les épaules et repose la carabine.*)

LE CLIENT, *désespéré, voyant Clara et Minouche.* Qu'on me dise donc le contraire ! Dès qu'il y a trop de monde c'est tout de suite fichu. (*Il sort.*)

(*Minouche et Clara ont fini d'arriver.*)

STÉFANE, *laborieusement.* Il y a longtemps que je ne t'avais pas vue, Clara. Tu es toujours belle.

MINOUCHE, *les dents serrées.* Ne le laisse pas parler plus loin, Man. Fais-le partir !

CLARA. Pas moi. Cela revient à Rosy. Rosy !

ROSY. Non.

MINOUCHE, *à Stéfane.* Ecoute, le coup de carabine, c'est une bêtise et je regrette. J'ai dit que je te détestais, ce n'est pas vrai. Je ne te connais pas, c'est tout. Mais il faut que tu partes, le plus vite possible. Man ne criera pas. (*Elle se tourne vers Clara, suppliante.*) Je prends ça sur moi. Tu comprends, notre vie, elle est comme elle est, mais on l'a faite sans toi. Tu la déranges et tu dois te rendre compte que tu n'y as plus de place. Alors remets vite ton chapeau, pars et ne reviens plus jamais.

(*Elle attend. Il ne bouge pas.*)

Si tu restes encore un peu tu vas tout casser ici. Déjà Rosy que je ne reconnais plus. Tu crois que les autres jours avec le chagrin que j'ai, elle serait restée là comme une masse, sans venir me dire un mot. Va-t'en !

ROSY. Laisse-le, Minouche.

(*Minouche se retourne, déséspérée, vers Clara. Clara s'avance vers Stéfane.*)

MINOUCHE, *angoissée.* Qu'est-ce que tu vas lui dire, Man ?

CLARA. Pourquoi es-tu parti ?

STÉFANE. Toi aussi !

ROSY. Je lui ai déjà demandé.

MINOUCHE. Mais ça ne nous intéresse plus.

CLARA. Si. Pourquoi es-tu parti ?

STÉFANE, *après une hésitation.* Je ne sais pas. (*Avec une sorte de rage.*) Non, je ne sais pas. Je ne me souviens plus. C'est la vérité, je ne me souviens plus.

CLARA. J'étais belle. Tu m'avais prise par amour...

MINOUCHE. Pas devant nous, Man. Viens, Rosy ! (*Elle essaye d'entraîner Rosy.*)

ROSY, *résistant.* Si, je veux savoir.

CLARA. Reste, Minouche ! Tu m'avais prise par amour. La première fois que tu m'as parlé, tu avais comme une fureur de ne pas me le dire assez vite que tu me voulais. Je t'ai crié oui, tout de suite. Je t'aimais et tu m'aimais. J'en suis sûre.

STÉFANE. C'est vrai.

CLARA. Et tout de suite, dans cette roulotte, nous avons commencé une vie dure et chaude. Une vie de diamant ! Et chaque soir, quand nous nous mettions nus...

MINOUCHE, *elle crie.* Pas ça, Man, pas ça !

CLARA, *brutale.* Si, ça aussi ! Vous devez tout entendre. (*Elle reprend.*) Et chaque soir, quand nous nous mettions nus, après une dure journée de route, nous pouvions chacun regarder l'autre sans honte, nous pouvions chacun prendre l'autre sans gêne parce que nous nous aimions et que nous avions une vie toute clair, une vie de diamant. Tu te souviens, Stéfane, c'était hier.

STÉFANE, *sourdement.* Oui, Clara.

CLARA. Et un jour... (*Elle rit douloureusement.*)... Un de ces jours-là, justement, où j'attendais le soir (*Elle crie.*) parce que je l'avais mérité ce soir, comme tous les autres, tu n'es pas revenu... (*Avec une pauvre voix presque ricanante.*)... Et tu ne te souviens plus pourquoi !

STÉFANE. Non, je ne me souviens plus.

CLARA. Tous les jours, pendant quinze ans, je me suis demandé pourquoi. J'ai vu grandir nos filles en me demandant pourquoi. J'ai senti ma vie se défaire, oui, se défaire, en me demandant pourquoi. Tous les jours, Stéfane... Tous les jours mes filles, quand je me taisais le soir, je me demandais pourquoi ! Et toi, l'un de ces jours — et qui saura lequel ! — il s'est trouvé que tu aurais oublié pourquoi ! (*Elle crie.*) Mais si c'est vrai, j'ai été volée deux fois, ma vie m'a été volée deux fois ! J'étais heureuse, Stéfane ! (*Elle affirme avec passion.*) Tu devais l'être aussi. Tu l'étais, heureux !

STÉFANE. Je ne sais plus. Sûrement...

CLARA. Si j'étais heureuse, tu l'étais aussi, je n'aurais pas pu sans cela. Tu n'étais pas fatigué de moi.

STÉFANE. Je ne sais plus.

CLARA. Non. Je l'aurais su avant toi. Tu n'es pas non plus parti pour une autre.

STÉFANE. Non.

CLARA. Tu as eu d'autres femmes après. Mais tu ne m'as pas quittée pour une autre, cela aussi je le sais. Alors pourquoi ? Pourquoi ?

STÉFANE, *presque désespérément.* Je ne sais plus.

CLARA, *avec un mauvais rire.* Vous entendez, mes filles ! Quand je lui pose enfin cette question vieille de quinze ans et neuve tous les soirs, tout ce qu'il peut me donner : c'est qu'il ne sait plus. Ils partent, mais ils ne savent plus pourquoi, mes filles ! Leur secret, ils ne le connaissent pas eux-mêmes et nous passons notre vie à le chercher, nous ! Ils vous font un bonheur qui vous nourrit, qui vous tient chaud, qui vous donne la vie de tous les jours et ils vous le reprennent sans savoir pourquoi !

STÉFANE. Ce n'est pas aussi simple que ça, Clara.

CLARA. Pour nous, c'est aussi simple que ça. Vous êtes nos journées, nos nuits, notre chair, et vous partez sans savoir pourquoi ! C'est encore plus laid que je ne vous ai jamais dit, mes filles.

STÉFANE. Ce n'est pas vrai, Clara, je t'aimais. Je te le

jure, je vous le jure, mes filles, je l'aimais. (*Il serre les poings.*) Je t'aimais, Clara.

CLARA, *violente.* Pourquoi, au moins, es-tu revenu ? Pour reprendre tes filles ! Pour leur dire que tu es riche et que leur vie sera belle auprès de toi ! Pour essayer ta force aussi de cette façon ! Et tu vas gagner, encore. Prends-les, Rosy est déjà prête. Minouche dira oui, bientôt.

MINOUCHE. Jamais.

CLARA. Si ! Dans un an, dans deux peut-être avec un peu de chance, tu le suivras aussi. Olga m'aimait, plus que vous deux encore, mais elle est partie. Toi aussi, Minouche !

MINOUCHE. Jamais Man. Tu n'as pas le droit...

CLARA, *lasse.* Ne te fâche pas. Maintenant, je suis fatiguée. (*A Stéfane et à Rosy :*) Partez vite, tous les deux ! Vite !

ROSY, *brève, à Stéfane.* Tu m'emmènes toujours ?

MINOUCHE. Je ne veux pas, Tu entends, je ne veux pas !

STÉFANE. Tu peux venir, Rosy.

MINOUCHE. Prends garde ! Si tu l'emmènes, tu ne peux pas savoir ce que je saurai oser. Prends garde !

STÉFANE. Tu es trop petite, Minouche, pour comprendre.

MINOUCHE. Je me moque de comprendre. Et pourquoi il faudrait comprendre nous, puisque vous ne savez pas pourquoi, vous ?

ROSY. Je pars, ma chérie. Je pars, ma petite sœur.

MINOUCHE, *angoissée à Clara.* Pourquoi ne cries-tu rien toi qui cries tout le temps !

CLARA. C'est parce que je suis orgueilleuse, Minouche.

MINOUCHE, *se cachant les yeux.* Alors qu'ils partent vite !

(*Stéfane prend la main de Rosy et l'entraîne. Elle se dégage avec hauteur et marche seule. Entre le jeune forain essoufflé.*)

LE JEUNE FORAIN. Monsieur Stéfane ! Monsieur Stéfane !

STÉFANE. Qu'est-ce que tu veux, toi ?

LE JEUNE FORAIN. Antonin m'a dit de courir, que je vous trouverais sûrement ici. J'ai fait le plus vite que j'ai pu...

STÉFANE, *impatienté.* Bon, tu m'as trouvé. Alors ?

LE JEUNE FORAIN, *voyant son épaule.* Qu'est-ce qu'il vous est arrivé ?

STÉFANE. J'ai l'épaule un peu cassée. Ça ne te regarde pas.

LE JEUNE FORAIN, *se précipitant.* Vous saignez. La bande ne tient pas, il faut la serrer...

MINOUCHE. Il m'énerve celui-là avec son adoration.

LE JEUNE FORAIN, *grimace d'abord vers Minouche.* Aaahhh ! (*A Stéfane.*) Eh bien, si c'est grave... (*Il hoche la tête avec consternation.*)

STÉFANE. Quoi, si c'est grave ?

LE JEUNE FORAIN. Ça tombe plutôt mal. Mario est arrivé. Il vous attend à la caisse de l' « Electronic ».

STEFANE, *rêveur.* Mario ! Déjà ! (*Il tonne.*) Et il se croit sûrement des raisons. Le salaud ! J'y vais. Rosy, je ne peux pas t'emmener tout de suite. D'abord un mauvais compte à régler.

ROSY. Si.

STÉFANE. Tu es folle. Il va y avoir de la casse.

ROSY, *très nette.* Je tiens aussi à être là pour ça.

STÉFANE, *après un temps.* Après tout, comme tu voudras ! Sacré Mario, ça le démangeait. Je te prends une carabine, Clara. (*Il la prend.*) Ces joujoux-là n'ont l'air de rien, mais c'est plus brutal qu'on croit.

MINOUCHE. Pose cette carabine !

STÉFANE. De quoi tu te mêles ? Mario a les poches pleines, tu ne crois pas que je vais y aller les mains vides.

MINOUCHE. Ce n'est pas mes affaires. Pose la carabine. Nous ne prêtons rien. Depuis aujourd'hui ! Nous n'empruntons plus rien, mais nous ne prêtons plus rien non plus.

STÉFANE. Clara, dis-lui qu'elle mélange tout, qu'elle est stupide !

(*Un temps.*)

MINOUCHE, *stupéfaite.* Man, tu hésites ! Mais ce n'est pas possible, tu hésites !

CLARA. Pose cette carabine, Stéfane.

STÉFANE. Soit. C'est ton droit. (*Il jette la carabine sur la planche de tir.*) Viens, Rosy. Amène-toi, garçon. Mario nous attend.

LE JEUNE FORAIN. Vous ne pouvez pas y aller, patron.

STÉFANE, *partant.* Je vais me gêner sûrement !

LE JEUNE FORAIN. Votre épaule malade...

STÉFANE. Approche ! Tu vas voir, mon épaule malade... Donne ton bras et résiste. De toutes tes forces.

(*Stéfane, de son bras atteint, tire sur le bras du jeune forain. Celui-ci cède avec complaisance.*)

MINOUCHE. Tu triches, morveux !

STÉFANE. *furieux.* Résiste, je te dis !

(*Le jeune forain résiste pour de bon et Stéfane ne peut plus le déplacer. Il blêmit.*)

LE JEUNE FORAIN, *se dégageant doucement, ennuyé.* Vous voyez bien !

(*Minouche rit méchamment.*)

STÉFANE. Allons-y tout de même, mon garçon. Tu m'aideras.

CLARA. Arrête de rire, Minouche ! Stéfane...

STÉFANE. *se retournant.* Oui ?

(*Minouche regarde Clara, stupéfaite.*)

CLARA. C'est le Mario que je connais !

STÉFANE. Oui c'est lui. Tu te rappelles ?

CLARA. Oui. (*Dans une explosion, à Minouche.*) Ne me regarde pas comme ça. Non, il n'y a pas de quoi rire. Je sais ce qu'il peut faire, Mario !

STÉFANE. C'était à lui ou à moi de l'emporter dans une belle affaire. J'ai gagné, ça n'a pas dû lui plaire.

CLARA. Il ne faut pas y aller, Stéfane.

MINOUCHE. Man !

CLARA. C'est une brute. Mario, capable de tout !

STÉFANE. Il faut pourtant.

LE JEUNE FORAIN. Mario n'est pas venu tout seul. Il y a aussi Joseph et deux autres.

STÉFANE, *un peu démonté.* Ils sont quatre !

(*Le jeune forain hoche la tête pour dire oui.*)

MINOUCHE, *riant de plus belle.* Ça change tout ! Là ! je peux rire, non ! (*Au jeune forain.*) Il a peur, ton terrible !

STÉFANE. Oui ! oui, j'ai peur, petite !

MINOUCHE. Je vous le disais ! (*Avec hargne.*) Nous pousser dans le désordre ici, parader et faire du bruit, il trouve le courage, mais une bonne bagarre avec des costauds...

ROSY. Tais-toi, Minouche.

MINOUCHE. Je peux dire qu'il a peur, ton père, il l'a reconnu.

STÉFANE. Tu crois peut-être que je vais risquer de me cogner avec quatre, comme un imbécile !

MINOUCHE, *avec une négligence affectée.* Dis donc, tu agis comme tu veux, ça ne me regarde pas. Je fais seulement remarquer à ton larbin, et à ta fille, que tu as peur, ça me réconforte.

STÉFANE. Ça te fait honte, garçon, que j'aie peur ?

LE JEUNE FORAIN, *haussant les épaules.* L'écoutez pas, patron. Depuis dix minutes je déconseille la bagarre ! Je ne connais pas un seul qui risquerait dans ces conditions-là.

MINOUCHE. Ils doivent être plutôt bien ceux que tu connais !

LE JEUNE FORAIN, *s'énervant.* Elle me cherche. et depuis déjà un petit bout de temps ! Seulement si elle me cherche trop...

STÉFANE. Laisse-la ! C'est une gosse mal mouchée.

MINOUCHE, *bondissant.* Une gosse mal mouchée qui pourrait peut-être...

STÉFANE, *la repoussant sèchement.* Je n'ai plus le temps de t'écouter. (*Au jeune forain.*) Garçon, il faut contrer Mario, j'ai besoin de toi.

LE JEUNE FORAIN, *très jeune coq.* Je ne suis pas là pour rien.

(*La discussion va devenir une affaire d'hommes. Stéfane et le jeune forain vont parler en oubliant les femmes. Leur dialogue doit être rapide, précis, sans passion. Les trois femmes vont y assister, muettes et attentives, avec une sorte de surprise curieuse.*)

STÉFANE. Mario a fait du bruit ?

LE JEUNE FORAIN. Pas un mot de plus que vous demander. J'étais là, j'ai pu constater.

STÉFANE. On lui a dit où je me trouvais ?

LE JEUNE FORAIN. Personne ne savait.

STÉFANE. Qui lui a répondu ?

LE JEUNE FORAIN. Antonin.

STÉFANE. Quoi ?

LE JEUNE FORAIN. Qu'on vous cherchait aussi justement, pour une affaire urgente. Et pas moyen de vous trouver.

STÉFANE. Il n'était pas au courant, Antonin, qu'est-ce qui lui a donné l'éveil ?

LE JEUNE FORAIN. Il connaissait un peu Mario. Et de les voir quatre, il s'est douté.

STÉFANE. Alors, eux ?

LE JEUNE FORAIN. On est patient, a dit Mario. Et ils se sont alignés le long de la caisse de l'Electronic. A eux quatre, ils prennent de la place !

STÉFANE. Ils t'ont vu partir et parler avec Antonin ?

LE JEUNE FORAIN. Non. J'avais l'air de rien. Je me suis écarté en rêvant. Antonin m'a coincé derrière la ménagerie. On est tombé d'accord et je suis venu en courant...

ROSY, *avec un ton passionné qui doit détonner.* La ménagerie ! Victor ! Victor sait que tu es ici. Il va parler. Je suis sûre qu'il va parler. C'est ma faute... C'est ma faute...

STÉFANE. Bon Dieu ! Victor ! C'est le plus urgent ! Tu le retrouves, le plus vite que tu peux. De ma part tu lui dis que je suis convaincu qu'il ne m'a pas vu aujourd'hui.

LE JEUNE FORAIN. Je menace ?

STÉFANE. Pas la peine. Avec Victor ça ne sert à rien, je le connais. Il faut essayer, c'est tout.

LE JEUNE FORAIN. Compris.

STÉFANE. Tout de suite après, tu prends ma voiture. Elle est à l'ombre, dans la petite rue, au fond de la place.

LE JEUNE FORAIN. Je l'ai repérée.

STÉFANE. Tiens, les clefs ! (*Il lui lance les clefs.*) Fais attention, la marche arrière est capricieuse. Tu la planques. Où tu veux, mais ils ne doivent pas la voir. Après tu te débrouilles, mais le bruit court que je suis parti pour deux jours. Pas de roman, Mario me connaît trop. Je suis parti pour du sérieux.

LE JEUNE FORAIN. C'est facile.

STÉFANE. Même à l'Electronic on doit y croire. Deux jours, c'est le temps de recoller mon épaule et d'organiser la riposte. Fais surtout vite pour Victor, c'est le point faible.

ROSY. J'y vais.

MINOUCHE. Où ?

ROSY. Victor ! Si moi je lui parle, je suis sûre qu'il se taira.

MINOUCHE. Tu es folle. Il va te demander... Tu es folle. Rosy ! (*A Stéfane.*) Tu ne peux pas accepter ça !

STÉFANE. N'y va pas, Rosy.

ROSY, *s'éloignant.* Si.

STÉFANE. Rosy ! Reste là.

CLARA. Laisse-la. Il faut qu'elle y aille.

(*Minouche regarde Rosy partir, puis regarde Clara, et comme une folle court vers Rosy.*)

MINOUCHE. Rosy !... Rosy...

LE JEUNE FORAIN. Et vous patron ?

STÉFANE. Moi !

(*Minouche se retourne.*)

Je ne peux pas faire autrement Clara. Je reste ici. Ils me chercheront partout, sauf ici. (*Au jeune forain.*) Tu m'aurais cherché ici, toi ?

LE JEUNE FORAIN. Non.

STÉFANE. File. Tu me tiendras au courant. Fais attention à tout !

(*Le jeune forain sort.*)

Je ne peux pas faire autrement, Clara. Je reste ici. Si je fais un pas ailleurs on me verra. Réponds-moi, je te dis que je ne peux pas faire autrement !

MINOUCHE. Tu ne dis pas non, Man ! Tu ne refuses pas tout de suite !

CLARA, *lentement.* Non. Tu peux rester, Stéfane.

MINOUCHE, *perdue.* Pourquoi, Man ? Pourquoi ?

CLARA. Je ne sais pas. Je ne sais pas. (*A Stéfane, avec une sorte de colère.*) Va te cacher, au moins.

(*Stéfane la regarde, puis gagne la roulotte. Il disparaît.*)

MINOUCHE. Il va rester avec nous !

CLARA. Tu le vois bien.

MINOUCHE. Jusqu'à quand ?

CLARA, *dure.* Je ne sais pas. Ne me regarde pas comme ça. Je te dis que je ne sais pas.

(*Clara est comme une statue. Minouche la regarde, horrifiée, et ne comprend pas.*)

Minouche... C'est vrai... On ne sait pas pourquoi quelquefois... On ne sait pas pourquoi... On ne sait pas pourquoi...

RIDEAU

Dans notre numéro 199, nous avons oublié d'indiquer qu'à l'occasion du dix-neuvième concours national d'art dramatique, organisé par la Fédération française du Théâtre Amateur à Vichy, le « Grand Prix de la Société des Auteurs et Compositeurs » a été partagé entre le « THÉATRE DU FOYER » de Fougères, qui a remporté la somme de 30.000 fr., et le Cercle « LA FLAMME » qui s'est vu attribué la somme de 20.000 fr. Nous nous excusons auprès de nos amis du Théâtre du Foyer de Fougères de cette omission.

acte 3

Même décor. Le tir est reconstruit.

C'est la nuit.

Par les contrevents ajourés de la roulotte on voit de la lumière à l'intérieur. Quelques ampoules, nues au bout de leur fil, éclairent le tir. La guirlande de lampes multicolores qui traverse le carrefour est allumée. Tout cela donne un éclairage de fin de fête assez mélancolique. Le tir fait une tache brillante, mais cela accentue son apparence minable.

De grandes zones d'ombre entre la roulotte et le tir, et dans les plans du fond.

Clara est debout, adossée au tir, justement dans une zone d'ombre.

Arrive Minouche. Elle vient du village. Elle jette sa corbeille à fleurs sur la planche du tir. Elle prend la boîte où l'on range la recette et y fouille.

MINOUCHE. Pas possible, c'est la fortune !

CLARA. Nous avons tout de même un peu gagné.

MINOUCHE, *ambiguë.* Une bonne journée, quoi ! (*Tout en fouillant encore dans la boîte.*) Je t'ai dit une bonne journée. Tu pourrais répondre : Oui, une bonne journée. (*Elle attend, sournoise, puis...*) Bon, je suis sûrement toute seule à le penser. (*Elle jette de l'argent dans la boîte.*) Les fleurs aussi, ça a marché. (*Désinvolte.*) D'abord, quand je m'occupe de quelque chose... On pleurait sur la bouteille de gaz, la voilà sauvée. On ne le croirait pas, mais ça me tracassait cette bouteille vide et plus rien pour réchauffer le café. Je m'en serais retourné la santé. (*Elle vient près de Clara et, hypocritement :*) Les petits soucis, c'est souvent comme ça, dix minutes avant c'est le plaisir de vivre et un rien qu'ils sont là, ils vous ont envahis des pieds à la tête. (*Elle se tourne carrément vers la roulotte.*) Sacrée bouteille, elle m'en aura fait voir, toute la journée !

CLARA. Tu n'as pas mangé, ce soir.

MINOUCHE. Tiens, tu l'as remarqué !

CLARA. Cela ne t'arrive jamais.

MINOUCHE. J'avais trop chaud.

CLARA. Tu manges même quand tu as trop chaud.

MINOUCHE, *définitive.* A partir d'aujourd'hui je ne mange plus quand j'ai trop chaud. Et si ça te paraît nouveau, du nouveau je crois en avoir remarqué, moi aussi. (*Avec une autorité de circonstance.*) Approche un peu !

CLARA, *timide.* Pourquoi ?

MINOUCHE. Cette manie de toujours demander pourquoi. Pour ce que ça te réussit. Remarque, moi, je sais pourquoi ! Et je vais te le dire. Viens te faire voir de près.

CLARA, *ne comprenant pas.* Tu veux me voir de près ?

MINOUCHE. Oui. Et dans la lumière. Eh bien, tu l'es timide ! Ça aussi c'est nouveau. Approche !

(*Clara s'approche de Minouche.*)

J'avais bien vu. (*Comme une accusation.*) Tu as refait ton chignon.

CLARA. Il s'écroulait.

MINOUCHE. Tu l'as refait autrement. D'une manière que je ne connais pas. Et tu l'as refait où ? (*Violemment indignée.*) Dans la roulotte, devant lui ! Tu t'es peignée devant lui !

CLARA. Je l'ai fait ici.

MINOUCHE. D'habitude tu te peignes toujours devant la glace.

CLARA, *qui commence à s'énerver.* Je me suis peignée ici, sans glace.

MINOUCHE, *encore soupçonneuse.* Bon, je veux bien te croire. (*Un temps.*) Il est tout de même rudement réussi. Dans un sens, c'est dommage que tu n'aies pas regardé dans une glace.

CLARA, *comme cernée dans un piège.* Pourquoi ?

MINOUCHE. Encore ! Eh bien, tu aurais vu que tes cheveux tortillés de cette manière, c'est douze ans de moins. Je dis douze, on pourrait aller jusqu'à quinze. (*Sincère.*) Même que tu es rudement belle comme ça !

(*Clara retourne s'adosser au coin du tir, dans l'ombre.*)

Tu me croiras si tu veux, mais ça ne me semble pas normal que tu aies quinze ans de moins justement aujourd'hui.

CLARA, *humble.* Je me suis peignée sans penser à rien.

MINOUCHE. Sans penser à rien en plus. C'est grave.

CLARA. Je vais le refaire, si tu veux !

MINOUCHE, *haussant les épaules.* Tu ne ferais plus que ça, te peigner et te repeigner. C'est bien le moment. Si tu n'y pensais vraiment pas plus, tu n'as qu'à continuer. J'ai eu tort de te faire remarquer. Et d'abord si tu restes sagement dans l'ombre on le remarque à peine ce chignon d'avant moi. (*Fielleuse :*) C'est vrai ça, quinze ans, c'est juste avant moi. (*Elle rôde devant le tir, attendant les réactions de Clara.*) Je ne vois pas Rosy. Où elle est encore ? (*Elle montre la roulotte.*) Là-dedans, à se faire payer des robes ?

CLARA. Elle a dû aller jusqu'à la place.

MINOUCHE. Quoi faire, je vous le demande ! Son travail est ici, non ! Résultat, avec toi dans les coins noirs, le client peut s'imaginer qu'il n'y a plus personne pour s'occuper du tir. Jusqu'à la place ! J'en viens, moi, je ne l'ai pas vue. Je dirais plutôt jusqu'à la Ménagerie Asiatique.

CLARA. Non.

MINOUCHE. Elle te l'aurait confiée, sans doute, son envie de le revoir de près le dompteur !

CLARA. Oui, elle m'en aurait parlé.

MINOUCHE, *choquée.* Et tu l'aurais écoutée ! Du propre ! Avec le nouveau chignon, ça en fait des changements dans la famille. Pour ne pas parler du reste, encore !

CLARA. Quel reste ?

MINOUCHE. J'ai dit pour ne pas en parler, c'est que je ne veux pas en parler. (*Rageuse.*) Je lui en ficherai moi, des Victor ! Et filer le voir pour qu'il ne dénonce pas son papa ! Allez seulement savoir contre quoi il a dit oui je me tairais, le Victor ? Pas idiot ce grand imbécile ! Enfin, pas trop ! (*Elle chante sur l'air d'Antonin, en chargeant.*)

Rosita, ô ma mignonne,
Je te garde, c'est promis
Sur la têt' de la Madone,
Une place dans mon lit...

Tu envisages ça toi, Rosy dans le lit de Victor ! (*Rosy est entrée, venant du village. Elle porte un sac de papier.*)

ROSY. On t'entend du carrefour. Tu n'es pas folle de chanter cette bêtise à pleine voix !

MINOUCHE, *arrogante.* Quoi, c'est pas l'air !

ROSY, *menaçante.* Continue et je vais te montrer où ça mène de faire l'idiote.

MINOUCHE. Je chante ton avenir sur la tête de la Sainte Vierge et tu trouves à râler ! (*Dans un cri.*) Je trouve que tout change bien trop vite autour de moi !

ROSY, *elle passe vers la roulotte.* Si tu veux garder la tête dure et ne rien vouloir comprendre...

MINOUCHE, *la rejoint, rapide.* Qu'est-ce que tu as dans ton paquet ?

ROSY. Ce n'est pas pour toi. Laisse-moi !

MINOUCHE, *lui arrachant le paquet.* Je peux quand même voir, non !

ROSY Rends-moi ça.

MINOUCHE, *qui regarde dans le paquet que Rosy tente en vain de lui reprendre.* Des oranges ! (*Indignée.*) Tu le savais, Man, qu'elle achetait des oranges. Un jour de misère !

CLARA. Tu as vu toi-même, le tir a bien marché.

MINOUCHE. Tu le savais. C'est peut-être toi qui y as pensé.

ROSY. Non, c'est moi.

MINOUCHE, *les regardant tour à tour.* Je commence à me méfier de vous, moi. Des oranges et ce n'est pas pour moi.

ROSY, *nette.* Oui, c'est pour lui. Redonne-moi ça ! (*Elle tente encore de reprendre le paquet. Mais Minouche s'écarte vivement et continue de fouiller.*)

MINOUCHE. De la bière. Tout l'été on n'a bu que de l'eau. De la bière ! (*Sèche.*) Avec quoi tu as payé tout ça ?

CLARA. Avec l'argent que je lui ai donné.

MINOUCHE. C'est aussi mon argent, tu l'as oublié peut-être ?

CLARA. Mais non. Je n'ai rien oublié. (*Elle lui crie.*) J'essaie de ne rien oublier. Tu ne le vois donc pas.

MINOUCHE, *elle montera dans un vrai désespoir au cours de la réplique.* Et vous avez cru, toutes les deux, que je dirais oui, pour lui acheter de la bière avec mon argent. Et si je la cassais, votre bouteille de bière ! Et si je les écrasais, vos oranges. Mais qu'est-ce qui se passe ici ? Je suis perdue, moi ! (*Elle est au bord des larmes. Rosy lui reprend doucement le paquet. Elle en sort une orange qu'elle lui tend.*)

ROSY. Tiens. Pour toi !
(*Minouche ne la prend pas.*)

CLARA. Prends-la, Minouche !
(*Minouche la prend et la jette.*)

MINOUCHE. Je n'en veux pas !
(*Rosy va à la roulotte et entre. Minouche la suit du regard.*)
Et je ne veux pas qu'on gaspille mon argent pour lui. L'argent de mes fleurs.

CLARA. Reprends-le. C'est vrai il est à toi, cet argent !

MINOUCHE. Oui, je le reprends. (*Elle va fouiller dans la boîte.*) Six cents francs tout à l'heure. Et huit cents à l'instant. (*Elle marmonne, rageuse.*) Toute la journée à me parler d'argent et que l'hiver sera dur. Et ce soir c'est faire des folies pour n'importe qui. (*Elle se campe dans le tir.*) Et le tir, personne ne s'en occupe seulement plus. Traîner au village ou rêver dans l'ombre, c'est sans doute faire son métier, ça !
(*Elle remonte le phonographe, tandis que Clara vient lentement se placer devant la planche du tir comme si elle attendait les clients.*)
Un tir sans musique, c'est plus rien. Puisqu'on gaspille de l'argent, il faut peut-être penser à en gagner. Heureusement que je suis là et que j'ai la tête solide. (*Elle met le disque. Une musique pimpante et enthousiaste. Puis elle prend sa corbeille de fleurs et s'éloigne.*) Je vais travailler. Je ne connais que ça.

CLARA. Minouche... (*Minouche se retourne.*) Je ne suis pas entrée une seule fois dans la roulotte, je te le jure !

MINOUCHE, *du fond.* L'envie n'a pas dû t'en manquer, à ce que je vois.

CLARA, *dans un cri.* Reste avec moi.

MINOUCHE, *après une hésitation.* Jusqu'à maintenant je croyais que c'est moi qui avais besoin de toi ! (*Elle s'en va.*)
(*Clara restée seule s'approche du phonographe, écoute un instant le disque, puis l'arrête, éteint la lumière et reprend sa place à l'ombre. Le tir n'est plus éclairé que par la guirlande de la fête.*
Rosy sort de la roulotte. Les portes largement ouvertes inondent brutalement Clara de lumière.)

CLARA. Tu devrais éteindre.

ROSY. J'y ai pensé. Il ne veut pas.

CLARA. Ferme au moins les portes. Nous dehors et cette lumière dans la roulotte, les gens pourraient se poser des questions. (*Exigente.*) Personne ne doit savoir qu'il est là.
(*Rosy ferme les portes.*)
Tire aussi les rideaux !

ROSY. Il aurait trop chaud. Il étouffe déjà.

CLARA. Tire les rideaux. Je te dis qu'on se doute qu'il y a quelqu'un.
(*Rosy tire les rideaux.*)

ROSY. Tu t'inquiètes trop. Mario ne pensera jamais à venir jusqu'ici.

CLARA, *qui redevient la « grande Clara » du premier acte.* Je ne m'inquiète pas pour ça. Je ne veux pas qu'on apprenne qu'il est ici, que je l'ai caché chez moi. Ni Mario, ni personne d'autre. (*Un temps.*) Tu lui as bien dit que la bière et les oranges c'est une idée à toi ?

ROSY. Non.

CLARA. Il le fallait ! C'est toi qui y as pensé, pas moi !

ROSY. Mais non, rappelle-toi.

CLARA, *définitive.* Tu te trompes ! Va lui dire ! (*Rosy hésite.*) Va lui dire que je ne suis même pas au courant. Que tu lui as apporté en cachette. Que j'aurais refusé si tu m'en avais parlé.

ROSY. Il m'a demandé de te remercier.

CLARA. De quel droit ? De quel droit il a tout de suite pensé que c'était moi ? Ce n'est pas assez que je l'abrite ! Ce n'est pas assez que j'aie honte de le savoir là ! Il faut en plus qu'il se moque de moi.

ROSY. Mais non. Cela lui a fait un vrai plaisir. Il était sincère.

CLARA. Comment peux-tu seulement le savoir s'il était sincère ? Comme si on le savait jamais !

ROSY, *obstinée.* J'en suis sûre.

CLARA, *méfiante.* Elle t'est venue bien vite cette assurance-là. (*Un temps et violente.*) J'ai eu pitié de lui, c'est tout. Je l'aurais fait pour n'importe qui. Qu'il ne croie pas autre chose ! (*Un temps.*) Comment est-il ?

ROSY. Il a la fièvre.

CLARA, *soudain inquiète.* Tu l'as couvert au moins ?

ROSY. Il n'a pas voulu. Mais je l'ai essuyé. Il est allongé, les yeux fermés, confiant comme un enfant. (*Timidement.*) Ils sont fragiles, Man ?

CLARA. Que tu es bête ! Ce sont des idées qu'on se fait. Nous avons surtout envie de le croire qu'ils le sont

fragiles. Pour nous rassurer ! (*Elle retourne s'adosser au tir. Rageuse.*) Et puis c'est peut-être vrai. Ils font semblant d'être durs et rien à faire pour la fatigue... (*Elle rêve.*) mais il s'écroulait quelquefois le soir et s'endormait, oui, confiant comme un enfant.

ROSY, *venant s'asseoir près de Clara.* Man, je sais que c'est une dure journée, qu'il est blessé et que Mario l'attend... Je sais que tu es malheureuse... Mais je ne peux pas me retenir d'être contente qu'il soit là. Je suis bien, Man !

CLARA. Si vite !

ROSY. Il s'est tout de suite retrouvé chez lui. Il a tout reconnu. Et moi aussi je l'ai retrouvé.

CLARA. Comment ? Tu étais si petite...

ROSY. Rappelle-toi... Tous ces jours où tu nous parlais de lui... Tu ne passais pas un jour sans le faire vivre un peu devant nous.

CLARA. Pour vous apprendre à le détester. C'est tout.

ROSY. Je comprends maintenant. (*Elle se fait pressante.*) Chaque fois que tu criais contre lui, c'est que tu n'en pouvais plus qu'il ne soit pas là. Tu l'appelais !

CLARA, *butée.* Ce n'est pas vrai.

ROSY, *d'une toute petite voix.* Tout ce temps perdu, pour toi et pour nous ! Ça aurait été bon d'être votre fille à tous les deux, de vous aimer tous les deux en même temps. Et de l'avoir, à nous donner le bonheur de tous les jours et à nous assurer tous les jours la vie du lendemain. (*Inquiète.*) Je te fais de la peine, Man ?

CLARA. Oui.

ROSY, *dans un grand élan.* Pardon. (*Dans un cri.*) Il fallait essayer de le reprendre. Il fallait te battre. Moi, je me serais traînée à ses pieds ! Je l'aurais supplié, moi, et je l'aurais repris !

CLARA, *orgueilleuse.* Je l'ai attendu tous les jours en me jurant de le repousser s'il arrivait. Et je l'aurais fait. Et c'était dur pourtant, Rosy, de travailler comme une bête, d'être seule à vous faire grandir. Toutes ces fatigues, tous ces efforts pour me retrouver seule tous les soirs..., pour pleurer d'épuisement et de rage tous les soirs avant de m'endormir. (*Elle est soudain tendue vers la roulotte.*) Il a bougé.

ROSY, *se lève pour écouter.* Je n'ai pas entendu. Mais non !

CLARA. Si. J'ai entendu, moi ! Il a bougé. Il a besoin de quelque chose. Va voir. Vite !

(*Rosy s'élance, puis se retournant.*)

ROSY. Vas-y ! Oui, vas-y !

CLARA, *après une hésitation.* Je ne peux pas. (*Dans un cri.*) Je ne peux pas.

(*Rosy vient la prendre par la main et l'entraîne.*)

ROSY. Viens avec moi. Je veux que tu le voies.

CLARA, *s'arrêtant après quelques pas.* Je ne peux pas. (*Exigente.*) Dépêche-toi. Il a peut-être mal !

(*Rosy court à la roulotte, entrouvre la porte et regarde. La lumière souligne le visage bouleversé de Clara. Rosy referme.*)

ROSY. Il a dû se retourner en dormant. (*Elle est revenue. Il y a une sorte de gêne entre les deux femmes. Rosy essaie de la rompre.*) Et Minouche, elle n'est pas encore rentrée !

CLARA, *même ton.* Elle vend ses fleurs.

ROSY. Ce n'est pas raisonnable de la laisser seule. Elle est inquiète. A quinze ans j'aurais fait n'importe quoi, comme elle risque de faire. Je vais la rejoindre.

CLARA. Non. (*Un temps.*) Ne me laisse pas seule avec lui.

(*Clara fuyant le regard de Rosy entre dans le tir, allume les lampes. La musique de la fête arrive par bouffées. On ne peut pas oublier la présence obsédante de Stéfane. Clara reprend :*)

Ne me laisse pas seule avec lui !

(*De la ruelle, derrière le tir, on entend appeler à voix basse :*)

LA VOIX. Eho ! Rosy !

CLARA. Qui est-ce ?

(*Rosy regarde.*)

ROSY, *déçue.* Ah ! c'est toi !

(*Apparaît le jeune forain.*)

LE JEUNE FORAIN, *regardant autour de lui avec des ruses d'Indien.* Je peux approcher ? (*Il ne voit pas Clara dans le tir.*) Ta mère est là ?

ROSY. Oui.

CLARA. Je te gêne, morveux !

LE JEUNE FORAIN, *un peu embarrassé.* Mais non, croyez surtout pas, Madame Clara. (*Il regarde toujours autour de lui.*) Je fais ma petite inspection. Je me méfie. Un tour par ici pour surveiller la situation... Un coup d'œil de temps en temps sur Mario pour voir s'il est sage. Il m'inquiète, Mario... (*Il se rengorge.*) Il traîne toujours autour de l'Electronic !

ROSY. Tu ne lui as pas dit qu'il était parti pour deux jours ?

LE JEUNE FORAIN. Tout le monde m'a cru, dur comme fer, figurez-vous ! (*Penaud.*) Sauf Mario ! Il a l'air décidé. Mais moi aussi je suis décidé. Et s'il cherche la bagarre... (*Il a un petit geste qui promet. Puis après un nouveau regard circulaire, très important.*) Et ici, tout va bien ?

CLARA. Mais oui, tout va bien.

LE JEUNE FORAIN. Son épaule ? J'ai apporté une bande et de l'alcool. (*Il montre.*)

ROSY. On t'aurait attendu, sûrement. Je l'ai soigné.

LE JEUNE FORAIN. Je peux le voir.

ROSY. Non, il dort.

LE JEUNE FORAIN. C'est pas prudent, ça.

CLARA. Dis donc, si tu n'as pas confiance, trouve-lui une autre cachette.

LE JEUNE FORAIN. Pas confiance, moi ! Un endroit qu'il a choisi lui-même pour se garer ! Il ne se trompe jamais, Monsieur Stéfane.

CLARA, *soudain.* Et s'il s'était trompé pour une fois !

LE JEUNE FORAIN. Ça m'étonnerait Il ne se trompe jamais, je vous dis. Tenez, pour Mario, j'en connais dix qui se seraient précipités sans penser à rien. (*Très admiratif.*) Eh bien, pas lui ! Lui c'est tout de suite penser à la meilleure manière pour conduire une affaire. C'est l'organisation, la méthode... (*Il prend une carabine machinalement, comme un habitué.*)

CLARA, *lui arrachant la carabine.* Ne te gêne pas. Tu te crois chez toi.

LE JEUNE FORAIN, *il rit avec contentement.* C'est vrai, dès que Monsieur Stéfane est quelque part, il est aussitôt comme chez lui. Alors, forcément, moi aussi.

CLARA. Vous vous trompez tous les deux. Ici, c'est chez moi. Et chez moi, je commande. (*Elle sort en le menaçant.*) Si ça ne se sait pas, je vais te l'apprendre.

LE JEUNE FORAIN, *fuyant.* Ne vous fâchez pas, Madame Clara. Je disais ça pour rire.

CLARA, *le menaçant.* Non, tu le pensais. Tout le monde pourrait s'occuper de mes affaires maintenant, sans que je ne dise rien ! Fiche le camp !

LE JEUNE FORAIN, *de loin, à Rosy.* Elle est toujours à crier comme ça, ta mère, pour un rien !

ROSY, *retenant sa mère.* Laisse-le, Man. (*Au jeune forain et regardant la roulotte.*) Tu l'aimes tant que ça ?

LE JEUNE FORAIN, *gêné.* L'aimer ! L'aimer ! Y a bien que les femmes pour parler comme ça ! J'ai de l'amitié pour Monsieur Stéfane. Et il en a pour moi. C'est un homme qui se conduit comme un homme, comme un vrai homme. J'aime ça moi. Et je lui ressemblerai.

CLARA, *méprisante*. Fiche-moi le camp, homme !

LE JEUNE FORAIN, *presque sorti*. J'allais oublier, Rosy. J'ai à te parler. Tu fais deux pas avec moi.

CLARA. Non, elle reste ici.

ROSY. Eh bien, je t'écoute !

LE JEUNE FORAIN, *méfiant*. Je te préviens, ta mère va encore crier. Et je ne veux pas me faire dévorer, moi.

ROSY, *moqueuse*. Il aurait déjà parlé, lui.

LE JEUNE FORAIN, *vexé*. Ooooh ! (*Il s'approche, arrogant.*) J'ai vu Victor. Il s'est douté que je viendrais ici. (*Rosy va au-devant de lui.*) Il m'a donné ça pour toi. (*Il lui tend une petite boîte.*) Eh bien, prends-la !

(*Rosy prend la boîte après avoir regardé Clara.*)

C'est une bague. Il l'a gagnée à la loterie.

(*Rosy regarde la bague.*)

Il me l'a montrée. C'est du vrai argent. Un chic cadeau.

ROSY, *à Clara*. Tu ne cries pas ?

CLARA, *calme*. Rends-lui !

(*Rosy hésite.*)

Rends-lui, je te dis !

(*Rosy rend la bague au jeune forain.*)

LE JEUNE FORAIN. Qu'est-ce que je lui dis, à Victor ?

CLARA. Qu'au Tir Clara, les femmes n'acceptent jamais les cadeaux.

LE JEUNE FORAIN, *presque sorti*. Et de ta part, Rosy ?

CLARA, *s'emportant enfin*. Rien, de sa part !

(*Le jeune forain est sorti. Rosy va s'asseoir sur le banc.*)

CLARA. Tu ne pouvais tout de même pas la garder ! (*Un temps. Et comme elle n'a pas obtenu de réponse.*) Mais je commence à en avoir assez, moi, de tous ces hommes qui tournent autour de nous et embrouillent notre vie. (*Elle se tourne vers la roulotte.*) Lui déjà ! Victor maintenant ! Et tous les autres, à l'affût, qui nous guettent et nous cernent ! Je vais leur dire ce que je suis et ce que je veux ! A lui, d'abord !

ROSY, *soudain*. Man, il faut que tu le gardes avec toi, que tu recommences à vivre avec lui.

CLARA, *angoissée*. Ne dis pas ça. Je ne veux pas t'entendre. Ne dis pas ça !

ROSY. Il faut que tu revives avec lui.

CLARA, *la tête dans les mains*. J'ai honte.

(*Rosy la serre contre elle et la berce.*)

ROSY. Je ne veux pas que tu restes seule à vieillir dans ton coin. Je ne veux pas que tu te retrouves, un jour, laide, repoussée par tous et ruminant ta haine. Je veux que tu revives avec lui.

CLARA. Je ne peux pas. J'ai peur, Rosy... J'ai peur...

(*Minouche est entrée sans que Clara et Rosy la voient.*)

MINOUCHE. Alors...

(*Les deux femmes se retournent.*)

... J'ai le dos à peine tourné que c'est la débandade ici. On se raconte des secrets et on néglige le commerce qui vous fait vivre. (*Elle entre dans le tir et prend un porte-voix. Elle crie.*) Le Tir Clara... Ici le Tir Clara...

ROSY. Tu es folle !

MINOUCHE. Voyez-vous ça ! Je fais du bruit pour que le monde vienne et je suis folle. (*Elle crie de nouveau.*) Une partie au Tir Clara...

ROSY, *essayant de la faire taire*. Tu vas te taire, dis ! Tu vas te taire !

MINOUCHE, *la repoussant*. Non, mais, écoutez-moi celle-là. Tais-toi ! C'est facile, Mademoiselle ! Demain tu n'as peut-être plus ta vie à gagner toi et... (*Faussement négligente.*) Et puis je me moque de ce que tu fais demain. (*Elle crie.*) Le Tir Clara ! Cinq fois mouche et on emporte la bouteille de mousseux... Et en avant la musique. J'aime bien quand c'est gai. (*Elle met un disque en marche.*) Le seul tir qui reste ouvert toute la nuit. (*A Rosy et Clara.*) Bien obligé, il y a chez nous du monde qu'on nous a interdit de fréquenter.

(*La porte de la roulotte s'ouvre. Stéfane apparaît.*)

STÉFANE, *calme*. Si tu cherches à prévenir Mario, avec tes coups de fanfare, dis-le.

MINOUCHE, *aussi calme*. Tiens, en voilà un qui s'occuperait de moi sans avoir le droit.

(*Stéfane, sous le regard de Minouche qui ne le quitte pas, descend les marches, entre dans le tir, arrête la musique et prenant Minouche par le bras il l'entraîne sèchement dehors.*)

STÉFANE. Je trouve que c'est déjà beaucoup mon épaule cassée pour un petit bout de fille comme toi. J'ai à parler à ta mère et tu vas me faire le plaisir de nous écouter sans rien dire. Oui, j'ai à te parler, Clara.

(*Il s'est approché d'elle, mais il chancelle. Rosy se précipite.*)

ROSY, *le soutenant*. Qu'est-ce que tu as ? Aide-moi, Minouche !

(*Minouche ne bouge pas.*)

STÉFANE, *se relevant*. Ce n'est rien. Seulement un peu froid. Lâche-moi !

ROSY. Il faut rentrer, te reposer.

STÉFANE. Ce n'est rien je te dis.

(*Clara va à la roulotte.*)

STÉFANE, *avec une surprise angoissée*. Tu ne veux même pas m'écouter, Clara !

MINOUCHE, *suivant sa mère. Avec une joie féroce*. Non, elle ne veut pas t'écouter. (*Elle est en haut des marches. Elle regarde sa mère dans la roulotte et avec une pauvre voix.*) Non, ce n'est pas possible. Tu ne vas pas vraiment faire ça !

(*Clara est sur le seuil de la roulotte, elle a un lourd vêtement dans les bras. Elle repousse Minouche et vient jeter le vêtement, une pèlerine, dans les bras de Rosy.*)

CLARA. Couvre-le.

STÉFANE, *pendant que Rosy lui passe la pèlerine sur les épaules*. Tu l'avais gardée.

CLARA. Oui, c'est la tienne. Je l'avais gardée.

MINOUCHE, *du haut des marches*. Quinze ans à nous tanner et nous tanner les oreilles contre lui et tout d'un coup, parce qu'il a froid et qu'il court des risques...

CLARA. Ce n'est pas parce qu'il a froid, ni parce qu'il court des risques. C'est parce qu'il est là. (*Violente, à Rosy.*) Couvre-le mieux. Tu ne vois donc pas qu'il grelotte. (*Elle repousse Rosy et agrafe elle-même la pèlerine.*) Comme ça, maladroite !

(*Minouche entre lentement dans la roulotte. Clara veut la rejoindre. Mais Stéfane la prend par le bras et la retient.*)

STÉFANE. Laisse-la. Elle va pleurer un bon coup avant de comprendre. A cet âge-là on exagère toujours. Remarque, celle-ci exagère particulièrement. Il faudrait lui botter de temps en temps les fesses.

CLARA, *se dégageant sèchement*. Je ne veux pas qu'on y touche.

(*Rosy va au seuil de la roulotte.*)

ROSY. Minouche...

VOIX DE MINOUCHE. Je n'écoute plus personne.

ROSY. Même moi ?

VOIX DE MINOUCHE. Même toi ! Je reste toute seule !

ROSY. Exagère autant que tu dois, c'est vrai, c'est de ton âge. Mais crois-moi, il ne faut pas empêcher les autres d'être heureux, même si cela nous fait mal. C'est déjà tellement difficile de se décider à bien vouloir l'être... Maintenant... (*Elle se tourne un instant vers Clara et Stéfane qui l'écoutent, puis, rapide, à Minouche.*) ... Je te donne mes chaussures à talon. Elles sont vieilles, mais elles tiennent encore un peu. Et dans mon tiroir tu trouveras le corsage

retaillé. Il est fini. Je voulais te faire la surprise demain, mais je suis obligée de te le donner aujourd'hui...

CLARA, *qui s'est approchée.* Pourquoi ?

ROSY, *toujours à Minouche.* Je m'en vais. Victor m'attend. Je vais le retrouver. Je ne vivrai plus jamais ici, ni ce soir, ni demain, ni jamais. (*Un temps.*) Je voudrais t'embrasser, Minouche, avant de partir. (*Elle attend un instant, puis descend, un peu triste.*)

CLARA, *affolée.* Mais je ne veux pas, moi, que tu t'en ailles !

ROSY, *nette.* Je veux être heureuse. Je n'en peux plus d'attendre. Victor m'a assez fait comprendre qu'il tient à moi. Il ne me déplaît pas. Je vais essayer.

CLARA. Ma petite fille...

ROSY, *elle l'embrasse.* Ne t'occupe plus de moi. (*A Stéfane et Clara, avant de sortir.*) Vous aussi, je voudrais que vous soyez heureux, que vous essayiez tous de l'être aussi fort que je vais moi-même essayer. (*En souriant.*) Ne t'inquiète surtout pas, Man, j'en sais assez long maintenant, et Victor court autant de risques que moi. (*Elle est sortie.*)

STÉFANE. Elle ne pouvait rien faire de mieux.

CLARA, *clouée au sol.* Il fallait la retenir...

STÉFANE. Tu n'imagines tout de même pas que tu l'aurais toujours retenue. Il faut devenir raisonnable, Clara. Un beau jour toutes les filles quittent leur mère, c'est une vieille loi qu'on ne modifiera jamais. Tes filles aussi ! Et le départ de Rosy, j'aime autant que ce soit pour Victor. C'est un bon garçon. Demain elle chantera en se réveillant. Et si elle ne chante pas demain, elle chantera un autre jour. Ça aussi, c'est une vieille loi, que les filles finissent toujours par chanter. Rosy saura vite, rassure-toi. (*Il montre la roulotte.*) Quant à celle-ci...

CLARA, *agressive.* Ce n'est pas sa faute. Elle n'a eu que moi, ne l'oublie pas.

STÉFANE. Mais elle aurait de toutes façons été cette petite hargneuse, chicaneuse et têtue. Cette sorte de fille, tu leur fais la vie douce, la gentillesse et les petites attentions et ça continue tout de même de griffer et mordre comme un chat sauvage !

CLARA. Mais je l'aime moi ! Comme elle est.

STÉFANE. Mais oui, il faut les aimer encore plus que les autres celles-là ! Et encore plus quand elles sont injustes.

(*Il s'est adossé au tir. Clara vient à côté de lui.*)

CLARA, *timide.* Je ne vois plus rien clairement. Je suis si fatiguée depuis quinze ans !

STÉFANE. Je veux revivre avec toi, Clara.

(*Ils restent sans bouger, dans une sorte de paix. La musique de la fête arrive, assourdie.*
Minouche sort de la roulotte. Elle a mis le corsage décolleté et les chaussures à talon. Elle s'est coiffée autrement, elle aussi, et s'est fardée. Elle est très changée. Elle a pris d'un seul coup « l'âge d'après ». Clara stupéfaite s'approche d'elle.)

MINOUCHE, *la narguant.* Eh bien quoi, j'ai changé. La belle affaire ! Il fallait bien que ça m'arrive. Et c'était mon tour, non !

CLARA, *avec angoisse.* Je ne te reconnais plus.

MINOUCHE, *en partant.* C'est ça, on ne se reconnaît plus ni l'une ni l'autre.

CLARA. Où vas-tu ?

MINOUCHE. A la fête. Je vais me distraire. (*En sortant.*) Bonne nuit !

CLARA, *la regarde partir, désespérée. A mi-voix :* Minouche... (*Elle regarde autour d'elle éperdue.*) Mais qu'est-ce qu'il me reste à présent !

(*Stéfane veut la prendre par le bras. Elle le repousse.*)

Laisse-moi ! Il aura fallu que tu me gâches aussi ça. Ce n'était pas assez peut-être que tu me laisses... Ce n'était pas assez tous ces jours où je devenais folle à t'attendre, avec deux filles toujours à me parler de toi en pleurant dans mes jupes et la troisième qui me gonflait le ventre... Ce n'était pas assez ces nuits où je mordais ma paillasse de rage parce que je ne voulais pas connaître un autre homme que toi... Ce n'était donc pas assez ! Il aura aussi fallu que tu me brises le pauvre bonheur que je m'étais fait. (*Désespérée.*) Tu ne sais pas ce que c'était le Tir Clara... Ce que c'était Clara et ses filles ! La misère sans doute, les fatigues et les journées dures peut-être ! Mais c'était devenu toute ma vie ! Une vie que j'avais faite moi-même à force de patience ! C'était un abri, ces quatre vieilles planches et cette roulotte branlante, où j'aurais fini par t'oublier en regardant mes filles grandir et devenir belles...

STÉFANE. Elles ont grandi justement. Elles sont devenues belles. Cela ne pouvait plus durer.

CLARA, *avec grandeur.* Cela aurait duré. J'y veillais. Mais tu ne pouvais donc pas nous laisser tranquilles. Nous ne te demandions rien. Je ne t'ai jamais rien demandé, même pas ce que tu me devais. Et qu'est-ce que tu peux m'offrir maintenant, en échange ? Dis qu'est-ce que tu peux m'offrir ? Ton argent, tes belles roulottes bien chaudes et tous les soirs me raconter ce que tu as fait pendant quinze ans ! Et me regarder vieillir en te demandant tous les jours comment te débarrasser une autre fois de moi. Qu'est-ce que tu pourrais m'offrir d'autre ?

STÉFANE. Je veux te rendre heureuse.

CLARA. Je l'étais. Je saurais le redevenir. Je suis forte et j'ai l'habitude de me battre. Tout à l'heure Rosy reviendra...

STÉFANE. Mais non, elle ne reviendra pas.

CLARA. Si. Demain matin, blessée et malheureuse. Je veux être là pour l'accueillir et la réchauffer.

STÉFANE, *avec force.* Rosy ne rentrera pas. Tu le sais bien.

CLARA. Minouche alors ! Je vais courir partout, la retrouver, lui rendre sa maison et m'y enfermer avec elle. Et je la garderai celle-là !

STÉFANE. A force de la couver, de lui cacher le monde et de lui rogner les ailes, oui, tu gagneras quelques années. Et puis un jour, à son tour...

CLARA, *désespérée.* Ce jour-là...

STÉFANE. Ce jour-là, Clara, tu seras devenue aussi seule que je suis. Oui, je suis seul, et je n'en peux plus de vivre seul. Ce jour-là, nous serons seuls chacun de notre côté à traîner sur les routes, pleurant pour notre vie gâchée.

CLARA. Qui l'aura gâchée !

STÉFANE. Nous l'aurons gâchée tous les deux. Et sur les fêtes, toi avec ton vieux tir croulant, moi avec mes attractions illuminées, on nous montrera du doigt. Et les bonnes gens diront que nous avons fait nous-mêmes notre malheur. (*Il s'est approché d'elle sans qu'elle s'écarte cette fois.*) Je n'en peux plus d'être seul et je ne peux vivre avec une autre que toi. (*Sourdement.*) J'ai essayé, Clara, je n'ai pas pu, voilà la vérité. (*Un temps.*) Tout à l'heure, dans la roulotte, en revoyant la vie que nous y avons connue ensemble, j'ai compris : Je ne suis pas venu pour acheter le tir, je suis venu pour la retrouver cette vie. Il faut me répondre, Clara !

CLARA, *butée.* Il nous manquera toujours quinze ans.

STÉFANE. Nous avons quinze ans de plus, voilà tout. Cela doit bien servir à quelque chose. Au moins à nous éviter d'autres stupidités. (*Avec une vraie tendresse d'homme.*) Tu es belle, Clara, et je veux revivre avec toi. Il ne faut pas chercher plus loin. C'est le soir. Le soir d'une dure journée. La fête est finie. Nous allons éteindre les lumières. (*Enjoué.*) Mais il faut d'abord compter l'argent de la journée. (*Il va chercher la boîte.*) Cela te revient. Moi je vais fermer le tir.

CLARA, *tendue*. Je ne veux pas.

STÉFANE, *sans l'écouter*. Le tir fermé, nous nous reposerons un peu, là, assis sur les marches, comme avant. Je vais me débarrasser de l'Electronic. Elles ne pourront plus te faire peur, mes roulottes trop riches.

CLARA, *de moins en moins ferme*. Non... Non... Je ne veux pas.

STÉFANE. C'est une trop grosse baraque. J'ai envie d'être tranquille. (*Il rit.*) Je ferai un arrangement avec Mario, ça le calmera. Et du Tir Clara je refais le Tir Stéfane. Dès demain je repeins l'inscription. Je le repeins peut-être même en entier le Tir Stéfane.. Il en a besoin. (*Il entraîne Clara et la fait s'asseoir près le lui sur les marches de la roulotte. Mais elle reste raide et comme absente.*) La vie commence demain. Elle est riche et pleine de promesses pour tout le monde. (*Un temps.*) Il faut réapprendre à aimer la vie, Clara.

(*Ils restent sans parler un instant dans le calme. On entend la voix d'Antonin, furieuse. Il apparaît, tenant Minouche par le bras et la faisant marcher avec rudesse. Clara bondit.*)

ANTONIN. Avance, saleté ! Avance ou je tape encore !

CLARA. Tu vas la lâcher, dis !

STÉFANE. Qu'est-ce qu'elle a fait ?

ANTONIN, *la poussant en avant*. Dis-le toi-même, sale môme. J'en rougirais, moi.

MINOUCHE, *dure*. Je voulais qu'il te dénonce à Mario. (*Clara s'approche de Minouche.*)

ANTONIN. C'est déjà beau ça, n'est-ce pas ! Eh bien ce n'est pas le pire. En échange de quoi je devais avertir Mario ? Allez, dis-le !

CLARA. En échange de quoi ?

MINOUCHE. J'aurais été dans son lit.

ANTONIN. Et même pas gênée de le répéter devant père et mère. Dans mon lit ! Me proposer ça à moi, Antonin, qu'avec seulement un petit rien on tente. (*Furieux.*) En plus qu'elle est belle, la garce. Regardez-moi ça ! (*On le devine admiratif.*) Je l'aurais étranglée, patron ! Dans mon lit ! (*Il la secoue.*)

STÉFANE. Laisse-la, Antonin. Elle ne serait pas venue dans ton lit. (*A Minouche.*) Minouche, c'est la vérité, tu n'y aurais pas été ?

(*Minouche ne répond pas.*)

ANTONIN. Mais si. J'ai souvent l'air de me faire des idées, patron, plutôt vantard et toujours à exagérer... Eh bien, je vous jure, je disais oui et elle venait.

MINOUCHE, *dans un cri*. Oui !

ANTONIN. Et voilà ! La garce ! (*Il tend un revolver à Stéfane.*) J'étais sur la route à vous apporter ça. Mario commence à s'énerver et vous savoir avec des carabines de rien du tout...

(*Mais Stéfane qui a pris le revolver ne l'écoute pas. Alors, dans un nouvel accès de fureur :*)

Bon Dieu, tu ne pouvais pas aller le dire toi-même à Mario, si tu y tenais tant, sans me faire ce coup-là !

STÉFANE. C'est vrai, ça, Minouche, c'était plus facile.

MINOUCHE. Qu'un de tes copains te trahisse, ça m'aurait plu. (*Elle recule un peu, affolée, devant Stéfane et Antonin, qui la regardent comme des juges, et Clara, stupéfaite.*) Je ne voulais pas qu'il gagne, Man, je ne voulais pas que tu lui dises oui. (*Elle sanglote, au bord de la crise de nerfs. Clara vient la prendre dans ses bras.*)

CLARA, *la berçant. Avec une sorte de honte*. Que tu as dû être malheureuse !

(*Un bruit de moteur. Deux phares balaient brutalement le carrefour et viennent éclairer brutalement les personnages. Stéfane et Antonin s'interrogent du regard.*)

MINOUCHE, *monocorde*. Oui, c'est Mario. Je l'avais averti avant de rencontrer Antonin. (*Un temps et soudain à Stéfane.*) Cache-toi ! Cache-toi vite ! Papa !

UNE VOIX. Stéfane !

STÉFANE, *dur*. Trop tard ! Je me sors de là et je t'expliquerai un peu la vie, Minouche.

LA VOIX. Stéfane !

(*Stéfane se dirige vers la voiture. Il a le revolver à la main. Comme Antonin le suit.*)

STÉFANE. Reste là ! (*Il se retourne vers Clara.*) Tu seras heureuse, Clara ! (*Il est sorti.*)

VOIX DE STÉFANE. Ne fais pas l'idiot, Mario, j'ai une proposition à te...

(*Des coups de feu. Puis le moteur démarre. Les phares reculent. Les deux femmes n'ont pas bougé. Antonin sort.*)

MINOUCHE, *affreusement oppressée*. Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

CLARA. Ce n'est pas toi. C'est moi, lui et moi ! C'est notre faute !

MINOUCHE. Qu'est-ce que nous allons devenir, Man ?

CLARA. Ne bouge pas. Il ne faut pas aller voir. Nous devons rester là, toutes les deux... Sans bouger...

MINOUCHE. Je ne veux pas que tu pleures.

CLARA. La vie recommence demain, Minouche. Elle est riche et pleine de promesses pour tout le monde. Demain nous réapprendrons à l'aimer... Tu m'écoutes...

MINOUCHE, *dans un souffle*. Oui.

CLARA, *dans un effort*. Oui, demain je te ferai aimer la vie.

(*Du village viennent encore quelques bouffées de musique. Mais ce sont les dernières, déjà faibles et maigres, la fête est en train de finir.*)

RIDEAU

"LE TIR CLARA"...

Le Tir Clara *est la troisième pièce connue (car il doit en avoir d'autres dans ses tiroirs) de Jean-Louis Roncoroni. René Dupuy révéla la première,* Selon la légende... *voici quelques années. Georges Douking présenta la seconde,* Les Hommes du dimanche, *en 1957, au Théâtre de la Michodière. Elle a été publiée dans notre N° 181.*
Cette saison, c'est Jean-Louis Barrault qui accueille Le Tir Clara *au Palais-Royal, Le jeune auteur a pris le bon départ. Au reste, cette chance est des plus méritées, car Jean-Louis Roncoroni est un authentique écrivain de théâtre. Il a, en outre, quelque chose à dire. Et il le dit.*

...ET LA CRITIQUE

JEAN-JACQUES GAUTIER :

Je souhaite que vous alliez voir cette pièce.

La seconde pièce de Jean-Louis Roncoroni était plus intéressante que la première. Et, dans celle-ci, la troisième sauf erreur, ce jeune auteur tient la plupart des promesses qu'il nous avait faites, et quelques autres de surcroît.
Les personnages du *Tir Clara* ont une existence, une densité. Chacun parle son langage propre et pourtant l'ensemble rend un son homogène. L'ouvrage révèle en outre un accent personnel.
Le Tir Clara, c'est d'abord une histoire. L'histoire de trois femmes. Une mère et ses deux filles qui tiennent un tir dans les foires...
...Mais, si c'est une histoire, *Le tir Clara* est aussi et surtout l'étude de l'idée que ces trois femmes, la mère et les deux jeunes filles, se font de l'homme.
... Je me suis laissé aller par intérêt pour ces personnages et leur drame (qui est au fond celui de toutes les amours humaines), à analyser, à décrire, à expliquer.
Vous aurai-je ainsi inspiré quelque envie d'aller voir la pièce de M. Roncoroni ? Je le souhaite.

Le Figaro.

PAUL MORELLE :

Un jeune auteur qui a envie de dire quelque chose.

Jean-Louis Roncoroni est un jeune auteur dramatique qui a manifestement envie de dire quelque chose.
Manifestement il est hanté, obsédé par les forains, les nomades, les gens du voyage. Sa première pièce, *Les Hommes du dimanche*, montrait des nomades arrêtés, fixés, de par la volonté de la femme. Mais les hommes, eux, voudraient recourir les routes... La seconde, montée par Jean-Louis Barrault. *Le Tir Clara*, met en scène une patronne de tir forain abandonnée par son mari, il y a quinze ans, avec deux filles, et qui les élève dans le mépris, la haine de l'homme... et l'orgueil d'être femme. Dans les deux cas, l'homme et la femme s'opposent. Mais c'est la femme qui domine. Et s'ils finissent par se rencontrer, se réconcilier, c'est grâce à l'acceptation, à l'abdication de l'homme. Même lorsque c'est la femme qui semble, de prime abord, se laisser attendrir.
C'est un théâtre où l'homme et la femme sont des adversaires et où il faut que l'un ou l'autre mette les pouces.
Voilà, me semble-t-il, le sens de ce que Jean-Louis Roncoroni a voulu nous dire...
... Mais il ne se méfie pas assez de la fausse poésie attachée à ce milieu. De son côté, « fleurs artificielles », « fantasmagorie pour pauvres ». Il y aurait, en effet, un travail utile à faire, de démythification, qui consisterait à montrer, derrière le pseudo-luxe des décors, une réalité assez banale, des sentiments quotidiens. Mais cela, l'auteur ne le fait pas. Il cède à la pire tentation du pittoresque de foire. Son dialogue est bâti en trompe-l'œil, brillant et agaçant comme une poupée de tir forain. Cela imite bien la vie. Mais cela l'imite seulement. Ce n'est pas la vie.

Libération.

JEAN SELZ :

Très jolie suite de scène.

Le meilleur de la pièce tient dans l'évolution des rapports entre les trois femmes, dans l'inquiétude de cette mère qui voit ses filles prêtes à lui échapper, dans la révolte d'abord timide de Rosy, puis dans son irrésistible besoin de s'enfuir qui entraînera Minouche à vouloir, elle aussi, se libérer de la domination maternelle. Minouche, toutefois, comprendra à temps la détresse de Clara. Elle renoncera à ses rêves encore un peu enfantins, mais dans lesquels se projetaient ses désirs déjà féminins de vivre une vie brillante, une vie où elle pourrait avoir « une combinaison de soie et des souliers à talons hauts ». Ce qui rend très jolie cette suite de scènes, c'est que sous les propos souvent irrités, échangés entre Clara et ses filles, sous les menaces, les cris et les colères, on sent toujours la sourde chaleur d'un amour et d'une solidarité qui ne pourra sans déchirement se dissiper.

France Observateur.

MAX FAVALELLI :

L'action a quelque chose de gratuit et de sommaire.

J'ai retrouvé dans *Le Tir Clara* les promesses et les défauts des *Hommes du dimanche* (et, si l'impression est malgré tout meilleure, cela provient, je pense, du fait que cette deuxième pièce est bien mieux distribuée et mise en scène que ne l'était la première). C'est-à-dire que l'on a bien du mal à croire à la réalité des personnages et que le développement même de l'action a quelque chose de gratuit et de sommaire. L'auteur a peut-être tendu vers l'économie de la tragédie. Mais l'on songe bien plutôt à une de ces complaintes comme Edith Piaf les affectionne.
En outre, le choix du milieu accroît cette sensation. *Les Hommes du dimanche* étaient des romanis. Les héros du *Tir Clara* sont des banquistes. Or ce pittoresque est aussi dangereux qu'il est séduisant. En effet, il implique un style conventionnel dont il est très malaisé de s'évader.

Paris-Presse.

MORVAN LEBESQUE :

Un incontestable auteur dramatique.

Il reste que M. Roncoroni est un incontestable auteur dramatique. M. Jean Anouilh qui s'est intéressé à ses débuts ne s'y est pas trompé et ce *Tir Clara* techniquement en progrès sur les *Hommes du dimanche* — et qu'on jouera autrement qu'en « mardi », j'espère — s'inscrira, j'en suis sûr, dans une œuvre longue et féconde. C'est un autre Jean-Louis Barrault, qui l'a retenue et montée. Il lui a donné toutes les chances possibles, et singulièrement une excellente distribution où l'on retrouve M. Sabatier, M. Pierre Pernet, M. Rodier et le trio des femmes : Mme Rosy Varte qui joue Clara avec beaucoup de flamme, d'émotion, Mlle Versini qui est spontanée et troublante, enfin et surtout une jeune comédienne à qui nous avions eu grandement raison de faire confiance naguère, Mlle Sylvie Favre. Mlle Sylvie Favre en est encore à ses débuts — ou presque. Mais son interprétation du rôle de Minouche, enfant terrible, grinçante, acidulée, pathétique, lui ouvre dès maintenant une carrière probablement glorieuse. Elle a tout réussi, les passages comiques et les passages dramatiques. Elle a été — et ce fut justice — longuement acclamée.

Carrefour.

GEORGES LERMINIER :

Une étonnante Minouche.

L'interprétation n'est pas le moindre atout de la représentation. Rosy Varte, d'abord, Médée de la barrière du Trône, véhémente, passionnée, forte en voix, joue cartes sur table. On finit par croire à son personnage. Marie Versini, l'Ismène de cette tragédie foraine, réduit aisément Victor en son pouvoir, et la salle avec lui. Victor, c'est Roland Rodier. Pas le beau rôle : un faux dur, plus à l'aise avec les lionnes qu'avec les femmes. Stéfane, c'est William Sabatier. Bon. Henry Gaultier, dont on ne sait plus s'il est un comédien ou un personnage échappé d'Anouilh, tant il a partie liée avec l'auteur du *Rendez-vous de Senlis*, fait un numéro épisodique, excellent d'ailleurs. Pierre Pernet et Maurice Sarfati sont à l'aise dans leur personnage.
Mais il faut mettre à part Sylvie Favre, qui campe une étonnante Minouche. Enfant encore, avec des mots qui frappent juste, des mines ingénues, mais où, déjà, s'affirme la coquetterie de demain, Minouche, grâce à elle, devient une petite bonne femme émouvante, vraie, qui remplit la scène de sa présence d'adolescente terrible et fait même éclater le cadre étroit de la pièce.

Le Parisien Libéré.

Comédie Française
Un acte de Edmond Sée

A STANY OPPEINHEIM
son ami d'âge mûr,
E. S.

UN AMI DE JEUNESSE

Distribution	1958	1921
Lambruche	Georges Chamarat	De Feraudy, puis Denis d'Inès
Le Blumel	Maurice Porterat	Roger Monteaux, puis Georges Vitray
Dautier, son secrétaire	Henri Piéguet	Pierre Fresnay
Un domestique	Cochet	Chaize
Mme Le Blumel	Gisèle Casadesus	Mme de Chauveron

Représentée pour la première fois, à la Comédie-Française, le 14 décembre 1921. Reprise le 21 octobre 1958.

Grand maître de la critique française (il vient d'être élu pour la 28e fois consécutive Président du Syndicat de la Critique Dramatique et Musicale), Edmond Sée, à l'image de son œuvre théâtrale, conserve une étonnante jeunesse. Lorsque la pièce que nous avons l'honneur de publier dans ce numéro fut reprise, voici quelques mois, sur la scène de la Comédie-Française 37 ans après sa création, ce ne fut qu'un cri dans tous les journaux parisiens, le lendemain : « *Un Ami de jeunesse* n'a pas une ride ! »

Le secret d'Edmond Sée le voilà : son cœur n'a pas une ride. Avec la même foi, la même chaleur humaine qu'il écrivait, autrefois, des chefs-d'œuvre comme *L'Indiscret*, *Les Miettes* ou *La Brebis*, il défend aujourd'hui — comme critique, comme écrivain, comme homme de radio — les valeurs authentiques de notre théâtre.

Au moment où nous mettons sous presse, nous apprenons — et avec quelle joie — que l'Académie Française vient de décerner le Prix TOIRAC — « *attribué à l'auteur de la meilleure pièce représentée à la Comédie Française au cours de l'année* » — c'est-à-dire « *Un ami de jeunesse* ».

A. C.

Le cabinet de travail de Le Blumel, sous-secrétaire d'Etat au ministère de..., dans son appartement privé. Intérieur luxueux. Des tapisseries anciennes. Une bibliothèque. Une grande table de travail au centre. A gauche, sur un chevalet un grand tableau, portrait de Madame Le Blumel.

Au lever du rideau. Le Blumel travaille, assis, devant sa table. On frappe à la porte.

scène 1

LE BLUMEL, *puis* DAUTIER, *son secrétaire*

LE BLUMEL. Entrez ! (*Dautier paraît.*) Ah ! c'est vous, Dautier ?

DAUTIER. Bonjour, Monsieur le Ministre.

LE BLUMEL. Bonjour, Dautier. Eh bien, vous venez de là-bas, du ministère ?

DAUTIER. J'en viens...

LE BLUMEL. Vous avez vu mon chef de cabinet ?

DAUTIER. J'ai vu M. Rosenthal.

LE BLUMEL. Et vous lui avez dit ?

DAUTIER. Parfaitement. Qu'ayant été pris, vendredi soir, d'une violente crise de rhumatisme, vous n'aviez pu vous rendre, samedi, au ministère, ni, à plus forte raison, à la Chambre, qu'hier, lundi, vous espériez sortir, mais que le médecin s'y était opposé, que vous ne pourriez vraisemblablement pas bouger avant la fin de la semaine et que, par conséquent, M. Rosenthal devait se charger des affaires courantes et donner audience à votre place.

LE BLUMEL. Parfait. Il n'a rien dit ?

DAUTIER. Il m'a prié de vous transmettre ses vœux de prompt rétablissement.

LE BLUMEL. Bien gentil !

DAUTIER. D'ailleurs, je vois avec plaisir que, aujourd'hui, vous allez mieux.

LE BLUMEL. Oui, mon cher Dautier, beaucoup mieux... Il n'y a guère que me jambe... là !... Mais j'espère qu'avec un ou deux cachets d'aspirine... Vous n'avez vu personne d'autre ?

DAUTIER. Personne.

LE BLUMEL. Le ministre ?

DAUTIER. Il n'était pas encore arrivé...

LE BLUMEL. Oui, ça ne nous surprend pas.

DAUTIER, *souriant.* Non.

LE BLUMEL. Il était quelle heure, quand vous avez quitté les bureaux ?

DAUTIER. Onze heures.

LE BLUMEL. Onze heures ! Admirable ! Enfin, par bonheur, nous sommes là, nous autres, humbles et dévoués sous-secrétaires d'Etat. Parce qu'on a beau médire de nous à chaque occasion, et même contester souvent notre utilité... (*S'interrompant.*) Vous avez le courrier ?

DAUTIER. Voici...

LE BLUMEL, *regardant les adresses écrites sur les enveloppes.* Voyons... (*Il lit.*) « Monsieur le Sous-Secrétaire d'Etat du ministère de... » (*Il en prend une autre.*) « Monsieur le Sous-Secrétaire d'Etat... » (*Même jeu.*) Celle-là n'est pas pour moi. (*Dautier fait un geste d'étonnement.*) Voyez... Ministre de... (*Il lui tend la lettre.*)

DAUTIER. Pardon... (*Il regarde l'enveloppe.*) Monsieur Le Blumel, ministre de... (*Il la lui rend.*)

LE BLUMEL. Ah oui ! il y a bien mon nom... C'était une erreur... Quelqu'un qui ne savait pas...

DAUTIER, *finement.* Ou qui savait...

LE BLUMEL, *avec une nuance de satisfaction.* Dautier, vous êtes un flatteur. Ouvrez, voulez-vous. (*Il désigne la dernière lettre.*) Celle-là, celle-là d'abord.

DAUTIER, *lisant.* « ... Monsieur le Ministre, lors de notre dernière entrevue, vous avez bien voulu me laisser espérer que vous consentiriez à intervenir en vue de l'obtention d'un bureau de tabac... » (*Il s'interrompt.*) Ah oui ! c'est cette vieille folle, la mère d'un gendarme qui, soi-disant, est mort victime de son devoir, pendant la guerre. mais, en réalité, à la suite d'une congestion causée par un excès de boisson... Vous m'avez dit de classer l'affaire.

LE BLUMEL. Ah ! oui, oui...

DAUTIER. Le sujet en question n'était pas très digne d'intérêt...

LE BLUMEL. Non, non... lui, peut-être, mais elle, sa mère, sa vieille maman... Montrez. (*Il lit à son tour.*) « Si j'osais, Monsieur le Ministre, attirer l'attention bienveillante de Monsieur le Ministre... » Oui... (*Il continue à lire, à voix basse, puis reprend.*) Pauvre femme !... Elle s'exprime bien... d'une façon touchante !... Laissez-moi le papier, j'examinerai... je répondrai moi-même, ou je saisirai personnellement le ministre, l'autre... Voyons la suite... (*Il prend diverses lettres.*) « Monsieur le Sous-Secrétaire... J'ai l'honneur de rappeler à la bienveillante attention... » (*On entend du bruit dans l'appartement voisin.*) Qu'est-ce que c'est... Quel est ce bruit ?

DAUTIER, *écoutant.* Il paraît venir...

LE BLUMEL. De chez moi, oui : on dirait la voix de mon fils... et celle de ma femme... Voulez-vous parier que ce petit fait encore des siennes ! C'est insupportable... Je vais le leur faire dire.
(*Il sonne. Un domestique paraît.*)

scène 2

LE BLUMEL, DAUTIER, UN DOMESTIQUE

LE BLUMEL. Qu'est-ce qui se passe ?

LE DOMESTIQUE. Je ne sais pas, Monsieur le Ministre...

LE BLUMEL. Eh bien, tâchez de savoir... Et priez Madame de faire taire cet enfant... Ou plutôt non... Dites à Madame qu'elle veuille bien venir jusqu'à mon cabinet, que j'ai à lui parler.

LE DOMESTIQUE. Bien, Monsieur le Ministre. (*Il sort.*)

scène 3

LE BLUMEL, DAUTIER

Un court silence. Le tumulte reprend.

LE BLUMEL, *à Dautier.* Tenez, voilà que ça recommence ! Allez donc travailler dans ces conditions-là !

DAUTIER. Il faut être indulgent aux enfants.

LE BLUMEL, *indulgent,* pardieu, je crois que je ne manque pas d'indulgence et on ne peut prétendre que je ne gâte pas mon fils !... Je le gâte trop, et il en abuse ! Et sa mère aussi en abuse.

DAUTIER. Il est encore bien jeune.

LE BLUMEL. Voilà, voilà, oui, voilà ce qu'elle me répète chaque jour : il est bien jeune ! Pour elle il le sera toujours. N'empêche que quand un gamin va sur ses sept ans !... Sans compter que rien n'est mauvais pour lui comme l'oisiveté; or, depuis quinze jours que son institutrice est malade et qu'il se sent livré à lui-même, la vie devient intenable. Heureusement que tout ça va changer... Parce qu'à un moment donné, il faut sortir les enfants des mains des femmes, si l'on veut qu'ils deviennent des hommes à leur tour ; aussi, dès que nous aurons reçu cette réponse que nous attendons... Ce qui m'étonne, c'est qu'elle ne soit pas encore arrivée... Voyons, quand avez-vous porté la lettre ?

DAUTIER. La lettre ?

LE BLUMEL. Oui... que je vous ai confiée l'autre jour... à porter au lycée d'Alembert.

DAUTIER. Ah ! la lettre pour M. Lambruche ?

LE BLUMEL. Lambruche, oui, mon vieil ami Lambruche !... Parce que le voilà, tenez, l'homme qu'il nous faut pour ce gamin... le précepteur, l'éducateur rêvé... Si j'avais pensé à lui plus tôt ! Oui !... Seulement, je suis surpris de ne pas l'avoir encore vu...

DAUTIER. Ce n'est guère étonnant... Il y a eu mercredi huit jours, je me suis rendu à cet établissement, où vous m'aviez dit que M. Lambruche occupait un poste de maître répétiteur, mais vous vous souvenez de la réponse que l'on m'a faite : M. Lambruche avait quitté la maison depuis cinq ans déjà et l'on ignorait son adresse actuelle.

LE BLUMEL. Mais vous l'avez retrouvée, cette adresse.

DAUTIER. Non sans peine...

LE BLUMEL. Alors ?...

DAUTIER. M. Lambruche se trouvait peut-être absent.

LE BLUMEL. Oui, peut-être... En tout cas il ne tardera pas, il ne peut guère tarder à venir... Ce vieux Lambruche ! En voilà un qui va être surpris, tenez, et heureux de ce qui lui arrive là !...

DAUTIER. Il y a longtemps que vous n'aviez revu... ?

LE BLUMEL. Quinze ans... seize ans... depuis le Quartier, où nous étions étudiants tous les deux... Oui, lui préparait sa licence ès-lettres, moi je faisais mon droit... Mais tous les soirs, après les cours, on se retrouvait à l'heure du repas dans un petit café... rue Soufflot..., je le revois encore... Oh ! un petit café bien modeste, parce que, dans ce temps-là, on ne roulait pas sur l'or... Ça ne fait rien, on vivait, gais, jeunes, insouciants !... On s'amusait... Et puis on travaillait, et pas seulement en vue des examens, non, pour soi-même... On écrivait, on faisait des vers... Moi aussi... Je crois même qu'à ce moment-là j'ai publié un volume... Vous ne saviez pas ?... Parfaitement !... *Les Ondes sonores,* ça s'appelait... Hein ! quel titre ! Croyez-vous qu'il faut être jeune pour trouver un titre comme celui-là... Ah ! si mes collègues de la Chambre le savaient, et les journaux, qu'est-ce que je prendrais ?... Enfin... Lambruche et moi, nous vivions comme deux inséparables, deux frères, et ça a duré jusqu'au jour où le destin nous a forcés de suivre une route différente. Oh ! mais, je suis tranquille ; intelligent, instruit et travailleur comme il était, je serais bien étonné qu'il n'eût pas suivi son petit bonhomme de chemin... modestement, ça va sans dire ! Tout le monde ne peut pas marcher comme j'ai marché moi-même. mais, enfin !... D'ailleurs, il avait sa mère, autrefois, Lambruche, une vieille bonne femme qui lui envoyait de l'argent. (*Un silence.*) Et puis, alors mê-

me qu'il se trouverait dans une situation précaire ou difficile... raison de plus pour que je tende la main à un copain, un vieux camarade de jeunesse... Parce que, vous le voyez, hein, lorsqu'il se trouvera en présence de qui ? De son vieux camarade, devenu quoi ? Ministre... Pauvre Lambruche ! Ah ! il me tarde de le voir arriver. Tenez..., de lui causer cette surprise, cette joie, cet orgueil... vous me comprenez, hein ?

DAUTIER. Je crois bien !

LE BLUMEL. Oui, vous me comprenez !... Mais je ne suis pas sûr que ma femme le comprendra aussi bien.

DAUTIER. Ah ! Madame Le Blumel ignore encore ?...

LE BLUMEL. Elle ignore, oui ! Vous savez comme elle se montre faible, dès qu'il s'agit de cet enfant... Seulement, elle n'a pas l'air de venir vite, ma femme... Voulez-vous parier que cet imbécile n'aura pas fait la commission ?... Tenez, mon petit Dautier, vous feriez mieux d'aller voir vous-même... Non... la voilà.

scène 4

LES MEMES, *plus* MADAME LE BLUMEL

Mme LE BLUMEL, *à Le Blumel.* Tu m'as fait demander ? (*Dautier s'incline en la voyant.*) Bonjour, Monsieur Dautier.

DAUTIER, *saluant.* Madame...

LE BLUMEL. Oui, je t'ai fait demander, il y a déjà un bon moment !...

Mme LE BLUMEL. J'avais peur de te déranger.

LE BLUMEL. Non, ce n'est pas toi qui me déranges ! C'est ton fils.

Mme LE BLUMEL. Tu l'entends d'ici ?

LE BLUMEL. Je l'entends ! hein, Dautier : elle demande si nous l'entendons !...

DAUTIER, *voulant s'esquiver.* Je vous demande la permission...

LE BLUMEL. Oui, mon petit Dautier. Tenez, vous vous chargerez de ça... Et de ça. (*Il lui donne des papiers.*) Et puis, après, vous passerez à la Bibliothèque Nationale, afin de recueillir ces documents pour mon discours... Je vous attends ici, à quatre heures. Nous aurons à travailler.

DAUTIER. Monsieur le Ministre... Madame. (*Il sort.*)

scène 5

LE BLUMEL, MADAME LE BLUMEL

LE BLUMEL. Là. (*A sa femme.*) Oui, je l'entends, ton fils, il fait assez de vacarme pour que nous l'entendions.

Mme LE BLUMEL. Je lui avais pourtant bien recommandé de se tenir tranquille ! Mais, que veux-tu, le pauvre petit est tellement heureux de profiter de ces quelques jours de liberté que lui laisse l'indisposition de Mademoiselle de Quinsonnas ! Mais sois tranquille, il est plus que probable qu'avant la fin de la semaine, son institutrice pourra revenir.

LE BLUMEL. Revenir... ?

Mme LE BLUMEL. Oui... Qu'est-ce qu'il y a ?

LE BLUMEL. Il... y a !... Voilà... Tu devrais faire savoir à Mademoiselle de Quinsonnas, à cette excellente Mademoiselle de Quinsonnas, qu'elle prenne son temps, tout son temps, pour se soigner.

Mme LE BLUMEL. Pourquoi ?

LE BLUMEL. Parce que j'ai la ferme intention de me passer désormais de ses services.

Mme LE BLUMEL. Pour quelle raison ?

LE BLUMEL. Parce que je trouve que ce petit arrive à un âge où il faut penser un peu sérieusement à son instruction.

Mme LE BLUMEL. Il est encore bien jeune !

LE BLUMEL. Là ! Voilà !... Toujours le même refrain ! Non, non, il n'est pas bien jeune. A sept ans, un garçon doit commencer à travailler pour tout de bon... Or, si on veut faire d'un enfant un homme, c'est à un autre homme qu'il faut le confier.

Mme LE BLUMEL. Un autre...

LE BLUMEL. Parfaitement, qui veillera sur lui, qui l'instruira comme il convient, à son âge... Au surplus, quand tu connaîtras celui que j'ai choisi...

Mme LE BLUMEL. Ah ! tu as déjà choisi ?...

LE BLUMEL. Mais oui.

Mme LE BLUMEL, *vivement.* Qui est-ce ?

LE BLUMEL. C'est un ami, un vieil ami à moi..., un camarade de jeunesse avec lequel j'ai fait mes études, au Quartier Latin... Il préparait sa licence ès-lettres... et, aujourd'hui, il se trouve, justement, qu'il occupe dans l'Université une place...

Mme LE BLUMEL. Comment s'appelle-t-il ?

LE BLUMEL. Comment il... Lambruche.

Mme LE BLUMEL. Lambruche !...

LE BLUMEL. Quoi... Oui, Lambruche ! C'est son nom. Mon vieil ami Lambruche.

Mme LE BLUMEL. Il ne me dit rien !

LE BLUMEL. Tu ne l'as jamais vu !...

Mme LE BLUMEL. Je parle de son nom...

LE BLUMEL. Ah ! son... Je reconnais qu'il y en a de plus jolis ! Mais comme on ne choisit pas son nom !... L'important, c'est que celui qui le porte fasse notre affaire.

Mme LE BLUMEL. Et tu crois qu'il la fera ?

LE BLUMEL. J'en suis sûr... Tu penses bien que je ne l'aurais pas choisi à la légère.

Mme LE BLUMEL. Mais... depuis ?

LE BLUMEL. Depuis...

Mme LE BLUMEL. Tu l'as revu ce monsieur... Lambruche ?

LE BLUMEL. Bien sûr.

Mme LE BLUMEL. Où ?

LE BLUMEL, *embarrassé.* Où... Eh bien, à droite et à gauche... Il est venu au ministère... nous nous sommes rencontrés... tiens, il n'y a pas un an, devant son lycée... là où il est... professeur... il sortait. C'est quelqu'un, tu sais... Et bon, doux avec les enfants ! Un vrai papa gâteau !

Mme LE BLUMEL. Enfin, tu t'es entendu avec lui ?

LE BLUMEL. En... principe... oui.

Mme LE BLUMEL. Ah ! en principe, seulement ?

LE BLUMEL. C'est-à-dire, il doit me donner sa réponse définitive, lui-même, d'un moment à l'autre... Nous l'attendons. Voilà pourquoi j'ai tenu à te prévenir, afin que tu préviennes toi-même cet enfant.

Mme LE BLUMEL. Pauvre petit !

LE BLUMEL. Quoi, pauvre petit !... Quoi, pauvre petit !... Je ne vois pas en quoi il a à se plaindre.

Mme LE BLUMEL. Oh ! si ! Sensible comme il est ! Il aimait tant sa « Mademoiselle » !

LE BLUMEL. Il aimera tant son précepteur ! C'est l'affaire de huit jours !

Mme LE BLUMEL. Tu ne connais pas ton fils ! Enfin !

je vais toujours essayer d'adoucir le coup, de le préparer...

LE BLUMEL. C'est ça... (*Un domestique paraît.*) Quoi... quoi encore ?

scène 6

LES MEMES, *plus* UN DOMESTIQUE

LE DOMESTIQUE. Je demande bien pardon à Monsieur le Ministre de le déranger, mais il y a dans l'antichambre quelqu'un qui insiste pour être reçu...

LE BLUMEL. Quelqu'un ?

LE DOMESTIQUE. Oui, Monsieur le Ministre, quelqu'un de pas très..., enfin... un drôle de bonhomme... avec un béret... et puis un cache-nez... l'air bizarre, autant dire...

LE BLUMEL. Qu'est-ce qu'il me veut ?

LE DOMESTIQUE. Il dit que Monsieur le Ministre lui a donné un rendez-vous.

LE BLUMEL. Quoi, rendez-vous ? Je n'ai donné aucun rendez-vous. C'est peut-être un électeur...

LE DOMESTIQUE. Je ne crois pas, Monsieur le Ministre.

Mme LE BLUMEL. Non... moi aussi, je l'ai vu, en traversant l'antichambre pour venir ici... ; il n'est même pas très poli, entre parenthèses : c'est à peine s'il m'a saluée quand je suis passée... Et je suis de l'avis de Pierre, il a une drôle de mine... Moi, il m'a presque fait peur.

LE BLUMEL, *la calmant.* Allons !

Mme LE BLUMEL. C'est vrai qu'on ne sait jamais ce que peuvent vouloir des gens comme ça... Et dès qu'on est au pouvoir..., un peu en vue...

LE BLUMEL. Allons ! voyons !... ne nous énervons pas..., je te jure qu'il n'y a pas de quoi... D'ailleurs, vous avez sa carte.

LE DOMESTIQUE. C'est-à-dire que ce monsieur a écrit son nom sur un papier...

LE BLUMEL. Eh bien, donnez. (*Il lit.*) Ah ! ça, c'est admirable... Oui, vous pouvez faire entrer.

Mme LE BLUMEL. Tu le connais ?

LE BLUMEL. Si je le connais !... (*Se reprenant.*) Enfin, oui, je sais qui c'est, tu n'as rien à craindre... Va rejoindre ton fils, va... Laisse-moi... Tu peux me laisser.

Mme LE BLUMEL. Tu ne préfères pas que je reste près de toi ?

LE BLUMEL. Mais non..., va rejoindre ton fils, d'autant que tu as des choses à lui dire.

Mme LE BLUMEL. Ah ! oui, oui ! Mais, écoute...

LE BLUMEL. Quoi encore ?

Mme LE BLUMEL. Pour ce professeur, que tu veux lui donner... ce Lambr... Lambr...

LE BLUMEL. Lambruche... Joseph Lambruche...

Mme LE BLUMEL. Je ne pourrai jamais m'habituer à ce nom... Comme tu ne l'as pas encore vu, que tu peux ne pas t'entendre avec lui..., on ne sait jamais... En tout cas..., écoute..., promets-moi que si ça arrivait..., si vous ne tombiez pas d'accord, quand il viendra..., en admettant qu'il vienne..., nous reprendrions Mademoiselle de Quinsonnas.

LE BLUMEL. Je te le promets, là.

Mme LE BLUMEL. Bien.

LE BLUMEL. Mais, je te le répète...

Mme LE BLUMEL, *vivement.* Non, non, tu as promis, tu as promis ! C'est tout ce que je te demande... Et il va être sage, sois tranquille, tu ne l'entendras plus parler ou crier, jamais, jamais... (*Elle sort.*)

scène 7

Le Blumel, seul, va vers la porte du fond.

LE BLUMEL. Ah ! c'est toi, te voilà ! Entre, mon vieux ! Entre !

scène 8

LE BLUMEL, LAMBRUCHE

Lambruche entre. C'est un petit homme souffreteux, malingre. Il tient à la main un béret d'une couleur indéfinissable, et son pardessus minable, déboutonné, laisse entrevoir un complet défraîchi, du linge douteux.

LE BLUMEL, *surmontant un léger mouvement de surprise.* Ce vieux Lambruche ! Mais oui, c'est moi, ton ami..., ton copain Le Blumel ! Crois-tu, hein, qu'il y avait longtemps qu'on ne s'était vus, nous deux !

LAMBRUCHE. Oui... il y a déjà pas mal d'années !

LE BLUMEL. Sept ans... huit ans !...

LAMBRUCHE. Au moins.

LE BLUMEL. A peu près, puisque, la dernière fois, c'était devant le lycée, tu te souviens... On avait bavardé, on s'était promis de se revoir... et puis...

LAMBRUCHE. Oui, on ne s'est pas revus..

LE BLUMEL. Non... Mais ce n'est pas étonnant : occupés comme nous le sommes... On mène une telle existence ! Alors, les amis, les vrais amis..., on les perd de vue... Heureusement, on ne les oublie pas, on se souvient d'eux à l'occasion, quand il le faut... Ce vieux Lambruche !... Mais, assieds-toi, voyons... Tu ne peux pas savoir comme je suis content de te revoir, comme ça rappelle, ça remue en moi des choses... Tu vas bien, tu n'as pas changé...

LAMBRUCHE, *mélancolique.* Oh !

LE BLUMEL. Non, pas trop... je t'assure ! Tu as peut-être légèrement maigri.

LAMBRUCHE. Tu peux le dire, et blanchi aussi.

LE BLUMEL. Tu crois ? Ah ! dame, nous ne sommes plus aussi jeunes qu'autrefois ! Il y a l'âge !

LAMBRUCHE, *profondément.* Oui, l'âge ! et autre chose.

LE BLUMEL. Evidemment ! Evidemment ! (*Un petit temps.*) Et moi, comment me trouves-tu ?... Pas trop changé ?
(*Un petit temps.*)

LAMBRUCHE. Si...

LE BLUMEL, *saisi.* Ah ?

LAMBRUCHE. Tout de même... toi aussi ! Oh ! je t'aurais bien reconnu ; mais, la dernière fois que je t'ai vu..., les cheveux surtout.

LE BLUMEL. Quoi... ça s'éclaircit ?

LAMBRUCHE. Et puis... le ventre !

LE BLUMEL. Enfin, tu me trouves épaissi ?

LAMBRUCHE. Un peu !... C'est bien naturel.

LE BLUMEL. Eh oui !

LAMBRUCHE. Comme tu dis, il y a l'âge !

LE BLUMEL. Ah !...

LAMBRUCHE. On ne peut pas être et avoir été !
(*Un petit temps.*)

LE BLUMEL. Ce vieux Lambruche ! Pourtant, je me sens assez jeune je t'assure assez gaillard ! Je ne suis, autant dire, jamais malade ! A peine une crise de rhumatisme de temps à autre. Comme en ce moment,

tiens ! Parce que, si je t'ai fait venir ici, chez moi, au lieu de te convoquer au ministère (*Appuyant.*), à *mon* ministère, c'est que mon médecin m'interdit de sortir encore pendant deux ou trois jours. Alors, je te reçois ici, dans mon appartement privé..., mon cabinet de travail... Car voilà où je travaille. Tu vois, je ne suis pas trop mal... n'est-ce pas ?

LAMBRUCHE *porte sa main en cornet derrière l'oreille, d'un geste familier aux sourds.* Eh !...

LE BLUMEL, *plus haut.* Je dis : ce n'est pas si mal ici ?

LAMBRUCHE. Je te demande pardon, j'ai l'oreille un peu dure... et quand il fait froid comme aujourd'hui, surtout dans ton antichambre, en attendant tout à l'heure, brrr !...

LE BLUMEL. C'est pourtant chauffé.

LAMBRUCHE. Oui mais dans les grandes pièces on gèle toujours ! Moi, je suis devenu très frileux. Il me faut de petites pièces chaudes, intimes, avec du soleil qui entre à flots. Tu te souviens, comme chez toi, autrefois, dans ta chambre de la rue Serpente, au sixième ? C'est là qu'il faisait bon.

LE BLUMEL, *une nuance de nervosité.* Il fait tout de même meilleur ici... Tu ne trouves pas ? Là-bas, ça manquait tout de même un peu de confortable.

LAMBRUCHE. Oui, mais c'était bien quand même... Il y avait la grande fenêtre au midi... par où le jour entrait...

LE BLUMEL. Le jour et le froid !

LAMBRUCHE, *poursuivant.* ...et, au milieu, le grand poêle, avec la bouillotte qui chantait, chantait... Ça répandait une chaleur douce, unie... qu'on réglait soi-même... Dans les appartements modernes, chauffés par des calorifères, ou bien on étouffe ou bien on gèle. (*Il tousse.*) Et puis, à cause de tous ces tapis, ces tentures... on respire forcément de la poussière, des microbes, et, quand on a, comme moi... (*Il est pris par une quinte.*)

LE BLUMEL, *affectueusement.* Oh ! mon vieux !

LAMBRUCHE, *essayant vainement de reprendre le souffle.* Non ! Laisse !... Ça... va... passer !... Ce sont les... bronches..., ces sacrées bronches... Oh ! ça ne date pas d'hier ! Chaque année, à l'entrée de l'hiver... (*Il tousse.*) C'est agaçant !

LE BLUMEL. Veux-tu prendre quelque chose, un peu de thé, pour te réchauffer... j'en prendrai avec toi.

LAMBRUCHE. Du... thé ?...

LE BLUMEL. Ou autre chose ?

LAMBRUCHE. Oui, j'aimerais mieux... autre chose... Parce que, du thé, moi... Autre chose d'un peu fort, qui remonte.

LE BLUMEL. Dis ce que tu veux.

LAMBRUCHE. Je ne sais pas... n'importe quoi..., ce que tu auras. (*Avisant un plateau à liqueurs.*) Tiens, ça...

LE BLUMEL. Ça ?

LAMBRUCHE. Oui, sur la table.

LE BLUMEL. *un peu surpris.* Ça, mais ce sont des liqueurs... Oui, après déjeuner, nous venons prendre le café ici... Un petit verre de... Cognac ?

LAMBRUCHE. Je t'avoue que je préfère.

LE BLUMEL. Rien de plus facile, voilà. (*Il porte le plateau et le dispose à portée de Lambruche. Celui-ci verse un verre, puis va pour en verser un autre. Le Blumel l'arrête du geste.*) Non, merci, pas pour moi, pas à jeun !

LAMBRUCHE. Alors... (*Il boit.*) Il est bon ! Tu permets ?
(*Il se verse un second verre qu'il avale pareillement.*) Ah ! ça va mieux !
(*Un temps.*)

LE BLUMEL. Ce vieux Lambruche ! Mais, dis donc, il me semble que tu as perdu tes bonnes habitudes d'autrefois ! Tu te souviens... quand on te blaguait, au Quartier, parce que tu te refusais *mordicus* à toucher même un petit verre d'alcool ?

LAMBRUCHE. Oui, mais dans ce temps-là, j'étais solide. Je n'avais pas besoin de mettre de l'huile dans la lampe !

LE BLUMEL. Ça ne vas donc pas ?

LAMBRUCHE. Si... ça va... Ça va à condition de faire attention...

LE BLUMEL. Il faut te soigner.

LAMBRUCHE. Oh ! se soigner ! Il faut avoir le temps... et les moyens... parce que les médecins, les pharmaciens, tout ça coûte...

LE BLUMEL. Oui... évidemment ! Mais enfin dans ta situation...

LAMBRUCHE. Ma situation...

LE BLUMEL. Dame !... Quand on appartient à « l'Alma mater »... l'Université...

LAMBRUCHE. Peuh !... l'Université !... Il y a beau temps que l'Université et moi nous nous sommes dit adieu, pour toujours...

LE BLUMEL, *surpris.* Ah ?... Je ne savais pas, moi. Comme, la dernière fois que nous nous sommes rencontrés, tu sortais précisément de ce lycée...

LAMBRUCHE, *avec âpreté.* J'en sortais, tu peux le dire ! J'en sortais avec l'espoir de ne jamais plus y rentrer...

LE BLUMEL. Tu n'étais pas... content ?

LAMBRUCHE, *violemment, ironiquement.* Content !... Content de passer des jours et des nuits à surveiller, à diriger..., à mater de petits misérables qui ne savent quoi chercher, quoi imaginer pour se moquer de vous, vous bafouer, vous martyriser. Ah ! oui, ils m'en ont fait voir, les misérables ! Tu penses, un maître répétiteur, sourd aux trois quarts, quelle aubaine ! Moi, n'est-ce pas, je tentais bien de réagir, mais eux abusaient de mon état. Ils inventaient mille trucs, qui m'agaçaient, m'aigrissaient... je devenais nerveux, méchant.... Alors, un jour, comme un de ces garnements avait été un peu trop loin, j'ai perdu patience, je me suis jeté sur lui et livré à des voies de fait... Oh ! ça, je me suis bien vengé !... Seulement, comme il était le fils d'un personnage, un ambassadeur... l'affaire a pris des proportions... On a voulu me faire faire des excuses, j'ai refusé, on m'a mis à pied... et je me suis trouvé autant dire sur le pavé... sans ressources.
(*Un silence.*)

LE BLUMEL. Mais je croyais... ta mère ?...

LAMBRUCHE. Oh ! ma mère ! il y avait longtemps que j'avais cessé de la voir..., que nous étions brouillés... Déjà, au moment de mon mariage...

LE BLUMEL. Ah ! je ne savais pas que tu étais..., je te félicite.

LAMBRUCHE. Oh !

LE BLUMEL. Alors ta mère ne s'entendait pas avec ta femme ?

LAMBRUCHE. Elle n'a même pas cherché à s'entendre; ma mère s'est toujours refusée à la voir.

LE BLUMEL. Pourquoi ?

LAMBRUCHE. Ah ! parce que ma mère avait ses idées, ses principes... et comme celle que je choisissais pour en faire ma femme, lui donner mon nom, était d'un autre rang, d'une autre classe...

LE BLUMEL. Ah ! Pourtant je suis sûr que du moment que tu faisais ta vie avec... cette... personne... elle méritait bien...

LAMBRUCHE, *avec violence.* Ça, tu peux le dire qu'elle le méritait ! Elle le méritait plus qu'aucune autre... Elle avait été assez malheureuse en commençant... et de toutes les manières... j'en sais quelque chose... et toi aussi !

LE BLUMEL, *surpris.* Moi ?...

LAMBRUCHE. Oui, parce que tu la connais, ma femme...

Tu l'as connue autrefois au Quartier... quand nous sortions, quand nous vivions tous quatre ensemble, toi avec ta Georgette et moi avec...

LE BLUMEL. Comment... ?

LAMBRUCHE. Lucienne, oui... Lulu... comme vous l'appeliez tous.

LE BLUMEL. Ah ! C'est... Lulu.

LAMBRUCHE, *avec largeur.* Que j'ai épousée, parfaitement, légitimement... je peux le déclarer à haute voix..., même devant toi... D'abord parce qu'entre celle que vous avez connue que vous avez cru connaître et celle qui est devenue, grâce à moi..., par moi... une femme..., ma femme... il y a une telle différence !...

LE BLUMEL. Je t'avoue que j'étais à mille lieues de m'attendre...

LAMBRUCHE, *ironique et supérieur.* Je pense bien... Toi, tu n'aurais pas épousé Georgette !... Non... tu avais d'autres ambitions..., plus grandes, plus hautes !... Tu t'es contenté de lui demander le meilleur d'elle-même, sa beauté, sa jeunesse.... Et puis, après au revoir... débrouille-toi comme tu peux ! Eh bien, moi, j'ai agi autrement avec Lulu. Voilà.

LE BLUMEL. Enfin, l'important est que tu sois heureux par elle... si elle t'aime.

LAMBRUCHE, *avec éclat.* Elle ! Ah ! Dieu, la pauvre petite ! Oui... s'il suffisait de s'aimer pour trouver le bonheur ! Malheureusement, il y a la vie, et quand celle-là commence à vous saisir, à vous courber, à vous broyer sous elle !

LE BLUMEL. Alors, ça n'a pas été tout seul ?

LAMBRUCHE, *sombre.* Non, pas tout seul !... Oh ! d'abord, oui, je n'ai pas eu à me plaindre... Avec les quelques sous que j'avais arrachés à ma mère, de l'héritage de mon père... on s'était mariés et puis installés, ma petite et moi... en ménage... On vivait, bien serrés l'un contre l'autre, tous les deux, et puis, après, tous les trois... parce qu'il nous était venu un troisième, un enfant, un petit garçon... si beau ! Moi, naturellement, je travaillais pour nourrir ce monde-là... Grâce à mes diplômes, j'avais trouvé une place de répétiteur dans une pension... Je donnais des leçons particulières... Ça allait ! ça allait ! Et ça a duré cinq ans, six ans !... Et puis, alors, tout d'un coup, la contre-passe..., la déveine..., les chagrins..., les malheurs... le malheur..., la mort de ce petit, enlevé après dix jours de souffrances..., une maladie affreuse... dans la tête, là... une méningite...

LE BLUMEL. Mon pauvre...

LAMBRUCHE. Ç'a été terrible... Ma femme ne s'en est jamais consolée. Elle l'adorait, tu comprends, on ne vivait que pour lui... Seulement, comme elle n'était pas bien forte, elle a commencé d'être malade, elle aussi. Elle toussait, elle maigrissait. Ça n'allait pas. (*Un silence.*)

LE BLUMEL. Oui, je vois que tu n'as pas eu de chance !

LAMBRUCHE. Oh ! ce n'est rien... ce n'est rien encore ! Si je te racontais la suite... ma vie, depuis sept ou huit ans... Oh ! je peux dire que j'en ai fait des métiers, tous les métiers, quoi ! Un moment donné, j'ai chanté des chansons... dans un cabaret sur La Butte..., des chansons que je composais moi-même, en m'accompagnant sur le piano... Ça, c'était le plus dur... Heureusement, on me payait assez bien, là-dedans... On n'était pas regardant sur les consommations... On nous laissait absorber cinq ou six petits verres de cerises à l'eau-de-vie. Ça vous remplace un repas, parce que l'alcool ça nourrit, ça réchauffe... Tu permets ? (*Il se verse un verre d'eau-de-vie.*) Oui, ça réchauffe ! Et ça vous met en train pour travailler... Aussi, après le spectacle, la nuit, une fois rentré chez moi, au lieu de me coucher, je m'asseyais devant ma table et j'écrivais.., j'écrivais... sans arrêt... jusqu'au matin... C'est pendant cette période-là que j'ai fait mes plus beaux vers... tout un poème : *La Délivrance de l'âme !*

LE BLUMEL. Ah ! je vois que tu as continué... comme autrefois... la poésie !

LAMBRUCHE, *avec exaltation.* Toujours. Plus que jamais ! Je n'ai jamais abdiqué, moi ! Je suis toujours resté fidèle au même idéal, malgré les épreuves, les déboires de la vie ! Poète je naquis et poète je mourrai. Tu verras, tu verras ce que j'ai écrit; amoncelé pendant ces six ans... Il y en a des volumes !... Mais rien, rien n'égale ce poème dont je te parle. Il dépasse tout, tu m'entends, tout ce qu'on a écrit dans le genre : la subtilité frémissante de Verlaine, l'âpreté nostalgique de Baudelaire... avec quelque chose en plus ! Moi, je ne me vante pas, tu sais, je vois clairement, impitoyablement, mais je vais te dire quelque chose que je ne dirais à personne autre que toi : A présent, je peux m'en aller... tu comprends ! je peux mourir !... Ah ! D'ailleurs, je t'en lirai des passages, tu verras... ceux qui ont paru dans notre revue...

LE BLUMEL. Votre...

LAMBRUCHE. Oui, *La Vérité Nouvelle*, que nous avons fondée à quatre ou cinq avec Rebertier... Tu te souviens, Rebertier... un grand maigre !... Il nous lisait des stances à sa maîtresse et buvait quatorze bocks en cinq minutes ! Comment, tu ne te souviens pas ? Enfin, c'est avec lui et avec d'autres que nous avons fondé *La Vérité Nouvelle.* Moi, je suis le secrétaire de rédaction...

LE BLUMEL. Alors, je vois que tu as trouvé une situation.

LAMBRUCHE. Oh ! une situation, tu penses bien qu'elle est surtout honorifique !

LE BLUMEL. Ah !

LAMBRUCHE. Si je n'avais que cette situation-là pour vivre... Non... je ne vais là que le soir.... après mon travail de copie, parce que voilà où j'en suis réduit : faire des copies... à tant de la page pendant dix heures ! Mais assez parlé de moi, de mes misères; surtout que celles-là ne sont rien; quand on garde son cerveau, qu'on peut travailler... créer !... Et puis, chacun a les siennes, n'est-ce pas ?... Parlons plutôt un peu de toi... Alors, et toi, mon pauvre vieux ?...

LE BLUMEL, *stupéfait.* Moi...

LAMBRUCHE. Tu dois en avoir aussi, hein ! à me raconter, depuis le temps qu'on ne s'était vu ?... Ça va-t-il comme tu veux ?... Es-tu un peu content ?

LE BLUMEL. Content ? Mais je crois que je serais difficile si je ne l'étais pas.

LAMBRUCHE. *tendant l'oreille.* Eh ?

LE BLUMEL. Je te dis : je serais difficile si je me déclarais mécontent.

LAMBRUCHE. Ah !... oui !... Je sais bien que c'est toujours plus facile quand on vit seul.

LE BLUMEL, *protestant.* Mais je ne suis pas seul. Moi aussi je suis marié.

LAMBRUCHE. Comment, toi aussi, mon pauvre vieux !

LE BLUMEL, *avec animation.* Et je ne me plains pas ! J'ai épousé une femme charmante, parfaitement élevée, jolie, d'excellente famille... Elle est la fille de Marescot.

LAMBRUCHE. Marescot ?

LE BLUMEL. Oui... le fameux peintre !...

LAMBRUCHE. Connais pas !...

LE BLUMEL. Mais si, voyons... Il est de l'Institut.

LAMBRUCHE, *ironique.* Ah !... oui. Alors, je vois ça d'ici... une vieille barbe, hein ! Ah ! crois-tu qu'on les charriait assez, hein, autrefois... les pontifes... les pompiers... les gloires officielles... Et nous n'avons pas cessé... Tu verras dans le prochain numéro de notre revue....

LE BLUMEL. Mais je t'assure que tu te méprends sur mon beau-père... Si tu connaissais sa peinture !... D'ailleurs, tiens, voilà un de ses tableaux, justement le portrait de sa fille, de ma femme.

LAMBRUCHE, *il regarde.* Ah ! c'est ta femme, ça ? Oui... (*Un silence.*) Et... elle est jolie ?

LE BLUMEL. Tu ne trouves pas ?

LAMBRUCHE, *protestant faiblement.* Si, si... Quoique, en peinture, on ne se rende jamais bien compte; surtout cette peinture-là, léchée, arrangée... (*Un temps, avec légèreté.*) C'est une petite femme.

LE BLUMEL. Mon Dieu !...

LAMBRUCHE. Enfin, là-dessus, elle a l'air tout petit ! Ça doit te changer, hein, toi qui aimais les belles filles, saines, plantureuses... Georgette... Ah ! Georgette ! En voilà une qui était belle ! Et quel corps ! Ta femme ne lui ressemble pas.

LE BLUMEL. Heureusement.

LAMBRUCHE. Je parle au physique.

LE BLUMEL, *pincé.* J'entends bien.

LAMBRUCHE. Au moral, je ne la connais pas... Mais, au moral, Georgette aussi avait des qualités, de grandes qualités : de l'intelligence, de la finesse ! Et quel heureux caractère... quelle bonté !... (*Profondément.*) Elle t'aimait bien, celle-là.

LE BLUMEL. Mais je te prie de croire que ma femme...

LAMBRUCHE. Ainsi tu es marié... toi aussi !... Et tu as des enfants ?

LE BLUMEL. Un enfant... un petit garçon... C'est même à ce propos...

LAMBRUCHE. A ce propos ?

LE BLUMEL. Oui, quand je t'ai écrit pour te demander de venir me voir, je voulais te proposer... (*Il le regarde, puis, se ravisant.*) Non, je te dirai ça une autre fois, plus tard... Enfin, j'ai un fils, voilà.

LAMBRUCHE. Et... il te ressemble ?

LE BLUMEL, *interloqué.* S'il... mais oui, je crois... On le dit. (*Machinalement il regarde une photographie.*)

LAMBRUCHE. C'est son portrait que tu as là ?...

LE BLUMEL, *éludant.* C'est-à-dire... c'est une mauvaise photographie...

LAMBRUCHE. Montre...

LE BLUMEL. Tu veux ?...

LAMBRUCHE, *insistant.* Mais oui, montre donc. (*Il prend la photographie et l'examine sous le regard anxieux de Le Blumel.*) Oui !... il est gentil.

LE BLUMEL, *vivement.* Ah ! N'est-ce pas ?

LAMBRUCHE. Très gentil... Et... tu es content de lui ?

LE BLUMEL. Très content. C'est-à-dire, il est un peu diable, un peu turbulent parfois... et il arrive à un âge où il aurait besoin de se sentir un peu surveillé, dirigé par quelqu'un... quelqu'un justement... qui se chargerait de lui, de son éducation... tu comprends ?

LAMBRUCHE. Parfaitement.

LE BLUMEL. Oh ! ce n'est pas que je me plaigne ; quand un enfant s'amuse, c'est signe qu'il se porte bien.

LAMBRUCHE. Ah ! il se porte bien... le tien ?

LE BLUMEL, *interloqué.* Mais oui.

LAMBRUCHE. Tant mieux ! Tant mieux ! Tâche que ça dure !

LE BLUMEL. J'espère bien.

LAMBRUCHE. Oh ! tu sais, avec les enfants ! Le mien aussi était gai, vivant... il jouait toute la journée... et puis un beau matin !... Soigne-le bien, va... surveille-le...

LE BLUMEL. Sois tranquille.

LAMBRUCHE. D'autant qu'il n'a pas l'air bien fort, bien gaillard !

LE BLUMEL, *vivement.* Tu te trompes !

LAMBRUCHE. Je le souhaite ! C'est si triste de voir un enfant s'étioler, s'affaiblir tout à coup... et puis, après... Oui, ménage-le... C'est un conseil que je te donne, dans ton intérêt et dans le sien aussi... pauvre petit !

LE BLUMEL, *nerveusement.* Mais je te jure qu'il n'est à plaindre ! Surtout que, vivant près de nous, gâté comme il l'est par sa mère et par moi... sans oublier les autres, ceux qui l'entourent, lui font fête... Tu penses qu'il a déjà petite cour... Quand on est l'enfant d'un homme en vue... au pouvoir... qui occupe enfin... ma situation...

LAMBRUCHE. Eh ?

LE BLUMEL. Je dis : quand on a ma situation ! Parce que, à quarante-deux ans, ministre !...

LAMBRUCHE, *lointain.* Ministre ?... Ah ! oui, c'est vrai que tu es devenu...

LE BLUMEL, *nerveux.* Ministre... Sous-secrétaire d'Etat, si tu préfères. Tu ne t'en souvenais pas ?...

LAMBRUCHE. Ma foi... tu sais... avec tous ces changements dans le gouvernement ! Mais, en effet, je me rappelle qu'un soir, il y a un ou deux mois, au café Procope où nous nous réunissions, Rebertier, justement, dont je te parlais tout à l'heure, nous a lu, dans un journal, une liste ministérielle et a cité ton nom.

LE BLUMEL. Ah !

LAMBRUCHE. En passant, comme ça !... Il a dit : « Le Blumel... Est-ce que nous n'avons pas connu ce Le Blumel, autrefois ? » Et il a même ajouté..., tu vas rire..., il a même ajouté : « Il est bien capable d'être devenu ministre, celui-là... il avait tout ce qu'il fallait pour mal tourner ! »

LE BLUMEL, *crispé.* Très drôle !

LAMBRUCHE. Oh ! tu sais, Rebertier, il disait ça pour plaisanter, il a toujours été un peu fumiste... Et puis, je te le répète, on n'a pas insisté... Tout de suite on s'est mis à parler d'autre chose, parce qu'on était justement en train de préparer le deuxième numéro de la revue, et Rebertier devait nous lire, ce soir-là, une étude sur Baudelaire... Un morceau remarquable ; je te l'enverrai...

LE BLUMEL. Je te remercie ! Mais je ne te promets pas de le lire tout de suite...

LAMBRUCHE. Non. Oh ! je pense bien que tu dois être plutôt occupé.

LE BLUMEL. Plutôt !...

LAMBRUCHE. Ah ! mon pauvre vieux, va, je te plains ! Dois-tu en avaler de la paperasserie ! Et en rédiger ! Et des discours !... Et toutes ces choses embêtantes que viennent te raconter les gens, les gens qui s'empressent autour de toi, qui se prosternent devant toi jusqu'à ce qu'ils aient obtenu ce qu'ils souhaitent... et puis après... Prrut !... Ah ! ça ne vaut pas notre belle vie d'autrefois, hein ? Quand on passait des nuits à se lire ce qu'on avait écrit pendant le jour, à échanger des idées, à se griser de rêves, de projets ! Quand on voulait devenir de grands hommes, les poètes de l'avenir, les porte-flambeau de notre génération, quoi !... Toi, surtout... qui était le plus doué d'entre nous... le plus actif !... Le seul qui déjà, à cette époque, avait réussi à publier ton bouquin..., tes vers... *Les Ondes sonores.* (*Avec profondeur.*) Ça, c'était beau !...

LE BLUMEL. Ne parlons pas...

LAMBRUCHE. Et pourquoi donc ?

LE BLUMEL. Parce que ça n'existe pas ! Des bêtises, des folies de jeunesse !

LAMBRUCHE, *indigné.* Des folies ! Pour les ignorants peut-être, les imbéciles, les aveugles ! Mais pas pour nous autres qui t'admirions, qui espérions tant de toi ! Tiens, pas plus tard que cette semaine, quand j'ai reçu ta lettre, je l'ai montrée à ma femme, et, tout naturellement, on a parlé d'autrefois, du passé... Et de fil en aiguille, on en est venu à sortir de la

bibliothèque ton livre... Oh ! que j'ai gardé précieusement, avec la dédicace : « A mon cher Lambruche, qui est un grand poète, ces premiers vers d'un poète qui deviendra grand. » Oh ! je la sais par cœur, et je sais par cœur beaucoup de morceaux. Nous les relisons souvent, ma petite et moi. Et, l'autre soir encore, nous nous sommes mis à les relire jusqu'à deux heures du matin... Eh bien, tu me croiras si tu veux, nous pleurions, mon vieux, nous pleurions ! Et nous nous disions tous les deux : voilà, penser, penser qu'un garçon comme celui-là, encore, si magnifiquement, si exceptionnellement doué pour devenir quelqu'un... un garçon qui devait monter... monter... on ne sait pas jusqu'où, brusquement a renoncé, abdiqué, s'est arrêté, en pleine ascension... afin de prendre une autre route !... Et tout ça parce que la vie l'a contraint de le faire... la sale vie, toujours, toujours la plus forte, qui vous use, vous broie... Ah ! mon pauvre vieux, va, mon pauvre vieux... Enfin, inutile de s'appesantir, de récriminer, s'pas ? Il vaut mieux se détourner, regarder droit devant soi, courageusement, avec confiance, avec foi ! D'autant que, puisqu'on se retrouve là, tous les deux... et qu'on peut — on ne sait pas — s'aider, se servir l'un l'autre toujours... comme autrefois ! ...! ... Parce que, pour ma part, je suis tout prêt... Tu peux compter sur moi... absolument... Voyons... tu m'as écrit... dans ta lettre, tu me disais que tu voulais me demander quelque chose.

LE BLUMEL, *protestant*. Te demander... c'est-à-dire...

LAMBRUCHE. Où diable l'ai-je mise, ta lettre ?... Je croyais bien, pourtant... (*Il la cherche dans ses poches, la trouve, la lit.*) Ah ! la voilà... (*Lisant.*) « Mon vieux Lambruche, au reçu de ce mot, viens donc me voir d'urgence chez moi, car je garde la chambre et ne vais pas à mon ministère. » Ton... C'est vrai que c'est ton ministère, après tout.

LE BLUMEL, *ironique*. Oui.

LAMBRUCHE, *reprenant*. « ... à mon ministère ; j'ai à te faire une proposition qui, je l'espère, te conviendra. Si tu l'acceptes, comme je le pense, nous pourrons revivre l'un près de l'autre et quotidiennement les bonnes et belles heures de notre jeunesse, etc... Ton vieux camarade. » Alors, vas-y... j'attends. (*Il s'est installé dans le fauteuil ministériel, abandonné précédemment par Le Blumel.*)

LE BLUMEL. Tu attends ?...

LAMBRUCHE. Oui, que tu me dises ce que tu as à me proposer.

LE BLUMEL. C'est que...

LAMBRUCHE. Quoi ? Va donc... Tu n'as pas besoin de te gêner.

LE BLUMEL, *protestant*. Mais je...

LAMBRUCHE. Nous sommes entre vieux copains, alors, tu supposes bien que je ferais tout pour t'obliger. Allez !

LE BLUMEL, *très ennuyé* C'est que... d'abord, c'est un projet... Un projet vague... Il s'agit d'une situation.

LAMBRUCHE. Pour moi ?

LE BLUMEL. Bien sûr.

LAMBRUCHE. Bon... ici... chez toi ?...

LE BLUMEL, *vivement*. Chez... non.

LAMBRUCHE, *surpris*. Ah !

LE BLUMEL. Non, pas ici... au ministère.

LAMBRUCHE. Au ministère ?

LE BLUMEL, *vivement*. Là-bas, j'ai différents services, n'est-ce pas... Alors, j'ai pensé que, peut-être, à l'occasion, si une vacance s'offrait, je pourrais t'employer..., te proposer un emploi qui te conviendrait... Ça vaudrait toujours mieux pour toi que de faire de la copie. En ce moment, je n'ai rien de libre, mais si un jour, bientôt peut-être, tu comprends... C'est bien le moins que je fasse profiter un ami. Voilà...

(*Un temps.*)

LAMBRUCHE. C'est ça ?

LE BLUMEL. Ça ?

LAMBRUCHE. Que tu avais à me proposer... ta situation ?

LE BLUMEL, *vivement*. Elle ne te convient pas ? Oh ! remarque bien que je comprends parfaitement que tu hésites... Naturellement, si je pouvais t'offrir autre chose...

LAMBRUCHE, *un temps*. Tu es sûr, oui, que tu n'as pas autre chose à m'offrir, de plus avantageux ?

LE BLUMEL, *très gêné*. Mais, voyons, mon vieux...

LAMBRUCHE, *sombre*. Ah !... C'est drôle !...

LE BLUMEL. Quoi donc ?

LAMBRUCHE. Non, rien... C'est drôle que, m'ayant écrit cette lettre si pressante... A cause de ce qu'elle contenait, n'est-ce pas, j'étais en droit de croire...

LE BLUMEL. Ce qu'elle contenait...

LAMBRUCHE. Dame !... Tu me parlais de reprendre notre bonne vie d'autrefois, de nous voir tous les jours, alors, moi, je m'étais figuré... surtout... là... il y a un instant... quand tu me racontais que ton fils avait besoin d'être surveillé, dirigé... parce que quand un enfant grandit...

LE BLUMEL. Oh ! il est encore bien petit.

LAMBRUCHE. Oui, oui !... Mais, n'est-ce pas, quand tu m'as connu, je me destinais à l'enseignement ; c'est mon métier, en somme !... Quelquefois, tu sais, on se forge des idées... l'imagination travaille ! Et j'avoue que ça, ç'aurait été pour moi... le salut, le bonheur... le rêve, quoi ! Pense donc, après tout ce que j'ai enduré... la chienne de vie que j'ai menée, trouver ici, dans une maison, le calme, le bien-être, la sécurité matérielle... C'est ma pauvre petite qui aurait été heureuse ! Elle qui a supporté tant d'épreuves et qui en supporte encore tant, chaque jour... Et remarque bien que je ne cherche même pas à me faire valoir, non, tu me connais !... Tu sais que si tu m'avais confié une tâche comme celle-là !... J'ai beau avoir roulé et bourlingué à droite et à gauche... Si, si, je me rends bien compte de ce que je suis devenu... Mais je n'en sens pas moins en moi des ressources, des forces... qui ne demandent qu'à s'affirmer... Et il suffirait d'une occasion, d'une seule... d'une main qui se tendît vers moi pour qu'elles s'affirment victorieusement... (*Un silence, les deux hommes se considèrent. Le Blumel est au supplice.*)

Enfin ! que veux-tu, puisque ce n'est pas de ça qu'il s'agit !... (*Un silence.*) Mais je me laisse aller..., je bavarde et tu dois avoir pas mal de choses...

LE BLUMEL. Non. Oh !

LAMBRUCHE. Si, si, je ne veux pas abuser ! Alors... je vais te laisser, te dire adieu.

LE BLUMEL, *protestant*. Pourquoi adieu !... Je pense bien qu'à présent on se reverra, au contraire.

LAMBRUCHE, *profondément*. Crois-tu ?...

LE BLUMEL, *saisi*. Comment ?

LAMBRUCHE. Crois-tu vraiment qu'on se reverra ?

LE BLUMEL. Mais, voyons !... A moins que ça te déplaise.

LAMBRUCHE, *le fixant dans les yeux*. Oh ! ce n'est pas moi ! C'est toi...

LE BLUMEL, *vivement*. Moi ?... tu es fou. Tu vois bien que, dès que j'ai pu te faire signe... Au contraire, ça m'a fait un grand plaisir de te retrouver..., de bavarder avec toi, comme autrefois...

LAMBRUCHE, *sceptique*. C'est vrai ?...

LE BLUMEL. Tu en doutes ?

LAMBRUCHE. Je ne sais pas ! Au début de notre rencontre, j'ai eu l'impression que tu m'accueillais sans déplaisir..., avec sympathie... Et puis après..., au fur et à mesure qu'on causait, peu à peu, il m'a semblé que quelque chose de sournois... de mauvais, d'hostile s'élevait entre nous, t'éloignait, te détachait de moi..., que tu ressentais comme un malaise... une déception à m'écouter.

LE BLUMEL. Oh !

LAMBRUCHE, *insistant.* Si, et même que je te déplaisais, que je t'irritais en me montrant tel que je suis..., tel que je n'aurais peut-être pas dû me montrer devant toi.

LE BLUMEL, *protestant.* Tu divagues !

LAMBRUCHE, *s'animant.* Non ! Non ! Oh ! je sais... Les gens... n'aiment pas beaucoup ça... ; ils préfèrent qu'on les flatte, qu'on se prosterne devant eux.

LE BLUMEL. Je te prie de croire...

LAMBRUCHE. Mais, moi... je ne sais pas dissimuler, mentir... J'ai horreur des courbettes, de l'aplatissement. Tant pis, tant pis si ça me fait du tort ! (*Avec mélancolie.*) Oh ! ça m'en a déjà fait... et aux miens aussi ! Je devrais me surveiller mieux, me dominer davantage. Ma pauvre petite femme me le répète assez souvent... Elle sait bien, elle, que je ne suis pas méchant... mais elle prétend que je le parais... et puis aigri !... Et il y a peut-être aussi un peu de ça, tout de même ! C'est vrai, à force d'avoir lutté, souffert, on finit par rendre les autres responsables de ce qui vous arrive... et ils s'en aperçoivent... ils vous en veulent... Et, alors... quelquefois, ça les décourage de vous faire du bien... (*Un long silence.*) Enfin ! si je t'ai dit des choses qui t'ont offusqué... ou blessé... il ne faut pas trop m'en garder rancune.

LE BLUMEL, *apitoyé.* Mais, mon vieux...

LAMBRUCHE, *s'exaltant.* Et puis, toi et moi, nous sommes de vieux camarades, n'est-ce pas, des amis de toujours, alors, ce n'est vraiment pas la peine de bluffer l'un vis-à-vis de l'autre ! Nous nous connaissons trop bien, nous savons la vraie valeur des choses et des gens !... D'ailleurs, dans la vie, tout a si peu d'importance ! L'important, c'est de la traverser le mieux possible... Le front levé, les yeux fixés sur une lumière, un idéal..., de rêver un beau rêve..., le plus beau possible... quel qu'il soit !... Le reste... (*Il fait un geste de mépris.*)

(*Sonnerie de téléphone.*)

LE BLUMEL. Je te demande pardon, une seconde !... (*Il prend le récepteur.*) Allô !... oui... c'est moi... Sous-secrétaire d'Etat Le Blumel. Oui. Ah ! Bien, Monsieur le Président, vous êtes trop bon... Entendu... Ce sera fait... Vous pouvez compter sur moi. A bientôt, Monsieur le Président. (*Il raccroche le récepteur.*) C'est le Président du Conseil, oui ! (*Vivement.*) Ce n'est rien... ça n'a pas d'importance... (*Lambruche fait un mouvement comme pour prendre congé.*)

Alors, tu pars, décidément.

LAMBRUCHE. Il faut bien... puisque tu n'as rien d'autre à me dire. (*Il se dirige vers la sortie.*)

LE BLUMEL, *brusquement.* Attends...

LAMBRUCHE. Eh !...

LE BLUMEL. Non... Rien... (*Même jeu.*) Si... Ecoute... Voilà, je me sens un peu gêné pour te dire..., te proposer. Mais, enfin, je t'ai fait venir..., je t'ai dérangé.

LAMBRUCHE. Le dérangement n'est pas bien grand !

LE BLUMEL. Tout de même ! Et, après ce que tu m'as dit..., ce que j'ai deviné de ta situation... Alors, je voudrais te demander d'accepter sans façon... comme je te l'offre... un petit quelque chose qui te permettra..., tu me comprends. (*Il met la main à son portefeuille.*)

LAMBRUCHE, *l'arrêtant.* Non. Oh non ! je te remercie. Je ne te demande rien. Ce n'était pas pour ça que j'étais venu...

LE BLUMEL. Je le sais... Mais, entre amis, entre camarades ! Je t'assure que ça ne me gêne pas du tout.

LAMBRUCHE, *ironique.* Oh ! je pense bien. Mais non... non... Pas ça, je préfère...

LE BLUMEL. Ah !... Alors !... (*Il rentre son portefeuille, gêné.*) En tout cas, pour ce que je t'ai dit tout à l'heure, je vais m'en occuper tout de suite, et je vais tâcher de trouver quelque chose.

LAMBRUCHE, *détaché.* Oui... Si tu veux... (*Il va jusqu'au fond, puis s'arrête.*) Mais à une condition.

LE BLUMEL, *surpris.* Une...

LAMBRUCHE. C'est que si, un jour, je peux te rendre un service, à mon tour, oh ! pas d'argent... l'argent, il n'y a pas que l'argent au monde, il y a autre chose, surtout pour des gens comme nous... Alors, quand tu ne seras plus ministre ! Ça peut arriver !...

LE BLUMEL, *contraint.* Certes !...

LAMBRUCHE. Quand tu reviendras un homme comme les autres... et que tu chercheras une autre tribune pour exprimer librement tes idées, eh bien, ce jour-là, viens me trouver, viens nous trouver à la Revue... Nous y sommes au complet, et entre nous, mais, ça ne fait rien, pour toi, on se serrera les coudes... on te fera une petite place, ou une grande... Celui qui a écrit *Les Ondes sonores* ne sera jamais un étranger pour nous... On l'accueillera comme l'enfant prodigue.

LE BLUMEL, *crispé.* Bien gentil...

LAMBRUCHE. Du tout. Et je te parle du fond du cœur... Moi, ce ne sont pas des promesses en l'air que je te fais là... Rappelle-toi bien mes paroles : « Chez nous, ce que tu voudras ! Quand tu le voudras !... »

LE BLUMEL, *vaincu.* Je te remercie.

LAMBRUCHE. Au revoir, mon pauvre vieux ! (*Il sort.*)

scène 9

LE BLUMEL, DAUTIER

LE BLUMEL, *exaspéré.* Ah ! celle-là !... (*Dautier paraît.*) Ah ! vous voilà, mon petit Dautier. Vous arrivez bien, je vous attendais avec impatience. Vite, vite à la besogne... Oui, j'ai besoin de travailler..., de m'absorber un peu dans du travail... Vous avez les documents ?...

DAUTIER. Je les ai... mais...

LE BLUMEL. Quoi ?

DAUTIER. Il y a là des gens qui attendent dans votre antichambre, des solliciteurs.

LE BLUMEL, *vivement.* Des solliciteurs ! Oui, je vais les recevoir tout de suite, ça me changera les idées ! J'en ai besoin !... A propos...

DAUTIER. Monsieur le Ministre...

LE BLUMEL. La personne que vous avez dû rencontrer... qui sortait d'ici...

DAUTIER. Votre ami, M. Lambruche, le nouveau précepteur.

LE BLUMEL, *avec éclat.* Quel précepteur ? Il n'y a pas de nouveau précepteur... et il n'y en aura pas ! Il est même inutile de dire à ma femme... Enfin, je voulais vous dire... s'il revient... Il se peut qu'il revienne ici... ou au ministère...

DAUTIER. Je l'éconduirai.

LE BLUMEL. Non, non, je ne dis pas ça. Vous le recevrez, mais à ma place. Vous lui demanderez ce qu'il veut et vous me le direz ensuite..., mais après..., sans me déranger, vous entendez, sous aucun prétexte. (*Un long silence.*) Ah ! les amis de jeunesse !... (*Après un silence lourd de rêverie, il se met derrière sa table et puis comme faisant un grand effort sur lui-même.*) Dites que le ministre reçoit !... (*La porte s'ouvre toute grande, le domestique introduit le premier des visiteurs.*)

RIDEAU

LE CYCLE INTERNATIONAL DES MARIONNETTES au Théâtre des Nations

Le plus ancien des arts du spectacle, puisque Gordon Craig prétend qu'il est antérieur au théâtre, l'art des marionnettes, se devait de figurer au programme du Théâtre des Nations. Résumé de tous les arts de la scène, le Théâtre des Nations se devait d'organiser, à la suite de ses cycles dramatique, chorégraphique et lyrique, un cycle de marionnettes. La saison 1959 aura permis de franchir cette dernière étape. Délaissant, pour la circonstance, le cadre trop vaste du Théâtre Sarah-Bernhard, dans lequel ces acteurs en miniature se seraient perdus, c'est au Petit Théâtre de Paris que, pendant trois semaines, marionnettes étrangères, venues de Grèce, d'Allemagne et de Pologne, et marionnettes françaises se sont confrontées amicalement.

Sur la centaine de troupes professionnelles de marionnettes qui exercent en France, douze — les douze meilleures — ont été sélectionnées pour présenter, en trois programmes différents, un véritable panorama de leur art. Artistes autant qu'artisans, les marionnettistes doivent savoir tout faire : sculpter le bois ou modeler le carton, peindre la toile ou tailler le drap. Manipulateurs (pour ne pas dire prestidigitateurs), musiciens et électriciens, ils doivent être capables, en outre, de jouer la comédie. Et tout cela parfaitement.

La tradition des marionnettes est particulièrement vénérable en France, puisqu'elles y font leur apparition dès le VII[e] siècle. Depuis quelques années, le music-hall, le cabaret et, plus récemment encore, la télévision donnent l'occasion aux marionnettistes d'aujourd'hui de mettre au point des formules originales que le cycle du Théâtre des Nations nous permet de juger. Et d'apprécier.

Ainsi, l'on passe de la virtuosité purement formelle des marionnettes à fils des Walton's recréant l'illusion du pianiste, ou de la chanteuse d'opéra, aux rudimentaires marionnettes à tringle des Cabotans d'Amiens avec leur répertoire et leurs personnages traditonnels comme Lafleur et Sandrine, rivaux nordiques des lyonnais Guignol et Gnafron. Voilà pour l'héritage du passé. A côté de ces conservateurs chevronnés, voici les tenants de la marionnette à gaine et les novateurs pour qui tout est bon à animer : papier journal, chiffons ou points lumineux. Mais là, nous entrons dans le domaine de l'abstraction.

Chez les marionnettes à gaine l'on se préoccupe encore du texte. Les poupées sont au service d'un auteur et parlent. Tel est le cas des marionnettes d'Alain Recoing qui présentèrent avec esprit le truculent *Petit Rétable de don Cristobal*, de Federico Garcia Lorca. Ou encore la savoureuse version du *Roman de Renart*, par les Marionnettes de Jean et Colette Roche et l'excellente réalisation de *La demande en mariage, de Tchékov*, par la Compagnie des Marottes.

Pour les autres, tous les autres, Sire le Mot est superflu. Mieux, indésirable. L'apparence humaine également. Ou tellement schématisée qu'elle devient symbolique. Par exemple, Yves Joly recrée un monde avec des silhouettes en papier. Un appareil photographique à soufflet se transforme en serpent tentateur et un jeu d'ombres évoque les tentatives abstraites du cinéma expérimental. Georges Lafaye invente une histoire d'amour entre un chapeau haut de forme, John, et un boa de femme, Marsha. Georges Tournaire anime tout un cirque avec des cravates muées, indifféremment, en animaux, en clowns, en danseuses... Inutile d'ajouter que la musique joue un rôle essentiel dans ces recherches qui démontrent la vitalité des marionnettes françaises (1).

"PARIS QUI RIT PARIS QUI PLEURE", de Marcel Marceau (Ambigu)

Art hybride et séculaire, lui aussi, la pantomime se trouve à égale distance du théâtre, de la danse... et de la marionnette. Le mime, marionnette humaine et muette, traduit comme l'acteur, et mieux que le danseur, les moindres sentiments qui animent son personnage. Une fois de plus, Marcel Marceau, notre mime N° 1, nous prouve que son art, loin d'être figé, évolue et se renouvelle. Son actuel spectacle de l'Ambigu est, à ce propos, significatif. Ses exercices individuels de style et ses derniers « Bip » sont remarquables de virtuosité, bien sûr, mais aussi de drôlerie et d'humanité. Avec *Le fabricant des masques* il atteint à l'hallucinant. C'est le morceau de bravoure de son « tour de mime » qui, par son dépouillement et les prolongements qu'il suggère, est de la même veine que son fameux *Adolescence, Maturité, Vieillesse et Mort*. Quant aux créations poétiques et humoristiques de Gilles Ségal, elles montrent que Marcel Marceau a trouvé un disciple digne de lui.

Paris qui rit - Paris qui pleure, pantomime à grand spectacle, occupe toute la seconde partie du programme. Vingt-cinq tableaux ultra-rapides nous content les aventures d'un marchand de journaux qui rêve qu'il a gagné le gros lot à la loterie. Quand il se réveille, il s'aperçoit qu'il a réellement gagné le gros lot, mais pendant son sommeil un compagnon de misère, irresponsable, a détruit le billet gagnant... C'est un argument de ballet, de court-métrage à la Charlot, de mimodrame. C'est surtout un prétexte à mise en scène savante, à pantomime admirablement réglée. Marcel Marceau est le héros funambulesque de cette histoire attachante et le rapprochement avec le Charlot du temps du muet n'est pas déplacé. Ses acolytes habituels, Sabine Lods, Pierre Verry, Gilles Ségal, Marie Landes, et quelques autres, méritent les plus grands éloges.

Ils sont tous à voir. Le spectacle aussi. Allez-y !

(1) A signaler le numéro spécial de la revue « Théâtre d'Aujourd'hui » consacré aux marionnettes (mai-juin 1959).

Pierre Laforêt raconte

"LA COLLECTION DRESSEN"

de Marc-Gilbert Sauvajon
d'après "Reclining Figure"
de Harry Kurnitz

« La Collection Dressen »
comédie en 2 actes a été créée le 19 mars 1959
au Théâtre de la Madeleine
dans une mise en scène
de Jean Wall, des décors de
François Ganeau, et avec
la distribution suivante :

Louis	**Maurice Varny**
Simon Sinclair	**Philippe Nicaud**
Paula	**Maria Mauban**
A. P. Dressen	**André Luguet**
Farnery	**Jean Chevrier**
Monsieur Merlinson	**O'Brady**
Jérôme Astorg	**Jean Wall**
Bruno Bunck	**Jean Fleury**
Virecourt	**René Génin**

Monsieur Dressen a un double prénom. Avec sa fortune, sa colossale fortune, il aurait eu tort de s'en priver. Et il ne se contente pas de deux prénoms et de trois initiales : A.P.D., Monsieur Dressen, il possède l'une des plus extraordinaires collections de tableaux d'Europe.

C'est cette collection qui amène à la porte d'une de ces riches demeures monégasques du bord de la Grande Corniche, le jeune Simon Saint-Clair.

Il tient à voir le grand Dressen et refuse obstinément de défaire le paquet rectangulaire qu'il tient précieusement sous le bras.

Seulement, le grand Dressen ne reçoit pas n'importe qui et le jeune Simon ne ressemble pas aux habituelles fréquentations du milliardaire.

C'est Paula, la fille de Dressen, qui se charge d'éliminer le gêneur. Mais l'interrogatoire qu'elle lui fait subir ne décourage pas l'obstiné jeune homme.

Il veut voir Anton Paulus Dressen. Et il le verra.

Ce n'est pas le collectionneur qui recevra Simon. Aujourd'hui, ce Frégoli de la finance internationale a revêtu l'aspect extérieur du fabricant d'apéritifs. Simon doit ainsi goûter le breuvage qui, demain, à grand renfort de publicité, sera servi dans les bars et les cafés des cinq continents.

Le jeune homme y trempe à peine les lèvres, ses doigts fébriles s'agitent sur les ficelles de son paquet. Simon est venu vendre un tableau rarissime dont Dressen est au monde le seul susceptible d'être acheteur. La perspective de l'affaire qu'il est venu réaliser dans cette demeure princière lui noue la gorge et la nouvelle boisson « Dressen » reste au fond de son verre.

Surprise ! Il y a toujours des surprises chez les Dressen. Celle-ci s'appelle Farnery. Farnery entre. Farnery, c'est le grand peintre au talent consacré qui doit gloire et fortune à Dressen. Il lui devra, ce jour-là, peut-être, une bonne cuite car, à la différence de Simon, il fait honneur à la création apéritive du « patron », et plus encore au whisky.

Cette entrée a cependant permis à Simon de déballer son paquet. Il a choisi le bon moment, Dressen s'extasie. Il veut tout savoir sur le tableau.

— Où l'avez-vous trouvé, M. Saint-Cair ?

— En Espagne !

Dressen s'en doutait ; un peu plus, il le savait. Ce chef-d'œuvre égaré depuis des siècles devait venir chez lui prendre la place du « joyau » dans sa collection.

Mais, sous l'amateur d'art, persiste l'homme d'affaires, le redoutable businessman. Il faut à Dressen une expertise de cette toile. S'il s'agissait d'un faux ? Si le jeune Simon n'était qu'un escroc comme il en a déjà tant rencontré ? Si ? Si... Si...

Dieu soit loué, Merlinson, le plus réputé des experts, n'est pas loin. Il vient, à l'apparente satisfaction de Paula qui n'est pas insensible au charme de Simon, confirmer qu'il s'agit d'une œuvre dont l'authenticité ne peut être mise en doute. Les craquelures sont belles, impeccables.

Un intense soulagement apparaît sur tous les visages, sauf sur celui de Farnery, qui se lève brusquement et s'en va.

Durant quarante-huit heures, Farnery disparaît. Il a emprunté l'un des véhicules de l'imposant parc automobile de Dressen. C'est tout ce que l'on sait.

Est-ce une crise de jalousie posthume ? Farnery fut l'amant de Paula pendant longtemps et la jeune femme marque maintenant un penchant très net pour Simon. Est-ce la crise créatrice d'un peintre raté qui rêve à ce qu'il aurait pu être ? Est-ce simplement l'abus du scotch ?

Farnery, lui-même, donne à son retour la réponse à Paula. Elle est simple et terrible, cette réponse : le chef-d'œuvre de Simon est un faux ! Un faux que, lui, Farnery, a peint autrefois lorsqu'il n'était encore qu'un crève-la-faim. Il n'avait pas alors rencontré Dressen et sa fortune, mais le génie l'habitait ; ce génie qui le quitta en même temps que son ambition. Décidément, il n'a rien réussi depuis. Rien, pas même son histoire d'amour avec Paula.

Paula s'indigne. Il n'y a rien de vrai là-dedans.

Il faut que Farnery fournisse ses preuves : des photos datant de l'époque où il réalisait la fameuse toile.

D'ailleurs, il confondra Simon si Paula place le jeune homme en face de lui. Un garçon de cet âge et de cette condition (Farnery pense-t-il à ce qu'il fut ?) ne résistera pas devant l'appât du gain si le peintre célèbre le met devant ce cornélien dilemme : l'amour de Paula ou les millions du tableau qu'il peut vendre à Dressen.

Mais Simon n'a pas exactement la réaction escomptée. Il a mis dans cette œuvre non seulement tout l'argent dont il disposait — il pensait tout de même faire une affaire — mais son âme de chercheur, sa sensibilité de poète. Il est ruiné. Sa réputation est ternie. S'il n'y avait Paula, il partirait comme un voleur minable qui a raté son coup.

Et Dressen, « deus ex machina », et « deus » tout simplement (« deus ex aurifia » évidemment donnera à cette histoire le plus heureux des dénouements en faisant don à un musée de l'authentique chef-d'œuvre enfin sorti de la clandestinité, cent fois expertisé s'il le faut, ce tableau que Simon lui avait apporté quelques jours plus tôt.

Gageons que Paula et Simon iront le contempler en famille dans quelques années, et que ces quelques centimètres carrés de toile craquelée leur rappelleront une multitude de souvenirs.

Tant il est vrai que rien ne ressemble plus à un vrai tableau que sa copie.

Tant il est vrai que rien n'est plus semblable à un véritable amour qu'un amour de complaisance.

Car sur la grande corniche de Monte-Carlo il y a beaucoup plus de *Dressen* qu'on ne peut l'imaginer.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons avec une profonde tristesse le décès de M. Robert Kemp, de l'Académie Française, dont les critiques prenaient régulièrement place dans notre Revue.

Le Directeur de la publication : Jacques CHARRIERE. IMPRIMERIE COMMERCIALE, 6, rue Gambetta, Le Mans. — *Printed in France*

Pierre Laforêt

a vu

"LA COLLECTION DRESSEN"

Photos BERNAND



M. A.-P. DRESSEN EST MILLIARDAIRE



SIMON NE SAIT QUE FAIRE DE SON PAQUET

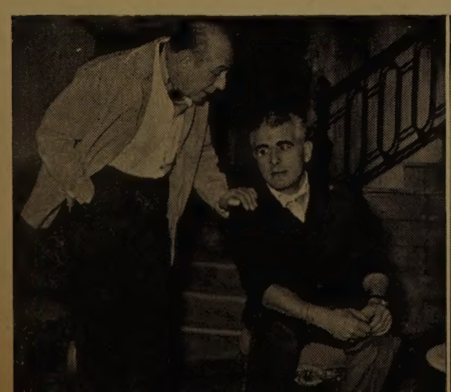


FARNERY : VOUS VOULEZ DES PREUVES ? LES VOILA.



ILS IRONT AU MUSÉE ADMIRER « LE CHEF-D'ŒUVRE ».

IL Y A LONGTEMPS QUE FARNERY A PERDU SES ILLUSIONS.



LE COFFRE EST « L'OUTIL DU MILLIARDAIRE. DRESSEN Y ENFERME SES TABLEAUX, SON BIEN LE PLUS PRECIEUX ; PAULA ET SIMON FERONT BIENTOT PARTIE DE SA FABULEUSE FORTUNE.



PAULA FAIT PASSER UN EXAMEN TRES SEVERE A SIMON.



MARIONNETTES A PARIS



MARIONNETTES D'AVANT-GARDE : CELLES D'YVES JOLY. IDÉES NEUVES ET MATIERES NOUVELLES, ELLES REVOLUTIONNENT UN ART VIEUX COMME L'HUMANITE



MARIONNETTES STYLISÉES : CELLES DU MANIFOLE, ANIMÉES PAR EMILE COPFERMANN, A QUI L'ON DOIT L'EXCELLENT NUMERO SPECIAL DE « THEATRE D'AUJOURD'HUI »



MARIONNETTES EDUCATIVES : CELLES DE JEAN ET COLETTE ROCHE, DANS LEUR SAVOUREUSE ET (PRESQUE) FIDELE PRESENTATION DU VENERABLE « ROMAN DE RENART »

MARIONNETTES POETIQUES : CELLES D'ALAIN RECOING, DANS « LE PETIT RETABLE DE DON CRISTOBAL », DE LORCA, ADAPTE PAR ANDRE CAMP, AVEC UNE MUSIQUE ORIGINALE DE S. BACARISSE

Photos Pic



THEATRE D'OMBRES D'ATHENES QUI RECRÉE LES AVENTURES DE KARAGHIOSIS, LE HEROS GREC IMPORTÉ DE TURQUIE, AVEC UNE VERVE AUSSI TRUCULENTE QUE TRADITIONNELLE





Photo BERNAND

MARCEL MARCEAU (*à droite*), SABINE LODS ET GILLES SEGAL ANIMENT AVEC BRIO, HUMOUR ET SENTIMENT LA PANTOMIME A GRAND SPECTACLE « PARIS QUI RIT, PARIS QUI PLEURE » QUI FAIT RIRE ET PLEURER TOUT PARIS A L'AMBIGU

AUX SOMMAIRES DES DERNIERS NUMEROS :

LA DESCENTE D'ORPHEE,
Tennessee Williams - R. Rouleau.
UNE SAGA,
Hjalmar Bergman.
L'ETONNANT PENNYPACKER,
Liam O'Brien - Roger Ferdinand.
MAUVAISE SEMENCE,
Paul Vandenberghe - T. Mihalakeas
LA BAGATELLE,
Marcel Achard.
L'ENFANT DU DIMANCHE,
Pierre Brasseur.
LE DESSOUS DES CARTES,
André Gillois.
TCHIN-TCHIN,
François Billetdoux.
LE JOURNAL DE ANNE FRANK,
Hackett - Goodrich - Neveux.
LES TROIS CHAPEAUX CLAQUE,
Miguel Mihura.
LES PORTES CLAQUENT,
Michel Fermaud.
LES TROIS COUPS DE MINUIT,
André Obey.
L'ANNEE DU BAC,
José-André Lacour.
EDITION DE MIDI,
Mihaïl Sebastian.
L'ETRANGERE DANS L'ILE,
Georges Soria.
DOUZE HOMMES EN COLERE,
Reginald Rose - André Obey.
LA TOUR D'IVOIRE,
Robert Ardrey - Jean Mercure.
VIRAGE DANGEREUX,
J.-B. Priestley.
ARDELE OU LA MARGUERITE,
Jean Anouilh.
L'ANNIVERSAIRE,
John Withing.
HUMILIES ET OFFENSES,
Dostoievsky - André Charpak.
PATATE,
Marcel Achard.
LADY GODIVA,
Jean Canolle.
LOPE DE VEGA,
Claude Santelli.
L'AMOUR PARMI NOUS,
Morvan Lebesque.
LA BRUNE QUE VOILA,
Robert Lamoureux.
OSCAR,
Claude Magnier.
DOMINO,
Marcel Achard.
PROCES A JESUS,
Diego Fabbri - Thierry Maulnier.
PLAINTE CONTRE INCONNU,
Georges Neveux.
ROMANOFF ET JULIETTE,
Peter Ustinov - M.-G. Sauvajon.

(Liste complète sur demande)

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO
« O N C L E   V A N I A »
D'A N T O N   T C H E K H O V
(STUDIO DES CHAMPS-ÉLYSÉES)

l'Avant-Scène

LE JOURNAL DU THEATRE
DIRECTEUR GENERAL : ROBERT CHANDEAU
27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS, PARIS (6e)
DAN. 67-25 - C. C. P. 7353-00
CONDITIONS D'ABONNEMENT PAGE 17
PRIX DU NUMERO : 200 FRANCS